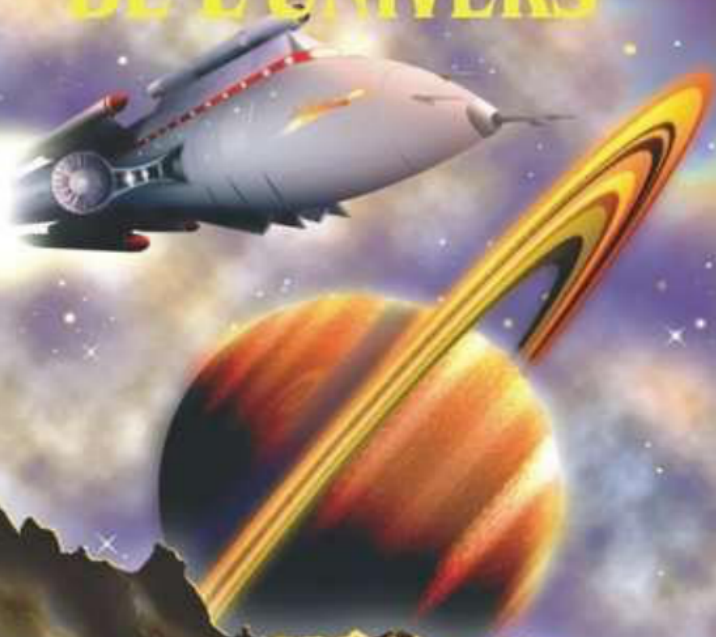


FNA 0003 - Le Retour du Meteor

Richard Bessière

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RICHARD
BESSIÈRELES CONQUÉRANTS
DE L'UNIVERSEONS
ANTICIPATIONS

Sommaire

Le retour du *Météore*

- I
- II
- III
- IV
- V
- VI
- VII
- VIII
- IX
- X
- XI
- XII
- XIII
- XIV
- XV
- XVI
- XVII
- XVIII
- XIX
- XX
- XXI
- XXII
- XXIII
- XXIV
- XXV
- ÉPILOGUE

ANNEXE – Le Système Solaire en 2009

- Zone 1 : planètes rocheuses
- Zone 2 : ceinture d'astéroïdes

- Zone 3 : planètes gazeuses
- Zone 4 : ceinture de Kuiper

TROISIÈME PARTIE

LE RETOUR DU *MÉTÉORE*

Depuis deux jours déjà, le *Météore* poursuivait sa course dans l'immensité sidérale, à la fantastique vitesse de deux mille kilomètres/seconde.

Plus de trois cents millions de kilomètres avaient été parcourus.

Jeff Dickson, le reporter du « New Sun », avait mis ce temps à profit, et ses notes, prises depuis leur départ de la Terre, étaient maintenant parfaitement en ordre. Tout était fidèlement relaté : les découvertes et aventures sur la Lune, Mars, Jupiter, Neptune et Pluton, ainsi que les divers incidents de route. Mabel, qui avait lu quelques passages, ne put s'empêcher de dire :

— J'étais, moi aussi, de l'avis de Ficelle, en croyant que Mars possédait l'humanité la plus évoluée de l'Univers. Mais depuis que j'ai fait la connaissance des Plutoniens, je suis convaincue que, toutes proportions gardées, les Martiens sont aussi arriérés par rapport aux Plutoniens que les Terriens vis-à-vis des Martiens.

— Oui, approuva le reporter avec un sourire, mais faudra-t-il encore que mes lecteurs ne s'en offusquent pas trop.

Ficelle s'avança.

— Si vos lecteurs doutent de vous, mon cher Jeff, nous avons de quoi leur clouer le bec, plaisanta-t-il. Non seulement notre appareil de prises de vues, qui a tout enregistré, mais encore les trucs épatants dont A-1 nous a fait cadeau.

— Inquiétons-nous plutôt de savoir ce que nous allons trouver sur Saturne, intervint Richard. Saturne est notre prochaine escale, mes amis !

Ficelle se gratta le front.

— Il me semble qu'entre Pluton et Saturne se trouvent Neptune, que nous avons déjà visité, et Uranus. Pourquoi ne pas nous arrêter sur ce dernier ?

Le professeur Bénac s'avança à son tour.

— Ton observation est exacte, dit-il. Mais n'oublie pas qu'en ce moment, Pluton et Uranus ne sont pas en opposition, et que la position de Saturne sur son orbite, malgré son éloignement de Pluton, le rend plus proche de nous. Nous n'aurons donc à parcourir que 6

milliards de kilomètres, tandis qu'il nous faudrait envisager une distance plus grande si nous voulions aller sur Uranus, que nous visiterons plus tard, si nous le pouvons.

— Six milliards de kilomètres, s'écria Gonzales, c'est, je crois, la plus grande distance que nous ayons eu à parcourir d'un seul trait.

— En effet. Si Uranus avait été en opposition, nous n'aurions eu à parcourir que 3 milliards 300 millions de kilomètres. En revanche, nous allons nous rapprocher du Soleil, et d'une manière assez sensible, car Saturne a son orbite à 1 milliard 426 millions de kilomètres de notre astre.

— Mais combien de temps allons-nous mettre pour parcourir cette énorme distance ? demanda encore Gonzales.

Ficelle avait déjà fait le calcul sur son petit carnet.

— Nous atteindrons Saturne dans 37 jours, annonça-t-il.

— Tu as raison, approuva Bénac en souriant, dans 37 jours et 3 heures exactement.

* * *

Dès cet instant, il fallut s'organiser pour passer le plus agréablement possible ces trente-sept jours de voyage, où, enfermés dans leur prison volante, nos amis étaient quand même un peu à l'étroit.

Tout était en ordre. Richard et Bénac, penchés sur leur table de travail, continuaient à observer la voûte céleste et à guider le *Météore* vers Saturne.

Il fallait en effet des calculs précis pour que le *Météore*, dans sa course folle, pût « rencontrer » la planète en temps voulu. Calculs mettant en jeu la vitesse de translation de Saturne sur son orbite et la vitesse du *Météore* allant à sa rencontre.

Jeff Dickson, comme il le faisait toujours à l'approche d'une nouvelle planète, demanda :

— Que savons-nous exactement sur Saturne ?

Toujours obligeant, le professeur Bénac répondit :

— Pas grand-chose en vérité. Saturne est trop éloigné du Soleil pour que les observations terrestres puissent nous apprendre beaucoup. Nous savons cependant que Saturne met 29 ans et 167 jours pour accomplir sa révolution autour du Soleil et que sa vitesse de translation n'est pas très rapide. Nous savons également que sa rotation s'accomplit en 10 heures 16 minutes autour d'un axe incliné de 26° 49' par rapport à la verticale.

» Comparativement à la Terre, Saturne est 9,4 fois plus large et 745 fois plus gros. En revanche, sa densité est relativement faible. Il possède même cette particularité étrange d'avoir la plus faible densité planétaire. Celle-ci n'atteint pas les 3/4 de celle de l'eau. Son diamètre

équatorial, sans être aussi grand que celui de Jupiter, atteint toutefois 119 910 km, tandis que son diamètre polaire fait 110 000 km. Mais si nous y comprenons le merveilleux anneau dont il se pare, nous trouvons un diamètre total de 285 000 km.

— Qu'est-ce, en somme, que ce fameux anneau qui fait de Saturne un astre tout à fait particulier ?

— À ce sujet, nos observations nous permettent d'être plus affirmatifs que Galilée qui, lors de ses premières recherches, n'arrivait pas à s'expliquer les aspects bizarres qui s'offraient à sa vue. Il crut même que Saturne était formé d'un bloc central accompagné de deux énormes satellites, tout proches. Le 13 novembre 1610, il écrivait même : « Ce sont deux fidèles serviteurs qui aident le vieux Saturne à faire son chemin, en restant toujours à ses côtés. » Il croyait donc que l'astre était triple, ou comme il le disait, tricorps. Cet anneau, donc, est constitué de fines particules. C'est un amas de rochers, de cailloux, de poussières, formant des milliers de satellites tournant en files serrées autour de Saturne avec des vitesses décroissantes selon les lois de la gravitation ; c'est-à-dire que le bord intérieur de l'anneau accomplit le tour de la planète en quatre heures, tandis que le bord extérieur l'accomplit en treize. Cet anneau, très large, comme je vous l'ai dit, a pourtant une épaisseur presque nulle, estimée à soixante kilomètres environ. Quelques-uns de mes collègues pensent que ces anneaux finiront par se rapprocher de la planète au point que les corpuscules tomberont sur Saturne. D'autres, au contraire, croient qu'ils finiront par s'agglomérer en un point moyen, donnant ainsi naissance un jour à un gros satellite. Mais tout cela est pure fantaisie et rien de certain ne peut être affirmé.

Gonzales, qui demeurait toujours assez sceptique, ne put se retenir de demander :

— Je suis certain, professeur, que vous allez dire que Saturne n'est pas habitable, comme vous nous l'avez dit pour les planètes que nous avons déjà visitées.

— Oui, je vous le dirai. N'oubliez pas que Saturne est un monde en formation, comme Jupiter. Son atmosphère, d'après nos recherches, est composée d'ammoniac et de méthane, à l'état solide certainement. Comme Jupiter, elle contient aussi des gaz inconnus sur la Terre. Je dois donc affirmer théoriquement que la vie, telle que nous la comprenons, ne peut exister ni se développer sur Saturne.

Le brave professeur eut un haussement d'épaules.

— Toutefois, si les Saturniens existent, leurs nuits sont éclairées non seulement par le « clair d'anneau », mais encore par l'éclat de ses neuf satellites.

— Rien que ça, plaisanta Mabel.

— Oui, neuf et non dix comme certains le prétendent, car

l'existence de Thémis, qui serait éloigné de Saturne de un million quatre cent mille kilomètres, est problématique. Nous vérifierons d'ailleurs tout cela.

Le savant s'interrompt un instant pour regarder Ficelle.

Le jeune garçon se tenait à l'écart, assis sur un siège, le visage rêveur. Immobile, figé, il paraissait complètement indifférent à ce qui se passait autour de lui.

Gonzales s'approcha de lui.

— Eh bien, Ficelle, qu'avez-vous ? Vous êtes souffrant ?

Il n'eut aucune réponse. Il posa d'autres questions qui ne firent pas sourciller le jeune mécanicien. À la fin, Gonzales, vexé, s'approcha de lui et lui cria dans l'oreille :

— Seriez-vous devenu sourd ?

Ficelle ne répondit pas. Aucun muscle de son visage ne bougea. Impatienté, Gonzales le secoua par l'épaule.

Mais à cet instant, une voix que tous reconnurent sans hésiter, se fit entendre du haut de l'échelle de fer :

— Allons, Ficelle n° 2, veux-tu dire bonjour à tonton Gonzales ?

Sous les yeux amusés des astronautes, le robot de Ficelle (car c'était bien son robot que l'astucieux mécano avait envoyé à sa place), s'inclina devant Gonzales, qui, vexé de s'être laissé prendre à cette plaisanterie, poussa un juron et tourna le dos.

— Ah, *caramba*, envoya Ficelle, ces Sud-Américains, ils ne connaissent pas la plaisanterie.

* * *

Pendant les jours qui suivirent, les astronautes eurent plaisir à faire revivre sur le petit écran les événements enregistrés par la caméra. Ficelle agrémentait ces petites représentations de facéties diverses, telles qu'apparitions des six robots, ou des six doubles, qui, majestueusement, répétaient les gestes accomplis par eux sur Pluton.

Vingt jours se passèrent ainsi, lorsque, au cours d'un repas, Gonzales remarqua l'allure étrange de Ficelle qui, obstinément, avait repris la lecture de son livre préféré. Il ne put s'empêcher de déclarer à haute voix devant cette attitude rigide :

— Cela va bien pour une fois. Si Ficelle croit que je suis dupe, il se trompe. N'est-ce pas, monsieur le robot ?

Le robot n'avait pas bronché.

Le Brésilien s'était levé, et s'apprêtait à le secouer vigoureusement lorsque Ficelle tourna brusquement la tête.

— Eh bien, quoi, on ne peut donc plus lire tranquillement, à présent ?

— Encore un de vos tours, hein ? La prochaine fois, je vous promets que...

Les mots se perdirent dans un éclat de rire général.

II

— Encore un milliard 209 millions six cent mille kilomètres à parcourir, et nous arriverons, avait déclaré le professeur Bénac.

— C'est-à-dire, encore sept jours de voyage, ajouta Richard.

Les observations devenaient maintenant plus aisées, et Saturne apparaissait plus distinctement à l'oculaire du télescope de bord.

Six jours plus tard, on dut ralentir l'allure du *Météore*, afin de mieux observer le monde sur lequel ils allaient se poser. Et Bénac désigna Saturne qui se montrait dans toute sa splendeur.

— Évitions surtout le magnifique anneau, car notre *Météore* pourrait heurter un des innombrables « rochers » qui le composent. Nous allons dévier légèrement, et nous poser dans cette région.

Bénac indiquait un point sombre sur la surface saturnienne.

Jeff aurait bien voulu poser quelques questions au savant, mais celui-ci semblait soucieux, comme chaque fois que les événements se trouvaient en contradiction avec les théories admises.

Pourtant, quelques instants plus tard, il déclarait :

— Les observations faites sur Saturne nous ont toujours permis de constater que celui-ci avait, de même que Jupiter, des « taches » sombres. Nous avons constaté, également, vous vous en souvenez, que ces taches étaient solides sur Jupiter. Ici, pourtant, tout est différent.

» Si Saturne est encore dans son ensemble en incandescence, et par conséquent en formation, elle possède quatre bandes qui forment comme des îles gigantesques entourées de matières en fusion. Saturne est tellement énorme que ces bandes, qui ont à peu près la superficie du continent américain, semblent perdues au milieu de cet océan de feu. Y a-t-il une atmosphère au-dessus de ces bandes ? Je l'ignore encore. Nous allons essayer de nous poser sur l'une d'elles, et nous verrons ensuite.

Sur l'ordre de Bénac, le *Météore*, dirigé prudemment par Richard, se dirigea vers la bande sombre qui se trouvait vers le pôle nord de Saturne.

Plus ils avançaient, plus Bénac devenait nerveux.

— Extraordinaire, inouï, murmurait-il. (Il ajouta, après un temps de réflexion :) Je m'aperçois que ces bandes sont survolées et

entourées de perturbations identiques à celles de Jupiter. Donc, nous devons trouver normalement une atmosphère sur cette « tache ».

En effet, après une rapide mise en orbite, les astronautes constatèrent qu'une atmosphère respirable couvrait la « tache » sombre sur laquelle ils venaient de se poser.

La densité était bien celle que les observations terrestres avaient décelée. Elle n'était que les 3/4 de celle de la Terre. Ficelle, tout fier de prouver ses connaissances, s'écria :

— Je ne vais plus peser que sept kilos environ. Nous allons ressembler à de petits oiseaux... mes amis !

Bénac ordonna de chausser les chaussures à semelles de plomb, et, la porte du *Météore* ouverte, nos amis mirent le pied sur le sol saturnien.

L'appareil s'était posé sur un massif montagneux, et aussi loin que se portaient leurs yeux, ce n'étaient que rochers immenses, falaises abruptes, ravins escarpés et gouffres béants.

— Le pays n'a pas l'air bien gai, proclama Gonzales.

— C'est vrai, reconnut Jeff, et si toute la « tache » sombre sur laquelle nous nous trouvons ressemble à ce paysage désertique, nous aurons vite fait de la visiter.

Bénac et Richard, pendant ce temps, examinaient les roches et les maigres plantes qui poussaient difficilement sur ce plateau rocailleux. Ils étaient certains de se trouver sur un plateau élevé car la température était assez basse. Le thermomètre n'indiquait que 6 degrés au-dessus de zéro.

Lorsqu'il eut terminé ses observations, Bénac se tourna vers Jeff.

— Mon cher Dickson, vous pouvez noter ceci : les roches de ce terrain sont identiques à celles de la Terre. Leur origine est la même, leur formation aussi. Ce terrain, en outre, est aussi ancien que la croûte solide terrestre.

— Sur quoi vous basez-vous pour affirmer cela ?

Le savant désigna un massif rocheux et une vaste étendue de sable fin balayée par les vents.

— Cette masse rocheuse est composée de porphyres et de granits, qui sont les roches éruptives les plus anciennes. Le granit, très résistant, très dur, est composé de feldspath, qui emprisonne les cristaux de quartz et de mica. Malgré cela, cette roche est très vulnérable aux agents destructeurs, et principalement à l'eau des pluies. Les différences de température font éclater ces roches qui se fragmentent, et la pâte de feldspath libère les cristaux de quartz et de mica plus résistants.

— Et alors ?

— Alors ? Au cours des siècles, ces roches, les plus exposées au ruissellement du ciel, ont été emportées, débitées ou brisées en blocs

plus ou moins petits. Ensuite, par frottements successifs ou chocs au cours des transports par les eaux, ces roches sont devenues des galets, puis du gravier, et enfin du sable. Ce sable que nous voyons devant nous est donc la preuve qu'il a fallu des centaines de milliers de siècles à la nature pour transformer une roche en sable, c'est-à-dire en poussière.

» Ce sont d'ailleurs ces dépôts qui ont formé les terrains sédimentaires à l'époque primitive.

Le savant prit alors sa décision :

— Retournons au *Météore* et allons visiter cette « tache ». Car si la vie existe sur ce globe, nous la trouverons certainement dans les régions basses où la température doit être plus clémente.

Quelques instants plus tard, le *Météore* se posait au milieu d'une belle et vaste prairie, ce qui fit dire à Bénac :

— Nous nous trouvons maintenant deux mille mètres plus bas, et la température est de 20°. Si la vie animale existe, nous devons la trouver ici.

Dès leur sortie de l'appareil, nos amis, comme ils le faisaient habituellement, cherchèrent à même le sol les traces d'une vie animale quelconque. Et, comme cela s'était produit sur Jupiter et sur Neptune, ils constatèrent la présence de multiples insectes. Dans l'air, volaient aussi des espèces inconnues.

Richard, qui avait laissé son parrain effectuer ses habituelles expériences, déclara :

— Soyons prudents, dit-il. Nous devons prendre certaines précautions, car nos aventures passées doivent nous mettre en garde contre tout danger imminent.

Ficelle n'avait pas attendu ces conseils pour préparer les armes et le matériel nécessaires à l'expédition projetée.

Mais comme le jour saturnien était déjà très avancé, ils décidèrent de ne pas trop s'éloigner de l'appareil. C'était plus prudent, en effet.

Cependant, malgré leurs recherches, ils ne découvrirent aucune trace d'une civilisation quelconque.

— Demain, nous survolerons cette planète à basse altitude, décida Bénac au moment de faire demi-tour.

Il terminait à peine ces mots qu'un bruit de galopade les fit instinctivement se retourner.

Leur stupéfaction fut extrême lorsqu'ils virent surgir devant eux des animaux fantastiques, semblant sortis de l'imagination de quelque peintre du fantastique.

— Des Centaures ! s'exclama Bénac.

— Des Centaures ? demanda Ficelle.

— Oui, c'est-à-dire des êtres mi-hommes mi-chevaux. Ah ! mon Dieu !

En effet, ces êtres étranges avaient le corps d'un cheval, et, à partir de l'encolure, celui d'un homme, ou plus exactement un demi-corps composé de la poitrine, des épaules, des deux bras, du cou, et d'une tête humaine au faciès dur et sauvage.

— J'ai toujours cru que ces êtres-là n'avaient jamais existé et que...

— Et que nous n'avons pas fini de nous étonner, n'est-ce pas ? continua Ficelle.

Le groupe des Centaures s'était arrêté, et ils semblaient inquiets. Reniflant l'air, ils avaient l'air de chercher quelque chose. Tout à coup, ils bondirent vers nos amis, et, avant que ceux-ci eussent pu faire un geste de défense, ils étaient, au moyen d'un lasso que les hommes-chevaux portaient autour du cou, proprement ficelés et mis dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement.

Puis les Centaures, sans mot dire, examinèrent les Terriens avec curiosité.

Bénac les regardait avec tout son calme, et ne semblait pas se rendre compte de la situation où il se trouvait, ainsi que ses compagnons.

— As-tu remarqué leurs yeux ? demanda-t-il à Richard.

Ce dernier hocha la tête.

— Oui... on dirait bien que...

À cet instant, Ficelle, qui d'un coup de reins s'était mis debout, se mit à sautiller, et, en invectivant de plus belle les Centaures, se jeta tête baissée contre celui qui était le plus près de lui. Un accès de colère contre lequel il ne pouvait se défendre.

C'est alors que, dans un bruit de tonnerre, et comme pris de panique, les Centaures s'enfuirent dans une furieuse galopade. Seuls Bénac et Richard riaient de bon cœur.

— Vous y comprenez quelque chose, vous ? demanda Jeff qui était le plus ahuri de tous.

— Oui, nous vous l'expliquerons plus tard. Pour le moment, il faut nous libérer de nos liens. Vite !

Ce fut l'affaire d'un instant. En se tortillant, Ficelle parvint à saisir le couteau qu'il avait précautionneusement mis dans sa poche et ne tarda pas à trancher ses liens et ceux de ses compagnons.

Dès qu'il fut sur pied, Jeff attendit les explications.

— C'est très simple, déclara Bénac. Ces redoutables monstres que nous appelons Centaures ont une vision déformée.

— Oui, et alors ?

— Vous n'ignorez pas que certains animaux voient les objets sept ou huit fois plus volumineux qu'ils ne le sont en réalité. Ils sont dans ce cas.

— Voilà une chose que j'ignorais, patron, dit Ficelle. Je m'explique

maintenant pourquoi le chat de la concierge me griffe quelquefois. Ce sacré animal doit me voir plus petit que je ne suis. Quant aux Centaures, je leur ai fichu la frousse en gesticulant devant eux. Ils doivent voir très grand, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute.

* * *

Il fallait maintenant prendre une décision, et, prudemment, les astronautes revinrent vers le *Météore*, tandis que Ficelle ajoutait :

— Ce sont de beaux gars. Avez-vous vu leur poitrine ? Et leurs bras musclés ?

— S'ils n'avaient pas cet air ahuri, on ne ferait presque aucune différence entre leur visage et celui d'un être humain..., continua Gonzales.

— N'empêche qu'il ne doit pas y avoir beaucoup de taxis sur Saturne. Si tous les Saturniens sont Centaures... un temps de galop, et on est arrivé ! Quoique les hommes non plus ne doivent pas courir les rues.

— Ce n'est pas mon avis, riposta Bénac, car, à certains indices, je puis affirmer que ces hommes-chevaux ont déjà vu des humains comme nous.

— Qu'est-ce qui vous le fait dire ?

À cet instant, des gémissements se firent entendre dans une caverne qu'ils étaient en train de longer. Instinctivement, ils se couchèrent au sol, et, leurs armes à la main, attendirent. Les gémissements redoublèrent à tel point que Jeff et Ficelle ne purent résister à la tentation d'aller voir de plus près ce qui se passait à l'intérieur.

Bientôt, ils en ressortirent, et appelèrent leurs compagnons. Le groupe, alors, pénétra dans la grotte faiblement éclairée par le jour qui commençait à baisser rapidement.

Là, deux hommes, vêtus d'un simple pagne, gisaient tout ensanglantés. Leur taille était de 1,70 m environ, leurs corps bien musclés une barbe hirsute couvrait leur visage et une chevelure abondante pendait dans leur dos.

Ce qui frappait le plus nos amis, c'étaient les pieds des Saturniens. Ils étaient palmés comme ceux de certains de nos oiseaux. Ils ressemblaient aux pattes des aigles, car rien n'y manquait, serres et ergots très puissants.

— Nous ne pouvons pas les laisser ainsi, déclara Bénac. Confectionnons deux brancards, nous les transporterons jusqu'au *Météore*. Je crois qu'ils sont vraiment mal en point.

Les deux brancards furent vite prêts, et la petite troupe revint au *Météore*. La nuit était tombée.

III

Dans le ciel illuminé, les satellites de Saturne brillaient de tout leur éclat. Les Terriens, médusés, ne pouvaient qu'admirer cet extraordinaire spectacle et Ficelle lui-même ne trouvait rien à dire.

L'anneau enjambait la planète comme une arche gigantesque et lumineuse et le ciel était criblé de points d'argent.

Ils demeurèrent longtemps à contempler la nuit merveilleuse et féerique.

— Incroyable, murmura Bénac.

Ce seul mot, qui tomba dans le silence de la nuit, suffit à rompre le charme.

Instantanément, les Terriens retrouvèrent leurs esprits et se retournèrent vers les deux Saturniens. Ceux-ci, qui n'avaient pas encore repris connaissance, furent allongés confortablement dans le *Météore*, et le professeur Bénac se mit en devoir de laver les plaies multiples qui recouvraient leurs corps.

— Ces deux hommes ont été fustigés, et leurs corps ont été percés, soit par des couteaux, soit par des lances. Leur vie n'est heureusement pas en danger, maintenant que nous sommes auprès d'eux. Mais il était temps.

Se relayant auprès des patients, nos amis passèrent ainsi toute la nuit. Il n'était plus question pour eux d'aller explorer Saturne. Un sentiment d'humanité bien compréhensible les retenait auprès des malheureux, dans cette lutte contre la mort.

Ficelle, le plus empressé, ne cessait de demander :

— Pourrez-vous les sauver, patron ?

Enfin, les deux Saturniens, les deux hommes-oiseaux, comme les avait baptisés Ficelle, reprirent connaissance, et un étonnement bien compréhensible les envahit à la vue des astronautes penchés sur eux.

Nos amis s'efforcèrent par tous les moyens de rassurer leurs nouveaux compagnons, et il faut croire que ceux-ci étaient habitués à manger comme eux, car ils apprécièrent les mets que leur servirent Mabel et Ficelle. Le vin lui-même n'était pas inconnu d'eux, à tel point que Ficelle ne put s'empêcher de déclarer :

— Ce ne sont pas des hommes-oiseaux ; ce sont des hommes-

tonneaux. Quelle descente, mes aïeux !

Tout émus, et regardant curieusement nos amis, les Saturniens semblaient les remercier du regard.

La journée saturnienne vite écoulée, Bénac décida de rester seul, afin, dit-il, de mieux observer les réactions des Saturniens. Malgré l'insistance de Richard, qui voulait rester auprès de son parrain, Bénac s'allongea dans son fauteuil, avec la ferme intention de ne pas fermer l'œil, mais de donner l'impression à ses malades qu'ils n'étaient plus observés.

Une fois de plus, le professeur Bénac avait vu juste, car, au bout de deux heures d'attente, et alors que la nuit était complète, le directeur de l'Observatoire de Paris vit l'un des deux hommes-oiseaux se lever sans bruit et s'approcher du télescope de bord. Après avoir hésité un instant, et s'être assuré, d'un rapide coup d'œil qu'il n'était pas épié, il mit son œil à l'oculaire. Manipulant adroitement les rouages de l'appareil, il se mit à observer la voûte céleste. Puis, d'un signe discret, appelant son compagnon, il lui désigna un point du ciel, tout en hochant la tête. Mais, chose bizarre, c'était par signes qu'il se faisait comprendre de son compagnon. Était-il muet, ou bien agissait-il ainsi pour ne pas réveiller leur généreux sauveteur ?

Bénac se le demanda tout d'abord et, bientôt, un sourire vint illuminer son visage. Si Richard avait pu voir son parrain, il aurait immédiatement compris que celui-ci avait découvert la solution de cette nouvelle énigme. En effet, après avoir laissé pendant quelques instants les deux Saturniens converser par signes, il se leva brusquement et vint se placer devant eux.

— Messieurs, leur dit-il, je crois que nous pourrons très bien nous entendre. Je sais que pour l'instant, continua-t-il rapidement, vous ne comprenez pas mon langage, mais j'ai l'impression que d'ici quarante-huit heures, je connaîtrai le vôtre.

L'étonnement des Saturniens était immense. Craintivement, ils s'étaient réfugiés dans un coin, comme des bêtes traquées. Le bruit avait réveillé Richard et Jeff qui s'arrêtèrent, interdits, dès qu'ils furent entrés, en voyant Bénac gesticuler devant les Saturniens sans prononcer la moindre parole.

— Ah, ça, mais... s'écria Jeff, de plus en plus étonné, est-ce que le cher professeur ne serait pas devenu...

Il allait continuer, lorsqu'un petit rire les fit se retourner. Gonzales s'amusaient derrière eux.

— Qu'avez-vous donc ?

— Ne voyez-vous donc pas, mon cher Dickson, que le professeur est en train de parler, si j'ose m'exprimer ainsi, à la mode indienne ?

Jeff avait sursauté.

— C'est pourtant vrai, mais je vous avoue que je ne comprends pas

grand-chose à ce langage.

Gonzales sourit de nouveau.

— Moi, je le comprends très bien. Ma grand-mère, en effet, était indienne. En ce moment, notre cher professeur est en train de demander à nos nouveaux amis s'ils sont contents des soins qu'ils ont reçus. Il leur demande à présent quel est leur degré d'instruction.

Tout en s'entretenant ainsi à voix basse, les trois hommes, auxquels s'était joint Ficelle, s'approchèrent de Bénac.

Celui-ci, se tournant vers eux, et comme s'il continuait une conversation déjà commencée, leur dit :

— Ils parlent par gestes, mais j'ai l'impression qu'ils ne me comprennent pas très bien. Laissez-moi faire. Je me charge de me faire comprendre d'eux d'ici quelques jours.

* * *

Effectivement, trois jours après, Bénac était à même de comprendre le langage saturnien. Celui-ci consistait en gestes, signes et grimaces.

— Mes amis, s'écria le professeur, je puis vous apprendre beaucoup de choses. Les Saturniens ont fini, au cours des siècles précédents, par ne plus prononcer une parole. Mais, à l'encontre de nos races rouges, les Saturniens, s'ils s'expriment par gestes, écrivent un langage d'une perfection étonnante. Je pourrais même comparer leur écriture à un mélange d'hiéroglyphes et de signes primitifs, ainsi qu'à certains caractères de l'écriture tibétaine. Leur instruction, si j'en juge par celle de nos deux compagnons, est assez avancée, et pourtant une chose m'intrigue. C'est leur crainte et leur mutisme dès qu'on leur demande quel est leur genre de vie.

Mais l'insistance de Bénac eut finalement raison de l'hésitation des Saturniens.

— Nous sommes ici sur un globe gouverné par des femmes semblables aux amazones dont parlent les livres anciens, annonça Bénac fiévreusement.

— Les femmes gouvernent, ici ? demanda Ficelle surpris.

— Oui, et contrairement à l'adage qui dit que la douceur est femme, la tyrannie règne en maîtresse à la surface de Saturne. C'est le matriarcat dans sa forme la plus sévère.

— Que s'est-il passé ? demanda Mabel.

— Depuis environ 1 500 ans, une maladie étrange s'est abattue sur Saturne, exterminant impitoyablement la race masculine, et épargnant la race féminine. Il n'y a rien d'étrange à cela, car en médecine, chacun sait qu'il y a certaines maladies plus communes chez les hommes ou inversement, ou même plus communes dans certains pays que dans d'autres. Bref, le fait est là. Les enfants mâles qui naissent sur

Saturne sont voués à la mort, dans la proportion de 8 sur 10, tandis que les enfants de sexe féminin sont épargnés par cette étrange maladie.

» Après une période d'incertitude, de deux cents ans, les hommes devenant de moins en moins nombreux, les femmes décidèrent de prendre le pouvoir, et de diriger les affaires communes. Pendant encore trois ou quatre siècles, tout se passa normalement, mais, bientôt, les hommes furent considérés comme des bêtes, tout juste aptes à la reproduction. De vastes haras humains, comparables à ceux de notre race chevaline, furent édifiés. Livrées à elles-mêmes, les Amazones donnèrent libre cours à leurs instincts barbares. Elles commencèrent d'abord par pratiquer des jeux violents et aboutirent à la cruauté la plus raffinée. Depuis 1 500 ans, la civilisation est restée au même stade sur Saturne, et alors que les hommes avaient abandonné la pratique des jeux forains, tels que combats de gladiateurs, sacrifices humains, les Amazones ressuscitèrent ces jeux barbares, de sorte qu'à l'heure actuelle, les hommes sont jetés aux bêtes, dès qu'ils arrivent à un certain âge, c'est-à-dire lorsqu'ils ne peuvent plus avoir de progéniture.

— C'est horrible, s'écria Mabel.

— Oui, vous avez dit le mot exact, continua le professeur, car, non seulement les hommes âgés sont donnés aux fauves, mais les jeunes disgraciés par la nature sont également sacrifiés pour le plaisir de ces amazones sanguinaires. Vous avez devant vous deux Saturniens, dont l'un est âgé de soixante ans, l'autre, son collaborateur, de vingt-cinq ans.

— Son collaborateur ? s'étonna Richard.

— Oui. J'avais oublié de vous dire qu'une certaine catégorie de Saturniens a continué de s'instruire secrètement. Leur savoir se transmet de bouche en bouche. Il y a quelques jours, ils se sont échappés de la « cité des hommes », laquelle est située, d'après leurs dires, dans une île assez vaste, car ils devaient être jetés en pâture aux fauves sacrés.

— Mais les Centaures ? demanda Jeff.

— Les Centaures sont les élèves des Amazones et ont pour mission de chasser pour elles. Ces Centaures, comme je vous l'ai expliqué, sont inintelligents, et plutôt cruels. Quant aux Saturniens et aux Saturniennes proprement dits, leur origine remonte aux oiseaux. (Bénac secoua la tête.) Vous avez pu vous en rendre compte en voyant leurs pieds palmés, et les embryons d'ailes qu'ils ont sur les omoplates. Quant à celles que nous appelons les Amazones, elles sont, paraît-il, grandes, très belles, mais très féroces.

Bénac se tourna vers les Saturniens.

— Ces deux-là sont très instruits, et lorsque je les ai vus aller au

télescope du bord, j'ai compris que j'avais affaire à des êtres intelligents, et appartenant probablement à l'élite de ce monde.

Jeff, toujours curieux, demanda alors :

— D'après vous, à quel stade en est la civilisation saturnienne ?

Le professeur Bénac parut embarrassé.

— Je n'en sais absolument rien. D'un côté règne la barbarie, et de l'autre, une civilisation que je juge assez avancée. Mais cette civilisation me paraît assez bizarre. Les Saturniens ont l'air de s'être spécialisés dans la chimie et la physique et semblent complètement ignorants des autres branches de l'activité intellectuelle. Cela me passionne...

— Que décidez-vous, maintenant ? demanda Richard.

Bénac prit d'abord la résolution d'aller survoler avec le *Météore* la « Cité des Hommes ». Mais, auparavant, ils voulurent aller se rendre compte si les Centaures rôdaient toujours dans les parages. Ficelle, qui devait préparer le repas, demanda à Gonzales de l'aider. Celui-ci accepta avec empressement, tandis que Bénac, Richard, Mabel et Jeff, en compagnie des deux Saturniens, qui leur servaient de guides, prenaient la direction du petit bois voisin où les Centaures devaient certainement se terrer. Solidement armés et bien équipés, ils n'avaient pour l'instant rien à craindre de leurs adversaires possibles. Le professeur voulait à tout prix capturer un Centaure, afin, disait-il, d'étudier leurs mœurs, leur origine, et surtout leur degré d'intelligence.

La petite troupe passa ainsi toute une journée à explorer le bois, et la nuit les surprit devant un petit ruisseau où ils décidèrent de camper.

À bord du *Météore*, Ficelle, avec l'aide de Gonzales, avait confectionné un repas de premier ordre, auquel rien ne manquait, et que leurs compagnons devaient déguster lorsque le jour serait revenu (le jour saturnien ne durant qu'un peu plus de dix heures).

Un certain malaise les envahissait pourtant, et, lorsque la nuit fut complète, ils se trouvèrent aux hublots à épier le retour de leurs amis. Tout à coup, alors que Ficelle était occupé au premier étage, Gonzales appela :

— Regardez ! Vite, là-bas...

En quelques bonds, le jeune mécanicien fut auprès de son compagnon.

Le paysage environnant était éclairé, comme le sont nos paysages terrestres en plein midi. C'était merveilleux à voir, et cependant aucun Soleil ne brillait dans le ciel. Gonzales s'extasiait devant ce spectacle, mais Ficelle, devenu pâle, s'écria :

— Les boîtes plutoniennes ! Nos amis sont en danger.

À ces mots, Gonzales comprit qu'il s'agissait là d'un signal d'alarme lancé par un des astronautes, lesquels avaient fait usage de la

petite boîte offerte par les Plutoniens.

Quelques instants après, la nuit était redevenue complète.

Ficelle, sans hésiter, sortit de l'appareil, suivi par Gonzales. En courant, ils se dirigèrent vers le petit bois qu'ils parcoururent en tout sens mais sans trouver leurs compagnons. Abattus, désespérés, ils revinrent au *Météore*, alors que le jour commençait à poindre.

IV

Bénac et ses compagnons avaient à peine terminé leurs préparatifs de campement qu'ils se trouvaient entourés d'une multitude de Centaures et de Saturniennes à longue chevelure, casquées et armées de cuirasses. Elles avaient un air terrible et décidé. En un clin d'œil, ils furent ligotés et mis dans l'impossibilité de faire un seul mouvement. Malgré sa force, Jeff ne pouvait faire un seul geste. Seul, Richard qui avait réussi à glisser une de ses mains dans sa poche, en profita pour s'emparer de la petite boîte plutonienne, et sans hésiter, lança une des boules lumineuses, qui devait permettre à Ficelle de comprendre les dangers qu'ils couraient. Pendant quelques instants, l'affolement fut général parmi les Centaures et les Amazones. Mais lorsque la nuit fut revenue de nouveau, nos amis furent emportés, et après une chevauchée à dos de Centaures qui dura près de trois heures, ils arrivèrent devant un magnifique palais digne des mille et une nuits.

Tours de jade, minarets, vastes patios pavés de mosaïque, rien n'y manquait. Nos amis, toujours ligotés, après avoir traversé plusieurs salles plus magnifiques les unes que les autres, arrivèrent enfin dans une vaste pièce brillamment éclairée par des torches, et où le marbre dominait. Assise dans un fauteuil d'or massif, serti de pierres précieuses, une Amazone, en grand appareil, les attendait. Malgré son attitude fière, son port altier, son visage féroce, on sentait chez cette femme une curiosité sans borne. Les deux Saturniens libérés de leurs liens furent interrogés les premiers.

Le plus âgé, le front haut, s'avança vers la souveraine, et lui dit, en langage saturnien :

— Ces quatre personnes viennent d'un monde différent du nôtre. Regardez leurs pieds, vous verrez que je ne mens pas, mais ils comprennent notre langage. Libérez le plus âgé, qui vous expliquera lui-même ce qu'il vient faire ici. Si je dois périr, épargnez ces hommes, je vous en conjure. Ils ne sont animés d'aucune mauvaise intention.

Sur un ordre de la reine, le professeur Bénac fut libéré à son tour. En langage saturnien, il s'adressa à la souveraine et confirma ce qui venait d'être dit.

— Nous sommes venus sur votre monde en amis, dit-il. Nous

sommes des savants.

— Que m'importe la science ! s'écria la souveraine. Est-ce vous qui avez illuminé le ciel comme seul le Soleil sait le faire ?

Sur la réponse du professeur, elle devint cramoisie, et son visage se fit plus dur encore. Elle se leva brusquement.

— Des hommes... vous n'êtes que des hommes ! Je ne veux rien entendre, décida-t-elle. Qu'on les emmène !

Et, sans autre explication, nos amis furent conduits dans un cachot infect où ils furent jetés sans aucun ménagement.

L'entrevue n'avait duré que deux minutes à peine.

* * *

Mais les choses devaient encore se précipiter, car moins d'une heure plus tard, Jeff, qui avait réussi à limer ses liens contre les aspérités de la muraille, se libéra le premier.

— Eh bien, vous au moins, vous ne perdez pas de temps, s'étonna Bénac.

— À vous, maintenant. Vite !

En un clin d'œil, Bénac, Richard et Mabel furent débarrassés de leurs entraves. La jeune fille se tourna alors vers Richard.

— Puisque vous avez été le seul à avoir eu l'idée d'emporter la petite boîte plutonienne, pourquoi n'enverriez-vous pas un message en morse à Ficelle et à Gonzales, pour leur expliquer dans quelle situation nous nous trouvons ?

— Vous avez raison, Mabel, car ce brave Ficelle, depuis notre départ de Pluton, a toujours son appareil sur lui.

Aucune réponse ne lui parvint, et, au bout de deux heures, il allait renoncer à ses tentatives, lorsque son appareil fit entendre quelques légers « toc... toc ». Il le porta rapidement à son oreille et traduisit le message suivant :

— Ai reçu appel... Où vous trouvez-vous ? Répondez.

Une joie délirante avait fait place à l'abattement, et nos amis semblaient renaître à la vie, tandis que Richard indiquait l'emplacement de la cité.

— Pourvu qu'il ne commette pas d'imprudence, souhaita Bénac le cœur battant.

Jeff accusa d'une grimace :

— Souhaitons aussi, dit-il, que nous ne soyons pas jetés aux fauves plus tôt que nous le pensons.

* * *

À bord du *Météore*, Ficelle venait de recevoir le dernier message envoyé par Richard. D'un ton qui n'admettait pas de réplique, il se tourna vers Gonzales :

— Allons-y, dit-il, pas une seconde à perdre.

— Pussions-nous arriver à temps, bon Dieu, renvoya Gonzales en s'emparant de son arme.

Gonzales était complètement transfiguré. Lui qui d'habitude était plutôt effacé, craintif et hésitant, avait maintenant l'air décidé, et se tenait prêt à combattre. Mais, brusquement, le petit appareil de Ficelle résonna. Avec une pâleur extrême, il traduisit à Gonzales le message qu'il venait de recevoir :

— Adieu, mes amis. Dans quelques heures, nous allons être jetés en pâture aux fauves. Vous ne pouvez plus rien tenter pour nous sauver. Faites l'impossible pour revenir sur la Terre, et rendez compte de toutes les découvertes que nous avons faites. Notre dernière pensée sera pour vous. Surtout, n'essayez pas d'entreprendre une tâche au-dessus de vos possibilités, car vous avez une mission sacrée à remplir. Il ne faut pas que notre voyage ait été accompli en vain. Vous devez revenir sur la Terre. Adieu, amis fidèles... Adieu !

Ficelle avait les yeux pleins de larmes. Gonzales était extrêmement ému, lui aussi, à tel point qu'ils se regardèrent un long moment en silence, sans pouvoir trouver la force d'articuler le moindre mot. Puis soudain, Ficelle, à son tour, s'empara de son arme.

— Il faut tenter le tout pour le tout, dit-il.

Il tendit le bras en direction du nord.

— Vingt kilomètres à peine nous séparent d'eux. Il faut les retrouver. Malheureusement, le *Météore* est actuellement inutilisable, puisque, ainsi que je le fais à chacune de nos escales, j'ai démonté, graissé et réparé certains organes délicats. Je ne puis remettre le tout en état avant quelques heures. Il convient donc de trouver un autre moyen.

Ficelle réfléchissait profondément, lorsqu'il eut soudain une idée qui le fit sursauter.

— Savez-vous vous servir d'un lasso ?

— Oui, pourquoi cette question ? demanda Gonzales.

— Parce que vous allez vous débrouiller pour capturer quatre Centaures.

— Quatre ?

— Oui, j'ai l'intention de prendre avec nous nos doubles, les robots que nous a donnés A-1.

À ces mots, Gonzales ne cacha pas son enthousiasme :

— Voilà une idée merveilleuse, qu'il faut mettre en pratique sans plus tarder. Vite, dépêchons-nous !

Quelques instants après, les deux hommes, tels des Sioux sur le sentier de la guerre, rôdaient non loin du *Météore* à la recherche des fameux Centaures qui devaient, la nuit venue, se terrer craintivement, à l'orée du bois.

Au bout d'un moment, Ficelle saisit le bras de son compagnon et lui désigna un troupeau de Centaures accroupis. Dès que ceux-ci entendirent les pas des deux hommes, ils se relevèrent et s'enfuirent dans le plus grand désordre. Gonzales eut alors l'idée de lancer une boule éclairante. L'expérience s'avéra tout à fait concluante. Interdits, craintifs et hésitants devant un tel événement, les Centaures s'étaient arrêtés. Sans attendre, Gonzales s'élança et, rapidement, eut tôt fait, à l'aide de ses lassos adroitement lancés, de capturer quatre Centaures que Ficelle tint en respect en gesticulant de plus belle. C'était même d'un effet comique de voir Ficelle faire le pitre devant ces créatures de cauchemar.

Pendant ce temps, Gonzales était allé chercher les robots qui, sur les ordres de nos deux amis, s'installèrent confortablement à califourchon sur l'échine des Centaures, comme des cavaliers accomplis.

— Dommage que nous ne puissions pas emporter les doubles de nos amis, puisqu'ils n'obéissent qu'à leur voix, regretta Ficelle. Allez, en route.

* * *

Armés de pied en cap, Ficelle et Gonzales, suivis de leurs doubles, qu'ils commandaient de la voix, prirent la direction que leur avait indiquée Richard.

La galopade dura quelques heures, et bientôt une ville leur apparut. Ficelle arrêta la petite troupe, et, avant d'entreprendre quoi que ce fût, essaya de communiquer avec les prisonniers, toujours grâce à la boîte plutonienne.

La réponse de Richard lui arriva immédiatement.

— Nous sommes encore vivants, mais dans une heure tout sera fini. Sauvez le *Météore* !

Ficelle allait essayer de poursuivre la communication, lorsqu'une vingtaine de Centaures, montés par des Amazones, apparurent au sommet d'un petit monticule.

L'alarme avait été donnée.

La situation devenait critique pour Ficelle et Gonzales qui avaient l'intention d'agir par la ruse et non par la force. Mais Ficelle n'avait pas l'air de vouloir entamer des pourparlers. Imité par Gonzales, il se mit sur la défensive, et, lorsqu'ils virent les Amazones les charger, la lance à la main, ils n'eurent aucune hésitation. Appuyant sur le levier qui libérait les rayons caloriques contenus dans leur petite boîte métallique, ils les dirigèrent vers les assaillantes lancées sur eux à bride abattue.

Ce qui se produisit fut horrible. En quelques secondes, les Centaures, les Amazones, les armes de métal, et même le sol furent

comme carbonisés. Des cendres éparses et une vapeur lourde témoignèrent de ce qu'avaient été les Amazones et les Centaures.

— En avant, cria Ficelle, ému malgré tout par le spectacle auquel il venait d'assister, car c'était la première fois qu'il se servait de cette arme terrible qu'avaient conçue les Plutonien.

* * *

Dans l'arène, les gradins se trouvaient remplis d'une foule immense qui attendait avec impatience les sacrifices humains qu'on lui avait promis.

Il n'y avait là que des femmes, semblables à des furies. Échevelées, les gestes brutaux, d'humeur batailleuse, elles se bousculaient afin de mieux voir l'horrible spectacle qui allait se dérouler devant elles.

Elles criaient, hurlaient à qui mieux mieux, s'invectivant de gradin en gradin, et riaient aux éclats.

Mabel avait été désignée elle aussi pour le sacrifice, car elle avait demandé au professeur Bénac de déclarer qu'elle était un homme. Son costume et ses cheveux coupés court provoquaient, en effet, cette méprise.

Les quatre compagnons se tenaient dans un réduit étroit, et ils attendaient le moment où ils seraient forcés de pénétrer dans l'arène.

Ils connaissaient parfaitement le sort qui leur était réservé et tous se tournaient vers Bénac, comme si le bon professeur pouvait trouver les paroles de calme et de consolation dont ils avaient besoin.

Celui-ci était paisiblement assis à même le sol.

Certes, il ne leur cachait pas que tout espoir était perdu, car Ficelle et Gonzales ne pouvaient leur venir en aide, le *Météore* étant inutilisable, mais il leur parlait doucement, essayant de les reconforter de son mieux.

Puis, tout à coup, des gardiennes apparurent et ouvrirent les portes.

Le Soleil était déjà haut, et les trompettes sonnaient lorsque les Terriens firent leur entrée sur la piste ensablée.

Fièrement, la tête haute, comme les premiers martyrs chrétiens, ils s'alignèrent en face des portes par lesquelles devaient surgir les fauves. Bénac conservait son magnifique calme qui faisait l'admiration de ses compagnons ; Richard, plus nerveux, essayait vainement de se libérer de ses liens ; Mabel était résignée à son sort ; seul Jeff continuait à jurer comme un damné.

— Les monstres ! s'écria-t-il. Ah, si seulement je...

Il ne put en dire davantage. Une clameur immense s'éleva dans l'arène. La reine des Amazones faisait son entrée dans sa loge. Immédiatement, elle leva le bras, les portes furent ouvertes, et des tigres énormes se précipitèrent dans l'arène. Une pâleur mortelle

venait d'envahir le visage des Terriens. Personne ne pouvait plus les sauver de la mort qui les menaçait, et, s'ils avaient malgré toutes les apparences conservé un espoir, celui-ci venait de s'évanouir irrémédiablement.

En l'espace d'une seconde, nos amis revécurent leurs efforts, leurs travaux acharnés, leurs espoirs, leur joie et leur réussite. Ils ne regrettaient rien et dans un dernier geste s'unirent par la main.

Les fauves regardaient leurs proies avec des yeux où s'illuminaient des reflets rouges. Ils demeuraient immobiles, surpris de se retrouver en liberté, et éblouis par la lumière vive du Soleil. Mais ils se préparaient à bondir.

Dans l'arène, des hurlements s'élevaient pour exciter les fauves. Les femmes étaient debout sur les gradins et levaient les bras au ciel.

Tout à coup, les clameurs cessèrent comme par enchantement. Une stupeur générale venait de s'abattre.

Jeff, le premier, revint à la réalité, et ce fut d'un hurlement plutôt que d'un cri qu'il alerta ses compagnons.

Les douze fauves gisaient carbonisés au milieu de la piste, et la foule se ruait en gesticulant vers les vomitoires.

— C'est Ficelle et Gonzales, hurlait Jeff. Hourra !

Du haut des gradins, une voix qu'ils connaissaient bien leur parvenait nettement :

— Courage, nous arrivons !

L'on vit alors quatre « diables » enjamber les gradins, dévaler à toute allure vers la piste. À leur vue, le professeur Bénac ne put s'empêcher de sourire.

— Ce sont deux Ficelle et deux Gonzales qui viennent nous sauver ! Ah, bon Dieu, si je m'attendais...

Il fallait pourtant prévoir un retour offensif des gardiennes, et, à tout hasard, Ficelle et Gonzales avaient disposé leurs robots en face des portes, dans le cas où d'autres fauves feraient leur entrée. Puis, Ficelle se précipita le premier.

— Oui, on est arrivé à point. On est arrivé juste à point ! Mais, attention, nous ne sommes pas encore sortis de l'auberge.

Dans la confusion générale, il désigna le cortège qui, avec la reine à sa tête, venait de faire son apparition sur la piste. Il y eut un moment de flottement, puis la reine, le visage sévère, s'avança la première et s'approcha du professeur Bénac, en lui faisant comprendre qu'elle voulait lui parler.

Ficelle ne voulait rien entendre.

— C'est encore un truc à nous faire manger par les fauves. Donnez un ordre et je « brûle » tout le monde.

Le brave savant arrêta net l'impétueux Ficelle.

— Ne tuons pas inutilement. Écoutons plutôt ce que la reine des

Amazones veut nous dire.

En langage saturnien, une conversation animée s'engagea, et bientôt, Bénac tout souriant annonça à ses compagnons que la reine, qui s'appelait Wiska, les considérait comme des êtres surnaturels, et qu'elle serait très heureuse si ceux-ci voulaient bien lui faire l'honneur de venir au palais.

— Ces femmes sont complètement folles, s'écria Jeff. Voilà maintenant que nous sommes reçus avec les honneurs !

La proposition fut acceptée sans hésitation et nos amis, encadrés par Ficelle, Gonzales et les deux robots, suivirent la reine Wiska jusqu'à la salle du trône.

Un sentiment de terreur dominait malgré tout la curiosité. Wiska regardait les robots, et elle se demandait par quel sortilège deux êtres pouvaient se ressembler aussi parfaitement. Les touchant tour à tour, elle recula, effrayée, en constatant que les doubles étaient froids et insensibles. Et Ficelle, dont la bonne humeur était revenue depuis qu'il avait retrouvé ses compagnons, s'amusait à faire manœuvrer Ficelle n° 2 en lui ordonnant les pires excentricités.

Un véritable festin fut servi en leur honneur. Rien n'y manquait, et Bénac conclut que la civilisation saturnienne devait être à peu près identique à celle qui existait autrefois chez les Phéniciens. Il ne pouvait toutefois s'empêcher de faire la différence entre les Amazones restées barbares et les Saturniens au savoir très étendu. Le repas se passa en silence, et ce n'est que vers la fin que la reine daigna s'adresser aux Terriens. Elle leur dit qu'ils avaient accompli des prodiges, mais qu'elle ne comprenait pas comment de simples mortels pouvaient avoir un pouvoir aussi extraordinaire.

Le professeur Bénac eut beau lui expliquer qu'ils venaient d'un monde semblable au leur et qu'ils étaient les représentants d'une race plus évoluée que les Saturniens, il ne parvint pas à se faire comprendre de l'ignorante souveraine. À toutes les phrases prononcées par elle, on sentait le dédain absolu qu'elle avait pour les hommes, et le professeur apprit de sa bouche que les Saturniens mâles étaient considérés comme des bêtes de somme, tout juste dignes de perpétuer la race que gouvernaient les femmes. Par faveur spéciale, toutefois, la reine voulut bien les considérer comme des « êtres exceptionnels », et elle leur demanda de demeurer auprès d'elle et de son gouvernement. Bénac, qui avait compris l'intention cachée, évita de répondre, et se contenta de faire admirer à la souveraine le « pouvoir » qu'avaient les Terriens. Après quelques expériences que Jeff fit avec son revolver qu'on lui avait rendu, et Ficelle avec sa petite boîte, la reine, plus craintive que jamais, s'avança humblement, et certainement pour la

première fois dans l'histoire des Amazones, déclara à nos amis qu'elle était prête à satisfaire à leur moindre désir. Ficelle murmura :

— Profitez-en, patron, pour demander la libération de nos deux amis saturniens. On ne sait jamais...

Ce désir fut immédiatement exaucé, et, sur l'idée de Bénac, nos amis demandèrent à visiter la « Cité des Hommes » qui se trouvait au milieu d'une île assez vaste. Mais la reine Wiska et sa suite refusèrent de pénétrer dans l'île. Et c'est ainsi qu'un peu plus tard, et après avoir promis à la souveraine qu'ils seraient de retour dans la journée du lendemain, nos amis, sous la conduite de deux Saturniens, prirent place dans une grossière embarcation.

Le voyage fut court, et c'est sur une plage sablonneuse que la galère, manœuvrée par cinquante hommes, vint accoster. Dans cette île, vivaient des milliers et des milliers d'hommes. Leurs habitations ressemblaient étrangement à ces vieilles bâtisses que l'on voit dans les ruines de Pompéi ou d'Herculanum. De vastes patios étaient dans toutes les demeures, mais les rues tortueuses, mal entretenues, faisaient un contraste frappant avec la beauté de certains édifices, tel que celui du gouverneur. Ce gouverneur, dont l'autorité n'était pas reconnue par les Amazones, était pourtant celui qui, normalement, administrait les hommes, et Bénac apprit que ce dernier, qui s'appelait Yarks, était un savant physicien réputé et admiré de ses semblables.

Nos amis furent reçus par lui de la manière la plus courtoise, et lorsque Bénac lui eût expliqué quelle était leur origine, et d'où ils venaient, il eut la grande joie d'être compris par l'aimable gouverneur qui se mit aussitôt à leur disposition pour leur faire visiter la « Cité des Hommes ».

Ils prirent auparavant un peu de repos, car la nuit était rapidement tombée. Dans la chambre que le gouverneur leur avait donnée, nos amis fêtèrent joyeusement leur délivrance et la victoire remportée par Ficelle et Gonzales.

Il y avait pourtant une question qui intriguait Richard qui demanda :

— Comment avez-vous fait pour arriver jusqu'à nous ?

La question fit sourire Ficelle.

— En empruntant un des souterrains secrets, dont les anciens avaient coutume de se servir en cas d'alerte et de danger imminent. D'ailleurs, les cris poussés par la foule nous ont guidés. Ce que nous avons fait pour arriver jusqu'à la terrasse qui surplombe l'arène, nous n'en savons rien. Nous avons foncé droit devant nous, traversé des couloirs, des salles, monté des escaliers, nous avons bousculé des femmes, nous en avons assommé d'autres. Quant à la suite, vous la connaissez. Et maintenant, je propose de porter un toast à la santé de A-1. Nous lui devons bien cela, ajouta-t-il en souriant.

Puis brusquement, le jeune mécanicien s'étonna :

— Comment se fait-il que vous n'avez pas eu l'idée de vous servir des rayons caloriques, puisque vous avez réussi à communiquer avec nous, et que vous avez même pu envoyer une boule éclairante ?

— J'y ai pensé, avoua Richard, mais je ne sais pourquoi, les rayons de ma boîte ne fonctionnent pas alors que tout le reste marche à la perfection. Et comme seuls les Plutoniens pourraient réparer l'appareil, je crois que ces rayons ne se manifesteront pas de sitôt.

* * *

Le lendemain, de bonne heure, les astronautes commencèrent la visite de la « Cité des Hommes ». Comme ils le savaient déjà par les deux Saturniens qu'ils avaient sauvés, ils constatèrent que les hommes possédaient une instruction très avancée en physique, chimie et mathématique pure. Bénac demanda au gouverneur les raisons qui les avaient poussés à ne se spécialiser que dans ces branches de l'activité intellectuelle. Et lorsque Bénac lui eut parlé des autres manifestations de l'activité humaine, comme la peinture, l'architecture, la musique, la médecine, Yarks ne sut que répondre.

— Vous m'ouvrez, s'écria-t-il après réflexion, des horizons nouveaux. Jusqu'à présent, nous n'avons pas développé notre esprit dans le sens des connaissances générales. Peut-être cela provient-il de la terrible maladie qui pèse sur nous, ou de la vie misérable que, malgré tout, nous menons.

— Mais pourquoi diable ne secouez-vous pas le joug qui vous oppresse ? Il est inadmissible que des êtres aussi stupides que les Amazones gouvernent des gens aussi intelligents que vous.

— Peut-être avez-vous raison, mais nous n'avons pas l'esprit combatif. Il faudrait un miracle pour nous permettre de reprendre la place que nous n'aurions jamais dû quitter, mais il conviendrait tout d'abord d'enrayer l'épidémie qui nous décime.

— À quelle cause attribuez-vous cette étrange maladie ? demanda Bénac.

— Nous n'en savons rien. Peut-être est-ce la piqûre d'un insecte, peut-être une prédisposition de notre constitution...

Il eut un haussement d'épaules et poursuivit.

— Nous avons toujours gardé pour nous le secret de nos inventions. Car chaque fois que nous avons voulu en faire profiter la race saturnienne, nous avons été bafoués, battus, ou même jetés aux fauves. Je vous montrerai, ajouta-t-il. Je vous montrerai.

* * *

Cette visite dans la « Cité des Hommes » intéressa prodigieusement nos amis qui ne pouvaient concevoir que des êtres aussi intelligents

pussent volontairement se désintéresser de la conduite des affaires publiques, et malgré eux, ils pensaient à la civilisation martienne ou plutonienne, où les savants tenaient les rênes du pouvoir.

Ici, au contraire, les savants se contentaient de chercher, de découvrir, mais sans jamais profiter de leurs découvertes.

La visite de la cité se termina chez le professeur Plott, dont l'allure bizarre ne manqua pas d'étonner nos amis. Ils avaient l'impression de se trouver devant un fou, et ils en acquirent la conviction lorsque celui-ci leur déclara tout de go qu'il venait de trouver le moyen de changer tous les métaux en or.

— La pierre philosophale ? sourit Richard, sans trop y prêter attention.

Ils allaient se retirer, car ils n'attachaient aucun crédit aux dires du professeur Plott, lorsque Bénac décida de rester un moment en sa compagnie.

Lorsqu'il fut seul en présence de Plott, Bénac demanda quelques explications sur cette fameuse découverte. Alors, Plott, enchanté de voir que l'on s'intéressait à lui, entraîna Bénac dans son laboratoire où d'étranges appareils étaient reliés entre eux par des fils électriques multiples. Des antennes portatives étaient accrochées devant l'appareil central qui ronronnait faiblement.

Des étincelles crépitaient le long d'une tige mobile.

— Vous croyez qu'il est impossible de transmuter les métaux ? demanda Plott.

— Je n'ai jamais dit cela, mais de passer des expériences de laboratoire à la pratique industrielle, il y a un fossé énorme à franchir.

La figure de Plott s'illumina.

— Ce fossé, je viens de le combler. Vous n'ignorez sans doute pas que tous les corps de l'univers sont constitués de protons et d'électrons.

— Je sais tout cela, répondit Bénac. Pour les corps simples, les noyaux sont constitués d'un nombre de protons égal au nombre d'électrons satellites, mais...

— C'est bien cela, coupa Plott. Il est donc possible de transmuter un corps en un autre, en s'attaquant pour cela à son noyau.

— Je connais également ce principe, sourit Bénac. L'expérience du Terrien Rutherford qui, le premier, réussit en 1919 à transmuter de l'azote en oxygène, a été renouvelée, maintes et maintes fois. Depuis, nous avons fait des progrès, bien sûr, mais...

Le professeur Plott coupa encore :

— Peut-être ! Mais aucun de vous n'a réussi à trouver l'appareil capable d'intervenir sur les protons à sa volonté, n'est-ce pas ? Moi, j'ai trouvé. Je puis, à ma guise, détruire des protons et des électrons, ou en fabriquer ; en un mot, je puis modifier un corps à ma volonté. Je

puis transmuier les 96 éléments essentiels, qui existent dans l'univers, en or ou en tout autre métal, puisque la transmutation d'un corps en un autre consiste à diminuer ou à augmenter le nombre des protons du noyau de l'atome. J'ai choisi, pour ma part, l'or. L'or est un métal divin, mon cher collègue !

À cette stupéfiante déclaration, Bénac tressaillit et devint sérieux.

Mais Plott continuait, et désignait un petit levier d'ébonite qui se trouvait devant eux. Il le toucha délicatement, puis redressa la taille, et déclara fièrement :

— Je n'ai qu'à abaisser ce levier et diriger les deux antennes que voici vers le sol.

Bénac le regarda d'un air incrédule. Alors, Plott se contenta de sourire, s'empara des deux antennes qu'il porta jusqu'à la fenêtre. Il les assujettit, les dirigea vers le sol de la cour, puis les brancha sur son appareil.

Bénac avait réfléchi. Il s'écria :

— Savez-vous bien que cette invention s'avérerait plutôt néfaste qu'utile ? Avez-vous pensé que la vie ne serait plus possible, si tous les métaux étaient changés en or ? Professeur, j'en appelle à votre raison, et vous demande un peu de calme. Je ne crois pas encore à la puissance de votre appareil, mais je vous conjure de ne rien faire qui puisse changer l'ordre des choses établi par la nature. Cela risquerait d'entraîner des conséquences très graves pour la planète entière, et qui sait même, pour l'univers dans lequel nous gravitons.

Plott ne prêtait aucune attention à ce qu'était en train de lui dire Bénac. Il avait levé les yeux au ciel, d'un air illuminé, puis, se dirigeant vers le tableau de commande, il abaissa brusquement la manette.

— Dans une demi-heure, déclara-t-il, vous verrez ces pelles et ces pioches transformées en or massif.

Bénac, l'esprit inquiet, s'approcha de la fenêtre et regarda fixement.

— Oui, poursuivait Plott, dans une demi-heure, mes rayons, qui agissent actuellement sur les noyaux des atomes, auront fait leur œuvre, et le nombre des protons de ces noyaux sera modifié comme il convient.

Le temps passa trop lentement au gré de Bénac qui ne cessait de consulter sa montre et de regarder les objets disséminés dans la cour. Il se disait bien que le professeur Plott avait fait là un rêve chimérique, mais il demeurait tout de même inquiet, car un doute s'infiltrait en lui, et il parvenait presque à attacher un certain crédit aux affirmations de Plott. Et c'est alors que le « miracle » s'accomplit.

En effet, une demi-heure plus tard, Bénac pouvait constater que les pelles, les pioches et les seaux venaient de se changer en or massif,

et que déjà quelques parcelles de la cour commençaient à s'aurifier elles aussi.

Plott coupa l'émission de ses rayons.

— Êtes-vous convaincu, maintenant ?

Il y eut un silence lourd.

Dans les yeux de Plott, brillaient soudain d'étranges lueurs.

Bénac ne trouvait rien à répondre. Il songeait à la catastrophe qui ne manquerait pas de se produire si cette invention trouvait sa complète réalisation. Mais le silence de Bénac semblait provoquer chez Plott une surexcitation de plus en plus grande.

— Je vais, maintenant, intensifier mes émissions, dit-il. Vous allez voir. Ce sera la gloire de ma vie.

À cette prétention, Bénac se redressa. Il comprit qu'il ne pourrait plus calmer le Saturnien, que celui-ci, pris d'une folie subite, n'écouterait plus ses conseils. Lorsque Plott s'avança vers l'appareil, une ardeur subite saisit Bénac qui bondit et s'interposa entre Plott et les appareils.

— Arrêtez. Revenez à vous. Vous ne pouvez faire ça !

— Qui m'en empêcherait ?

— Moi.

Et, retrouvant ses forces de vingt ans, le pacifique Bénac, le chargé de chaire au collège de France, l'homme que l'on considérait sur la Terre comme le plus calme et le plus pondéré, s'élança sur Plott.

Toutefois, ce dernier était un homme vigoureux et il frappa Bénac au visage. Ce dernier, qui avait conservé sa souplesse, esquiva la plupart des coups, et ne tarda pas à les rendre. Il avait décidé tout d'abord de maîtriser Plott sans avoir recours à la violence, mais, devant la brutalité du Saturnien, il ne pouvait plus reculer, et il était obligé de riposter.

Plott se jeta sur lui comme un forcené, et le saisit à la gorge. Bénac s'efforça de se libérer, sans y parvenir. Alors, dans un effort surhumain, il souleva son adversaire et le fit basculer par-dessus le balcon.

Avec un bruit sourd, le corps du professeur Plott s'écrasa sur les pavés de la cour. Il eut un sursaut et ne bougea plus.

À bout de forces, Bénac chancelait. Ses idées se brouillaient dans sa tête, et, en titubant, il cherchait à reprendre ses sens.

Mon Dieu ! Qu'avait-il fait ?

Tout tournait autour de lui, et il voyait le laboratoire comme à travers un épais nuage.

Il tenta de faire quelques pas vers un siège qui se trouvait tout près du tableau de commande. Mais il ne put résister à son épuisement et, au moment de l'atteindre, il tomba brusquement sans connaissance.

Mais voilà que dans sa chute, il avait heurté les leviers, et mis en

marche le transmutateur... Une demi-heure et Saturne allait être changé en or. En or massif !

Et cela par l'effet d'une réaction en chaîne...

* * *

Pendant que se déroulaient ces tragiques événements, nos amis prenaient un peu de repos dans la demeure du gouverneur Yarks. Cependant, malgré l'attrait de la confortable demeure, et surtout du charmant accueil qu'ils recevaient, ils étaient impatients de revoir le professeur Bénac.

Une demi-heure après leur arrivée, Richard décida qu'il irait voir ce que faisait son parrain. Le gouverneur le rassura en lui disant que Plott était un homme très bavard, mais l'absence du professeur se prolongeant, Richard ne put résister à la tentation d'aller le rejoindre. C'est presque en courant qu'il se dirigea vers le laboratoire du professeur Plott.

Son émotion ne connut pas de borne lorsqu'il découvrit son parrain étendu, sans connaissance, à même le parquet. Après un rapide examen, Richard constata qu'il avait simplement perdu connaissance, et il s'employa vivement à le ranimer.

La première parole du professeur fut de demander :

— Quelle heure est-il ? Ah !... mon Dieu...

Étonné, Richard répondit en souriant :

— Quatre heures vingt-neuf minutes et quelques secondes. Mais pourquoi posez-vous cette question ?

— Vite, vite, aide-moi à me relever.

Dans un suprême effort, Bénac s'élança vers les appareils, abaissa la manette d'ébonite, et à bout de force, s'écroula de nouveau en murmurant :

— Il était temps.

Il était temps, en effet, car quelques secondes de plus et la planète entière se transmuait en or !

En quelques mots, Richard fut mis au courant de ce qui venait de se passer. Le jeune ingénieur prit alors un air grave, et, saisissant un marteau, se mit en devoir de détruire l'appareil du professeur Plott. C'était mieux ainsi et un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine.

— Il ne faut pas que cette invention puisse se réaliser de nouveau, dit-il, ce serait trop horrible.

VI

Le gouverneur Yarks approuva le geste de Richard et ne put que le féliciter.

Leur tâche n'était cependant pas terminée. Bénac s'était juré de ne point repartir de Saturne sans avoir trouvé les causes de la mortalité anormale qui frappait l'espèce masculine. Pour cela, il fallait faire quelques analyses du sang des Saturniens qui étaient atteints. Ceux-ci, dans les premières heures de la maladie, se sentaient sans force. Un engourdissement total paralysait leurs membres et leur esprit. Ils ressemblaient à des morts vivants.

Jeff, Gonzales et Ficelle furent chargés de retourner au *Météore*, de le réparer le plus rapidement possible et de le conduire dans la « Cité des Hommes » afin que le professeur pût avoir à sa disposition son laboratoire particulier.

Trois jours saturniens s'étaient à peine écoulés que, majestueusement, le *Météore* se posait dans la cour de la résidence du gouverneur, devant les yeux émerveillés des Saturniens rassemblés.

Bénac commença par faire l'analyse du sang de plusieurs malades, puis l'autopsie de quelques Saturniens décédés la veille, et, ce fut presque joyeusement qu'un jour plus tard, il rassemblait ses compagnons.

— L'étrange maladie qui s'est abattue depuis quinze cents ans n'a rien de surnaturel, et vraiment, je n'ai pas grand mérite à l'avoir, décelée.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda Jeff.

— Les Saturniens meurent d'une cause bien simple, et les analyses de sang ainsi que les autopsies justifient mon diagnostic. Ils meurent d'une piqûre faite par un insecte comparable à notre mouche tsé-tsé. Pour les sauver, rien de plus simple. Je n'ai qu'à leur inoculer un sérum qui se trouve dans nos réserves. Je vais tenter quelques expériences, et j'espère qu'elles seront efficaces.

En effet, vingt jours plus tard, plus de cent malades considérés comme perdus reprenaient goût à la vie, et quelques-uns se trouvaient même plus alertes qu'auparavant.

L'expérience était parfaitement concluante.

Durant cette période, le professeur Bénac, à bord du *Météore*, s'était plusieurs fois transporté au palais de la reine Wiska, qu'il avait mise au courant de ses projets et de ses espoirs. Mais celle-ci, plus farouche que jamais, n'avait rien voulu entendre, et lui avait même ordonné de terminer au plus tôt son séjour dans la « Cité des Hommes ». De nouveau, la présence des Terriens lui devenait insupportable. Mais devant les résultats obtenus dans l'île, Bénac s'était décidé à convoquer le gouverneur Yarks et ses principaux collaborateurs.

— Les Saturniens, leur déclara-t-il, ne doivent plus redouter les attaques de l'étrange maladie qui les décime depuis des siècles. Nous avons sur notre globe un insecte, la mouche tsé-tsé, qui produit les mêmes ravages, avec toutefois cette différence qu'elle s'attaque aux deux sexes. Pour quelle raison l'insecte saturnien s'en prend-il exclusivement aux hommes ? Je l'ignore. Mais, à tout hasard, j'ai utilisé le même remède que celui que nous appliquons sur la Terre. Fort heureusement pour vous, le professeur Chavière a trouvé un sérum qui guérit radicalement la maladie du sommeil. Dès demain, je vous engage à fabriquer ce sérum en grande quantité. De la sorte, toute votre race sera préservée.

L'œil enflammé, le geste large, Bénac poursuivit :

— Il faut maintenant que vous compreniez que si la science est une, ses possibilités sont infinies. Un savant, quel qu'il soit, doit tout d'abord penser à guérir, à soigner, et à soulager ses semblables, et cela par tous les moyens. Vous avez tous une intelligence suffisante pour diriger comme il convient les destinées de votre pays, et si vous nous le permettez, nous vous aiderons dans cette tâche.

L'enthousiasme était général parmi les Saturniens, et beaucoup d'entre eux, parmi les jeunes, se dressèrent et demandèrent à Bénac d'être leur chef, dans cette croisade pour l'indépendance des hommes, et le bonheur des générations futures.

Le savant accepta, et, sur son ordre, tous ceux qui avaient entendu ses explications furent chargés par Yarks d'aller propager la bonne parole parmi la gent masculine saturnienne. Pourtant, une objection fut faite par le gouverneur.

— Et les Centaures ?... Croyez-vous que nous pourrions résister à l'assaut de ces farouches gardiens ?

À ces mots, Bénac sourit.

— Les Centaures ? Mon jeune compagnon Ficelle s'en charge tout seul. Ces êtres-là n'obéissent qu'à ceux qu'ils croient les plus forts. Montrez-vous énergiques et autoritaires, et vous constaterez qu'ils seront avec vous.

Dès le lendemain, la fabrication du sérum se fit en grande quantité et des centaines de Saturniens apprirent la manière de s'en servir.

De son côté, Richard, qui, depuis son arrivée sur Saturne, avait appris le langage du pays, avait rassemblé les plus courageux, les plus décidés, voire les plus téméraires.

Jeff, Ficelle et Gonzales furent à leur tour chargés d'inculquer aux Saturniens les premiers rudiments de la discipline militaire. Mais, devant tout cet appareil guerrier, le brave savant était indécis. Sa nature pacifique avait horreur de la manière forte. Après entente avec ses compagnons, il décida d'aller trouver la reine Wiska.

L'entrevue qu'il eut avec elle fut des plus orageuses, et il fallut même que Ficelle, qui avait tenu à accompagner le professeur, menaçât la reine de sa boîte métallique qui ne le quittait plus, pour la ramener au calme. Il est vrai que les Terriens n'exigeaient pas moins que l'abdication de la souveraine et l'égalité complète pour les deux sexes, aussi bien dans les affaires publiques que dans toutes les conditions sociales.

Mais la reine ne voulut rien entendre, et menaça d'exterminer tous ceux qui oseraient enfreindre ses lois. Bénac eut beau lui faire entrevoir qu'il lui serait impossible de s'opposer à leur volonté, elle s'entêtait et se montra intraitable. Alors, Bénac dut revenir bien tristement dans la « Cité des Hommes », apportant le refus de la reine Wiska.

— *Alea jacta est*, murmura-t-il.

Puis, mettant la main sur l'épaule de Richard, il poursuivit :

— Mon cher Richard, tu vas prendre le commandement. Mon âge ne me permet guère de me battre. Mais, avec notre *Météore*, je vous suivrai, je vous aiderai et je vous guiderai. Il faut que vous trois donniez l'exemple, car les Saturniens, depuis très longtemps, ne sont plus habitués à se battre. Notre devoir est de faire régner l'ordre sur cette planète.

Nos amis avaient groupé les Saturniens de la « Cité des Hommes », qui étaient environ deux mille, et ils les avaient harangués de telle sorte que ceux-ci étaient prêts à les suivre et à leur obéir aveuglément.

Ils furent divisés en armées, et, à la tête de chaque armée, un Terrien avait été désigné.

Richard avait emprunté à son parrain sa boîte de rayons caloriques, la sienne ne pouvant plus lui servir.

Ficelle, lui, s'était intitulé pompeusement généralissime de la quatrième armée, et, après quelques leçons que lui donna Bénac, il pouvait, par gestes, se faire comprendre de ses troupes. Quant à Mabel, elle était restée dans le *Météore* auprès du professeur. Les troupes de choc étaient donc divisées en quatre contingents commandés respectivement par Richard, Jeff, Gonzales et Ficelle. Mais

comme l'on s'y attendait, du côté des Amazones, l'alerte avait été donnée. Des centaines de milliers de guerrières avaient été mobilisées et elles attendaient le choc des « êtres inférieurs », armées et casquées. Pour la circonstance, les Centaures avaient été réquisitionnés, ces êtres à demi sauvages leur obéissant aveuglément.

Ils avaient été placés non loin du rivage, et les Amazones se tenaient immédiatement derrière eux, criant et gesticulant dans leur fureur sauvage. Elles ne comprenaient pas les prétentions que pouvaient émettre les hommes, et elles se promettaient de leur faire payer cher leurs revendications. Elles se plaisaient à imaginer les combats où elles sauraient facilement vaincre ces ambitieux qui voulaient conquérir le pouvoir. Leurs yeux scintillaient d'une foi sauvage et elles s'exaltaient au combat qu'elles devinaient proche.

Dans la « Cité des Hommes », tous les bateaux avaient été mobilisés, et c'est dans l'enthousiasme général que les premiers contingents saturniens s'embarquèrent. Cette armée n'était évidemment pas équipée comme une armée terrienne, mais si les Saturniens ignoraient certains arts, ils étaient passés maîtres dans les mathématiques pures et dans la chimie. Aussi se trouvaient-ils en possession de grenades explosives. Quant à ceux qui n'étaient pas armés, ils étaient chargés de s'emparer des armes des Amazones dès que celles-ci seraient mises hors de combat. Toute cette troupe avait une confiance absolue dans ses chefs, d'autant plus que dans le ciel, le *Météore*, majestueusement, les survolait, et leur indiquait la route à suivre.

Le débarquement s'opéra dans des conditions difficiles, et il fallut que Richard, Jeff, Gonzales et Ficelle fissent preuve d'ingéniosité pour qu'il pût s'effectuer dans les meilleures conditions.

Des milliers et des milliers de Centaures se dressaient devant eux, et un léger flottement se fit sentir parmi les Saturniens qui hésitaient devant l'aspect farouche de ces êtres mi-hommes mi-chevaux qui tenaient dans leurs bras puissants une lance, un javelot ou une massue.

Ficelle ne s'embarrassa pas pour si peu, et le premier mit pied à terre. Les Centaures se tenaient devant lui, immobiles et indécis, les mains crispées sur leurs armes.

Mais le jeune mécanicien se mit à crier, à gesticuler, à sauter et à se démener comme un beau diable. Son stratagème ne tarda pas à être couronné de succès, et c'est dans une débandade folle que les Centaures battirent en retraite.

Alors, sur les ordres de Ficelle, on vit le détachement entier gesticuler, à qui mieux mieux, donnant ainsi l'impression qu'il s'agissait d'une armée de fous, comme le raconta plus tard Ficelle.

Jeff, qui avait débarqué à son tour un peu plus loin, et qui avec ses

jumelles avait observé l'avance du jeune Parisien, comprit rapidement que l'astucieux Ficelle avait trouvé le moyen idéal, et il se mit à imiter le jeune homme sans plus tarder, tandis que Richard et Gonzales en faisaient tout autant.

À bord du *Météore*, Mabel ne s'arrêtait pas de rire.

— Si nos grands capitaines terriens voyaient cette armée, ils se demanderaient à quoi peuvent bien servir les écoles militaires. On dirait une armée de singes.

— Je préfère qu'il en soit ainsi, lui répondit Bénac, car, grâce à Ficelle, l'effusion de sang a été évitée jusqu'à présent.

— Pourquoi cela ne continuerait-il pas ?

— Parce que, avec les Amazones, il faudra user d'une autre tactique. Les gesticulations désordonnées de nos amis ne les impressionneront pas.

* * *

À la nuit tombante, des milliers de Centaures avaient été faits prisonniers.

Les Saturniens avaient pris goût à cette guerre d'un nouveau genre. Ils gambadaient, sautaient joyeusement devant les Centaures médusés qui se laissaient approcher et capturer, et ne se cabraient pas lorsque les Saturniens leur sautaient en croupe.

— Le début est prometteur, dit Richard qui avait rejoint ses compagnons.

Malgré la nuit, ils voulurent continuer leur marche triomphale, mais les Saturniens ne voulurent rien entendre et refusèrent d'avancer.

Après une brève discussion, les Terriens eurent vite fait de prendre une décision, et ils se servirent de leurs boîtes métalliques, de sorte que les boules éclairantes libérées répandirent une lumière éblouissante qui permit aux troupes saturniennes de poursuivre leur avance.

Cependant le choc le plus rude allait se produire devant les portes de la capitale défendues par les terribles Amazones. C'est ainsi que des assauts furieux furent brisés grâce à la tactique de nos amis qui refusaient pour l'instant de se servir de leurs armes, mais qui donnaient l'exemple en entraînant au combat les Saturniens ivres de gloire.

Toutes les Amazones avaient été appelées sous les armes, et comme la population de Saturne comprenait un Saturnien pour sept Saturniennes, l'armée conduite par les Terriens avait en face d'elle près d'un million cinq cent mille ennemies, plus les Centaures qui leur étaient demeurés fidèles.

Pendant deux jours, il n'y eut à proprement parler que de rares combats. Tout se borna à de simples escarmouches, au cours

desquelles les deux parties eurent quelques morts et quelques blessés. Ficelle se moquait des lances et des javelots et disait souvent à Richard :

— Monsieur Richard, laissez-moi me servir de ma petite boîte. Vous verrez ce travail. En cinq minutes, la guerre est finie, tout rentre dans l'ordre et on nous porte en triomphe.

Mais Richard, qui, comme son parrain n'aimait pas les massacres inutiles, dit simplement :

— Nous ne nous servirons des boîtes plutoniennes que si nous y sommes vraiment forcés. En dernière extrémité.

Pourtant, au matin du troisième jour, la reine Wiska décida d'en finir. Sur son ordre, des centaines de milliers d'Amazones s'élancèrent à l'attaque, montées sur des Centaures armés eux aussi.

Ce fut une vision d'Apocalypse. Le premier à recevoir le choc fut Jeff et son armée. La prise de contact fut terrible, et, autour du reporter, le vide ne tarda pas à se faire. Un certain flottement se produisit dans ses troupes. Ses hommes, la gorge percée par les javelots et les lances maniés par des mains vigoureuses, jonchaient le sol rougi en poussant d'horribles hurlements.

Jeff encourageait ses guerriers de la voix et du geste, mais soudain il fut blessé à l'épaule par un coup de javelot. Il fléchit sur ses genoux, et ce fut le signal du recul pour ses troupes. Mais le courageux Américain se releva, et dominant sa douleur, ordonna la contre-attaque. Devant l'hésitation générale et le mouvement de recul qui s'accroissait, le reporter sortit sa boîte métallique et froidement s'en servit. En quelques secondes, tout ce qui se trouvait devant lui, Amazones, Centaures, arbres, buissons, tout fut carbonisé et une vapeur infecte s'éleva du sol noirci.

L'exemple de Jeff fut bientôt suivi par Ficelle, Gonzales et Richard. Devant ce spectacle et surtout devant ce résultat, les Saturniens terrifiés reprirent courage, et c'est en courant qu'ils s'élancèrent vers les Amazones, qui, au même instant, étaient bombardées du haut des airs par le professeur Bénac et Mabel. La débâcle fut alors générale parmi les Amazones, et c'est par milliers qu'elles se rendirent.

Il fallait maintenant entrer dans la capitale. Ce fut l'affaire de deux jours, malgré quelques combats acharnés. Lorsque Richard, à la tête de ses troupes, entra par la grande porte, il trouva sur la place centrale la reine Wiska, entourée de ses ministres, qui venait à sa rencontre. Dans ses mains, elle tenait un plateau d'argent sur lequel était posé un glaive symbolique ; en guise de soumission, elle le posa aux pieds de Richard.

La campagne était terminée et la victoire complète. Et c'est ainsi que le gouverneur Yarks fut placé à la tête de l'État saturnien.

VII

Pendant un mois (saturnien), Bénac et Richard s'occupèrent d'organiser le nouvel État. Le sérum avait été fabriqué en grande quantité, et déjà un grand nombre de nouveau-nés avaient été arrachés à la mort, ce qui rendait Bénac heureux.

— Pour que cette révolution, car c'en est une, réussisse complètement, il faut revenir au mariage, et protéger la famille, dit-il.

Ainsi fut fait, et les avantages accordés aux nouveaux époux furent tels que les demandes d'unions affluèrent par milliers.

Des centaines d'Amazones avaient même demandé à se marier avec Bénac, Richard, Jeff, Gonzales et Ficelle, et même avec Mabel qu'elles prenaient toujours pour un homme. Nos amis déclinèrent cet honneur et prirent pour prétexte qu'ils étaient obligés de repartir bientôt.

L'appareil de prises de vues du bord n'avait pas chômé, et Ficelle le maniait à tout moment.

Seule, Mabel était triste, car depuis quelques jours Richard la délaisait quelque peu, obligé qu'il était de satisfaire les désirs des Amazones. Elle prétextait toujours un malaise quelconque pour revenir à bord du *Météore*, ne voulant en aucune manière prendre part aux fêtes et aux réjouissances données en l'honneur des astronautes. Nos amis étaient trop occupés pour s'apercevoir de la tristesse de Mabel, car si Bénac, sans arrêt, composait des lois pour le nouvel État, Richard, lui, était de toutes les fêtes. Jeff, qui réglait les réjouissances et élaborait des programmes somptueux, ne perdait pas son temps pour cela, et notait sur son carnet une foule d'impressions.

Quant à Ficelle et à Gonzales, depuis qu'ils avaient été nommés « généraux » par Richard, ils se sentaient une âme de Napoléon. Ils paradaient au milieu de leurs troupes, qu'ils faisaient défiler inlassablement. Sur un Centaure de taille respectable, Ficelle regardait ses troupes et saluait sans arrêt, ce qui ne manquait pas de déchaîner le rire de ses compagnons.

Un beau soir, Jeff, qui avait terminé son calepin, revint au *Météore* pour en prendre un nouveau. Sa démarche n'était pas des plus assurées. Il est vrai que le brave Jeff présidait depuis quelques jours

festin sur festin. Dans la salle des machines, il trouva Mabel toute seule, un livre à la main, mais les yeux perdus dans le vague.

— Hello, Mabel, que faites-vous là ? Vous ne pouvez donc pas venir avec nous ? La vie est belle sur Saturne.

La jeune Anglaise sourit distraitement et, prétextant une violente migraine, refusa de sortir de l'appareil.

Mais Jeff était ce soir-là plus entreprenant qu'à l'accoutumée et avant que la jeune fille ait pu esquisser un geste, il la saisit par la taille et l'embrassa.

D'un mouvement brusque, Mabel, toute pâle, se dégagea.

— Oh ! Jeff ! Qu'avez-vous fait !

Dégrisé subitement, le jeune reporter s'excusa vivement :

— Oh, pardonnez-moi, je... je ne sais pas ce qui m'a pris. J'étais fou, je vous le jure. Ne le dites surtout pas à Richard...

La jeune fille sourit tristement.

— C'est fini, Jeff, nous n'en parlerons plus. Allez retrouver Richard, il aura sûrement besoin de vous.

À ces mots, Jeff regarda fixement Mabel. Il devinait maintenant ce qui se passait dans l'âme de la jeune Anglaise.

— Oh ! mais je comprends tout ! s'écria-t-il. (Il s'était approché.) Vous l'aimez, n'est-ce pas ? Et vous avez peur de le lui faire comprendre ?

— Jeff..., voyons...

L'arrêtant d'un geste, Jeff poursuivit :

— Je sais ce que je dis, et je sais également que Richard vous adore. Laissez-moi faire, et je suis sûr que vous me pardonneriez mon geste de tout à l'heure.

— Que voulez-vous dire ?

— Chut ! Restez ici, et ayez confiance en moi.

À grandes enjambées, Jeff quitta le *Météore* et courut vers ses compagnons.

Il faut croire que Jeff sut se montrer bon diplomate, car c'est sous les yeux attendris de leurs compagnons que Richard et Mabel, quelques instants plus tard, échangèrent leur premier baiser d'amour.

En bon Américain qu'il était, Jeff décida que le mariage devait se célébrer sur Saturne, avant leur départ pour les terres inconnues, et que Bénac, maître à bord après Dieu, se devait d'unir les deux jeunes gens. Ainsi fut fait.

Le mariage fut célébré quelques jours plus tard.

Décrire les fêtes fastueuses qui se déroulèrent et l'émotion éprouvée par Bénac en unissant les jeunes gens serait fastidieux. Ficelle, lui, avait tenu à faire défiler ses troupes devant les jeunes époux, et Jeff, à la tête des Centaures, avait organisé une fantasia des plus spectaculaires.

Un voyage de noces fut même décidé pour les jeunes époux, car Bénac tenait à passer quelques jours encore sur Saturne. Pendant ce temps, Richard et Mabel pourraient voyager à leur guise. Ce voyage permit d'ailleurs à Richard de survoler avec le *Météore* la planète entière, de faire le relevé des continents et des mers, et de constater que sur les quatre bandes solides que possédait Saturne, seule celle sur laquelle ils s'étaient posés possédait des êtres humains, car les trois autres n'étaient encore qu'à l'époque secondaire, et le diplodocus y régnait en maître au milieu des animaux les plus étranges.

— Êtes-vous satisfait, monsieur mon mari ? demanda Mabel avec un sourire.

Richard la prit dans ses bras et l'embrassa longuement.

— Je t'adore, dit-il.

VIII

Depuis plus de cinq heures, déjà, le *Météore* avait quitté Saturne et environ 36 millions de kilomètres avaient été parcourus.

Selon la décision de Bénac, l'appareil filait droit sur Uranus à la fantastique vitesse de 2 000 km/s. Tout allait bien à bord, mais depuis un instant, Ficelle observait Jeff qui tournait et retournait inlassablement sans mot dire. Il eut un sourire.

— Je vois ce que c'est, monsieur Jeff, depuis que Richard est marié, vous n'osez plus lui demander de renseignements pour vos lecteurs. Eh bien, je me charge de vous les donner, moi.

Partant d'un éclat de rire, le reporter lui donna une bourrade sur l'épaule.

— O.K., mon vieux, j'écoute.

— Oh, ne croyez pas que je plaisante. Tout ce que je vais vous dire est la vérité même, foi de Ficelle.

— Alors, j'écris.

— Uranus se trouve à 2 milliards 873 millions de kilomètres du Soleil. Son orbite est peu elliptique et les différences d'éloignement au Soleil se traduisent entre le périhélie et l'aphélie par un écart de 268 000 km à peine. Mais ce sacré Uranus marche comme une tortue. Il met en effet 84 ans et 7 jours pour parcourir son orbite, et, si cela peut vous intéresser, les oppositions d'Uranus et de la Terre se produisent tous les 369 jours.

Jeff était stupéfait.

— Vraiment, Ficelle, vous m'épatez. Je demanderai tout de même confirmation au professeur Bénac.

— Tous ces renseignements sont exacts, fit une voix derrière lui.

C'était Bénac qui avait écouté les déclarations avec un petit sourire aux lèvres.

— C'est tout ? demanda Jeff.

— Oh, non, répliqua Ficelle, et je vais encore si le patron le permet...

— Va, mon petit, mais fais attention, car lorsqu'on parle astronomie, il ne faut pas dire de bêtises.

— Eh bien, le diamètre apparent d'Uranus ne varie que de 3 à 4"

d'arc. De la Terre, Uranus est pour ainsi dire invisible à l'œil nu. Ce globe a 51 000 km de diamètre, il est donc quatre fois plus large que le nôtre, et 63 fois plus volumineux. Est-ce que je me trompe ?

— Tout à fait exact. Mais tu oublies de signaler que sa masse est environ treize fois et demie celle de notre globe. Sa densité est faible, analogue à celle de Jupiter, et sa rotation s'accomplit en 10 heures 40 minutes environ. M. H. Deslandres a trouvé que cette durée doit être comprise entre dix et douze heures et qu'elle s'effectue sur un axe presque complètement couché sur l'orbite. Nous allons le vérifier, car, s'il en est ainsi, Uranus doit avoir des jours et des nuits qui doivent durer plus de trois mois. Cette planète, donc, découverte par Herschel en 1781, a une rotation identique à celle de Jupiter, c'est-à-dire qu'elle est rétrograde.

— Parlez-nous de ses satellites.

— Ils sont au nombre de quatre. Les deux plus importants ont été décelés par Herschel le 4 janvier 1787, et les deux autres, les plus proches, par Lassell le 24 octobre 1851.

— Quels noms leur a-t-on donnés ?

— Ariel, Umbriel, Titania et Obéron. Leur distance à Uranus varie de 167 000 km à 520 000, et leur durée de révolution de 2 jours 12 heures 28 minutes à 3 jours 11 heures 7 minutes. La rotation de ces satellites semble être rétrograde, c'est-à-dire inverse des mouvements des satellites des autres planètes. Nous ne connaissons ni leurs dimensions, ni leurs volumes, ni leurs poids, ni leurs densités, et c'est à leur étude que nous nous attacherons lorsque nous arriverons dans les parages d'Uranus.

Malicieusement, cette fois, Gonzales interrompt le professeur :

— Et évidemment, Uranus est théoriquement inhabitable ?

— Que cela vous étonne ou non, c'est la vérité. D'après nos observations, l'atmosphère d'Uranus est composée de méthane et d'ammoniac. En principe, la même composition que les atmosphères de Jupiter et de Saturne.

Il eut un haussement d'épaules.

— Je doute qu'Uranus soit habité, car sa température moyenne est d'environ moins 180°. À moins, évidemment, que...

— Que ?

Bénac préféra ne pas répondre. Il ne se sentait plus le droit d'être affirmatif dans ses prévisions.

* * *

Le trajet que les astronautes avaient à parcourir était assez considérable. Non seulement ils s'éloignaient du Soleil, mais ils avaient à franchir la formidable distance de 2 milliards 500 millions de kilomètres, car si Uranus gravite à la distance moyenne de 2

milliards 573 millions de kilomètres de l'astre central et Saturne à 1 milliard 475 millions, ces deux planètes n'étaient pas en opposition. Loin de là. Car s'il en avait été ainsi, ils n'auraient eu à parcourir qu'un milliard 347 millions de kilomètres. Malgré sa vitesse de deux mille kilomètres/seconde, le *Météore* ne pouvait donc atteindre Uranus qu'en quinze jours environ.

Le quatorzième jour, Bénac réduisit la vitesse de l'appareil et se tint prêt aux dernières manœuvres.

Les six Terriens, le visage collé aux hublots, tentaient de distinguer le nouveau monde qui s'offrait à leurs regards.

Il convenait de prévoir le renversement du *Météore* dans quelques heures, et chacun s'apprêtait à cette délicate manœuvre lorsque...

Richard sursauta. Le récepteur-radio, brusquement, faisait entendre une série de « bip-bip » à grande modulation.

— Tiens, se dit Richard, on dirait du morse.

Il s'aperçut bien vite que ces sons n'avaient rien de commun avec l'alphabet morse tel qu'il est utilisé sur la Terre, mais, son attention demeurée en éveil, il ne tarda pas à remarquer que les mêmes sons continuaient à se répéter. Il s'empressa alors d'aller trouver Bénac à qui il fit part de l'événement. Le professeur le regarda d'un air incrédule, puis il le suivit. L'émission continuait, l'appel se répétait.

— C'est exact, déclara Bénac, il s'agit bien d'un langage conventionnel que nous ne comprenons malheureusement pas. Mais cela doit avoir une signification.

Les autres passagers du *Météore* s'étaient rendus auprès des deux hommes, et Richard venait de les mettre au courant de ce qui s'était produit, de sorte qu'il régnait une certaine anxiété dans l'appareil.

— D'où diable peut provenir cet appel ? s'écria Richard. Je ne pense pas que ce soit d'Uranus.

— Et pourquoi pas ?

— Vous supposeriez alors qu'Uranus pourrait être peuplé d'êtres intelligents ?

— Je ne fais que constater, et le mieux que nous ayons à faire est de diriger notre *Météore* vers le point d'émission de ce message ou de cet appel. Éliminons les parasites, calculons la longueur d'onde, et isolons sur cette carte le point d'émission. Si ce point se trouve sur Uranus, nous ne pourrions plus avoir le moindre doute.

Ils se mirent au travail sans perdre une seconde, et, après de longs instants d'un travail assidu et patient, ils durent se rendre à l'évidence : le point d'émission se trouvait bien sur Uranus !

— Alors ? demanda Richard.

Bénac hochait lentement la tête.

— Comme quoi, dit-il, nous ne sommes pas encore au bout de nos surprises.

IX

Dans un tête-à-queue impeccable, le *Météore* se renversa dans le champ de la gravitation uranienne. La marche de l'appareil fut freinée, car c'était vers l'inconnu que se dirigeaient nos amis. Cet inconnu se révélait plein de mystère, et, bientôt, ils se trouvèrent environnés d'une couche opaque, semblable à celle qu'ils avaient rencontrée sur Neptune. Quelques prélèvements hâtivement faits leur permirent de constater qu'une couche de méthane enveloppait la planète.

— Serait-il possible qu'Uranus, ayant le même mouvement rétrograde que Neptune, ait une enveloppe semblable ? S'il en est ainsi, nous devons trouver une atmosphère respirable dans les couches inférieures.

Les déductions du professeur se révélèrent exactes, et, comme cela s'était produit sur Neptune, la couche opaque se dissipa pour faire place bientôt à une atmosphère semblable à celle qui entoure la Terre.

D'après les déclarations du professeur, le point d'émission des appels qu'ils avaient captés se situait sur une latitude proche de l'équateur uranien. Dès que Bénac l'eut situé avec exactitude, il indiqua l'endroit vers lequel il dirigeait le *Météore*.

— Je considère que nous devons nous rendre vers ceux qui ont lancé cet appel. Je suis persuadé que ce sont les Uraniens qui l'ont émis. Nous allons nous en rendre compte bientôt.

L'appareil de réception avait été mis en marche, et, de nouveaux signaux, tout à coup crépitèrent dans les récepteurs.

— C'est curieux, murmura Richard, j'ai l'impression qu'il s'agit d'un appel de détresse. Les mêmes signaux reviennent avec une trop grande régularité. Je ne sais pourquoi, mais je suis persuadé que c'est là l'équivalent de notre S.O.S.

— Tu as peut-être raison, répondit Bénac.

Bénac se tenait au poste de commande et dirigeait le *Météore* qui s'approchait rapidement de la surface de la planète. Ses compagnons se tenaient aux hublots et regardaient de tous leurs yeux.

Le premier, Ficelle s'écria :

— De l'eau ! Il n'y a que de l'eau ! Nous nous trouvons au-dessus d'un océan.

Les prélèvements habituels vite effectués permirent à nos amis de constater que, selon les prévisions de Bénac, l'atmosphère uranienne dans laquelle ils se trouvaient était parfaitement respirable pour leurs organismes terriens.

— Encore une découverte, s'exclama Bénac, qui réduit à néant toutes les suppositions faites par les savants terriens. Quand je pense qu'Uranus est considéré comme un monde inhabitable, je me demande si nous ne sommes pas en train de bouleverser toutes les connaissances humaines.

Le *Météore* amorça sa « descente » et sa vitesse décrut en même temps.

Au-dessous d'eux, un océan en furie semblait se ruer à l'assaut du ciel. Des nuages se bousculaient dans une atmosphère chargée d'électricité. Des éclairs zébraient les nues de leur zigzag aveuglant. Des vagues hautes de plus de trente mètres déferlaient vers une côte invisible.

— Je ne comprends pas d'où provient cet appel.

— Seul un bateau peut l'avoir envoyé.

— Cherchons.

Les appels s'étaient tus, et l'appareil de réception restait obstinément muet. Ils n'avaient maintenant plus rien qui pût les guider, et c'est à l'aveuglette que le *Météore* rasait les flots. Les bons yeux de Ficelle leur furent d'un grand secours, car le jeune mécanicien ne tarda pas à crier :

— Là... là... il me semble apercevoir un bâtiment en détresse. Regardez comme il est ballotté !...

Tous s'étaient précipités et regardaient dans la direction que le jeune Parisien indiquait du doigt.

Bénac avait considérablement ralenti la vitesse du *Météore* et lui faisait décrire des cercles autour du navire.

Celui-ci, un trois-mâts aux voiles arrachées, était désarmé. Ses mâts avaient été brisés par la tempête, et une voie d'eau s'était probablement produite, car il donnait fortement de la bande par tribord.

Les vagues se le renvoyaient de l'une à l'autre comme s'il n'eût été qu'un bouchon.

Le *Météore* s'en approcha plus près encore, mais, à ce moment le grand bâtiment s'engloutit dans les profondeurs marines. Pendant une heure, le *Météore* survola les lieux du naufrage. Cependant ils ne distinguèrent ni la moindre chaloupe ni le moindre canot, pas même un radeau. Tout avait été englouti par l'océan furieux.

— Nous sommes arrivés trop tard, se lamentait Bénac. Nous aurions peut-être pu sauver ces pauvres gens.

— En tout cas, dit Richard, une conclusion s'impose. C'est qu'il

existe sur Uranus une civilisation assez avancée, puisque la radio est connue.

— C'est exact, et il ne nous reste donc plus qu'à faire connaissance avec cette civilisation uranienne.

* * *

Quelques instants plus tard, la côte fut en vue. Un temps splendide régnait dans cette contrée qui semblait privilégiée. Au-dessous d'eux, une cité étalait ses rues, ses maisons et son port. Cette ville, adossée au flanc d'une colline, faisait face à la mer.

Le *Météore* se posa au milieu de la grande place de la cité. En quelques instants, des centaines d'êtres semblables à nos amis se ruèrent vers le *Météore*. Ainsi que le remarqua Jeff à haute voix, ces êtres ressemblaient à s'y méprendre aux Martiens, avec cette différence toutefois qu'ils étaient plus grands et plus musclés. Mais leur tête volumineuse était semblable à celle des compatriotes du président Kok.

Ce fut Ficelle qui, le premier, mit les pieds sur le sol uranien, et, comme s'il se fût trouvé devant des amis de longue date, il s'adressa à eux avec sa bonhomie coutumière :

— Bonjour, les amis, comment ça va, chez vous ? Il faut vraiment vous aimer pour faire un aussi long voyage afin de vous rendre visite. Alors, quoi, vous ne dites rien ? Eh bien, vous en faites une tête !

Au bout d'un instant, et à la stupéfaction générale, un des Uraniens, se dégageant du groupe, lui répondit en français :

— Soyez les bienvenus chez nous, messieurs !

Malgré son aplomb, Ficelle restait bouche bée, et ses compagnons, comme lui, demeurèrent quelques instants sans répondre. Ils furent bientôt convaincus qu'ils ne rêvaient pas. Malgré eux, ils furent conduits, au milieu de l'allégresse générale, vers un édifice d'allure imposante bâti face à la mer. Mais enfin, que se passait-il ?

Toute la cité était en effervescence, et des milliers d'Uraniens se pressaient sur leur passage. Ce n'est que dans les appartements du « Président de la Communauté », comme leur guide l'avait désigné, qu'ils reprirent entièrement possession de leurs esprits.

— Je viens d'apprendre votre arrivée sur notre planète, leur déclara le personnage, mais asseyez-vous, je vous en prie.

Cette fois, c'était la fin de tout ! Cet homme-là aussi parlait le français !

* * *

La conversation dura plus d'une heure ; conversation au cours de laquelle Bénac relata l'extraordinaire voyage que lui et ses compagnons venaient d'accomplir depuis leur départ de la Terre. Mais

lorsqu'il parla de la planète Mars, le haut personnage sursauta et l'interrompit.

— Vous avez donc visité la planète Mars ? s'écria-t-il.

Plus comme s'il se parlait à lui-même, il ajouta d'un air rêveur :

— Mars ! Notre patrie d'origine, où nos ancêtres ont travaillé, vécu et aimé. Mars, que nous ne reverrons peut-être jamais... Ah... mon Dieu !

Le savant avait pâli.

— Seriez-vous le descendant des Martiens partis il y a cinq cents ans sur un appareil semblable au nôtre ? Cet appareil, par suite d'un accident imprévisible, aurait-il échoué sur Uranus ?

L'autre inclina la tête.

— Oui, nous sommes les descendants de ces hardis navigateurs, qui les premiers ont osé s'affranchir des lois de la pesanteur.

Il y eut un silence puis le « Président de la Communauté » reprit :

— Il y a en effet cinq cents ans terrestres, un appareil semblable au vôtre réussit à s'affranchir de l'attraction martienne, avec la ferme intention de se diriger vers la Terre. Dans cet appareil, trente savants, soit quinze hommes et quinze femmes, ainsi que deux jeunes serviteurs, avaient pris place et emportaient tous les secrets et toutes les découvertes que leurs semblables avaient pu réaliser au cours des siècles passés. Malheureusement, le fonctionnement de cet appareil laissait à désirer, et, quelques heures après avoir franchi la zone magnétique de Mars, l'appareil dériva dans l'espace. Pendant des jours et des jours, les savants cherchèrent à réparer l'appareil propulseur sans y parvenir. Un jour, l'engin fut happé par l'attraction d'un globe qui n'était autre que la planète que vous appelez Uranus, et que nous connaissions bien avant que vous en ayez fait la découverte. Comment a-t-il pu se poser sur ce globe ? Peut-être parce que les réacteurs de freinage fonctionnaient encore ! Le fait est que ces trente savants se retrouvèrent sur cette planète, un beau jour, avec un engin complètement inutilisable, et sans espoir de le réparer ou d'en construire un autre, car ils se trouvaient sur une planète où l'homme n'était pas encore apparu.

— Que firent donc vos ancêtres ? demanda Richard.

— Ils transmirent à leur descendance toutes leurs connaissances avec mission pour celle-ci d'en faire autant pour les générations futures. En un mot, transmettre le flambeau de génération en génération. Nous n'avons pu, malheureusement, évoluer comme il convenait, car nous avons été obligés de faire face aux difficultés multiples de la vie. Nous connaissons, certes, toutes les inventions qui existaient sur Mars au moment du départ de nos ancêtres, mais il nous fut impossible de les réaliser toutes, faute de main-d'œuvre, et surtout de matières premières. Malgré cela, nous avons travaillé d'arrache-

pied et, de génération en génération, nous sommes arrivés à une population de cinq mille âmes. Nous nous considérons maintenant comme des... Uraniens, puisque vous appelez notre planète Uranus. Si nous parlons français, eh bien, c'est que depuis cinq cents ans, nous pratiquons les langues usitées sur notre globe d'origine. D'un autre côté, nous sommes convaincus que d'ici mille ans, Uranus sera industrialisé, comme Mars, avec cette seule différence que la vie sera plus agréable ici, car notre estomac en particulier, et notre corps en général se sont adaptés à une nourriture plus saine et certainement bien meilleure que les fameuses pilules que prenaient nos aïeux, ajouta-t-il en souriant.

Plus tard, et sur la proposition de Richard, nos amis demandèrent à aller visiter l'appareil qui avait servi à transporter les trente-deux Martiens sur Uranus, cinq cents ans auparavant.

Celui-ci se trouvait dans une vaste bâtisse, servant de musée. À moitié rongé par la rouille, tout bosselé, l'étrange appareil n'avait pas « figure humaine », comme le disait Ficelle, et nos amis se demandaient comment ces êtres avaient pu confier leur existence à un appareil aussi fragile et aussi peu confortable que celui-là.

— Notre niveau d'instruction est très élevé, comme vous devez vous en douter, continuait le « Président de la Communauté » Malgré cela, nous sommes obligés d'extraire la houille qui nous est nécessaire, ainsi que tous les minerais, et de fabriquer nous-mêmes les outils indispensables à nos travaux. Nous vivons un peu moins que nos ancêtres, mais notre moyenne de vie est supérieure à la vôtre. Nous n'avons qu'une ville, que nous avons baptisée Cervicopolis.

Le professeur Bénac mit alors au courant le « Président de la Communauté » de tout ce qu'il avait appris durant leur séjour sur Mars, et notamment des découvertes faites au cours des derniers siècles. Et c'est ainsi que les Urano-Martiens, comme les avait déjà baptisés Bénac, eurent les « dernières nouvelles » de leur patrie lointaine !

Le professeur mit également le « Président de la Communauté », le professeur Parok, au courant du naufrage du trois-mâts auquel ils avaient assisté, en spectateurs impuissants. Ce dernier en fut très attristé, car le trois-mâts avait un équipage d'une cinquantaine d'hommes. Par radio, il donna l'ordre aux bateaux sauveteurs qui étaient partis dès les premiers appels, de revenir sans plus attendre et il expliqua ensuite que, s'ils avaient pu construire de tels bateaux, ils n'avaient pu encore fabriquer les extraordinaires appareils de locomotion aériens dont se servaient les Martiens. Les quelques bateaux qu'ils possédaient leur servaient uniquement pour la pêche.

— En revanche, poursuivit Parok, nous avons repris une très vieille invention de nos aïeux.

— Quoi donc ? demanda Gonzales.

— L'avion électrique, que nous avons réussi à fabriquer il y a à peine quelques années. Hélas, nous n'en possédons qu'un. Il nous sert pour nos chasses, nos études, et nos reconnaissances dans les régions encore inexplorées. Évidemment, nous n'avons pas la sécurité des appareils que vous avez connus sur Mars, mais malgré cela, notre avion est confortable, rapide et d'une parfaite sécurité.

— Comment avez-vous fait pour apprendre tout ce que vous savez ? demanda Richard. C'est bien ce qui m'intrigue.

— Les trente savants qui vinrent échouer sur Uranus étaient des gens cultivés. Ensuite, la bibliothèque du bord était très complète. Ce sont là les deux sources de notre savoir. Hélas, nous ne connaissons pourtant pas le secret de l'appareil interplanétaire qui les transporta, car le chef de l'expédition et sa femme furent dévorés par les fauves vingt-quatre heures après leur arrivée. C'est donc quatre personnes qui avaient trouvé la mort dans l'espace de vingt-quatre heures.

— Quatre ? demanda Richard.

— J'ai oublié de vous dire que, peu de temps avant l'atterrissage, les deux jeunes serviteurs sautèrent en parachute. Où ? Nul ne le sut jamais.

Le professeur Bénac demanda à son tour :

— Connaissez-vous la configuration du globe sur lequel vous vous trouvez, et avez-vous connaissance qu'il existerait d'autres êtres sur Uranus ?

Parok secoua la tête.

— Non, bien que cela puisse vous étonner. Avant leur départ de Mars, nos ancêtres avaient établi une carte d'Uranus que nous possédons encore. Il était inutile pour nous d'aller explorer cette planète, d'autant plus que les moyens nous ont manqué et nous manquent encore. Tout ce que nous savons, c'est qu'Uranus est composé de vastes îles. Nous sommes ici sur une île immense, se situant à l'équateur uranien. Quant aux Uraniens proprement dits, nous n'en avons encore jamais rencontré.

C'est avec une certaine hésitation, toutefois, qu'il avait ajouté ces derniers mots.

Sur Uranus, la durée des jours et des nuits était d'environ trois mois terrestres, mais les Urano-Martiens avaient accoutumé de vivre comme leurs ancêtres, et leur vie était réglée à peu près comme celle des Terriens.

L'enthousiasme était grand dans Cervicopolis, où nos amis furent fêtés par tous les descendants de la planète rouge. C'était vraiment une chose extraordinaire que de voir tout un peuple de cinq mille individus s'atteler sans arrêt aux tâches les plus rudes, et cela en dépit de leur degré d'instruction.

La visite de la petite cité fut pour nos amis un émerveillement. Contrairement aux bâtisses martiennes, toutes construites sur le même modèle, les habitations des Urano-Martiens étaient bâties selon la conception ou le goût personnel de chacun et le tout formait un ensemble du plus heureux effet. Les maisons étaient vastes, bien aérées, et admirablement bien conçues. Rien ne manquait à l'intérieur. L'électricité servait à l'éclairage, au chauffage et à la cuisine.

En revanche, les ateliers, les petites usines, étaient conçus exactement comme sur Mars.

— Je crois que nous pouvons partir, maintenant, dit Bénac, une fois la visite terminée.

Selon la promesse, en effet, le *Météore* était prêt à prendre son vol avec à son bord le professeur Parok et quelques hauts dignitaires de la communauté.

Rapidement, le *Météore* survola le continent sur lequel on se trouvait. Celui-ci était immense, ainsi que l'avait annoncé Parok, Ils constatèrent à maintes reprises la présence d'immenses troupeaux de bêtes de toutes les formes et de toutes les tailles. Si certaines espèces pouvaient ressembler à celles qui existent sur la Terre, d'autres, en revanche, étaient totalement inconnues du professeur Bénac. Toutes vivaient à l'état sauvage, et malgré leurs minutieuses recherches, nos amis ne purent découvrir la moindre trace d'une civilisation quelconque.

Des expéditions tentées même à l'intérieur des forêts n'apportèrent aucun résultat positif. Ainsi donc, aucun être humain ne vivait sur ce

continent, et les Urano-Martiens n'avaient rien à redouter de ce côté-là.

Ils décidèrent alors d'aller visiter d'autres continents. Les deux suivants, plus petits, et séparés entre eux par des océans immenses, n'apportèrent rien de nouveau à ce qu'ils connaissaient déjà. Là aussi, les animaux régnaient en maîtres.

Il ne leur restait plus qu'un seul continent à visiter dans la partie éclairée d'Uranus.

Ce continent fut, à son tour, survolé à faible altitude pendant des heures, jusqu'au moment où Ficelle s'écria :

— Une fumée ! Regardez... là... là...

En effet, une fumée s'élevait en tourbillonnant au-dessous d'eux. Intrigué, le professeur Bénac fit rapidement descendre le *Météore*, et stupéfaits, nos amis aperçurent un troupeau de bêtes étranges qui s'enfuyait, affolé, dans le bois.

Il posa l'appareil près des grands feux. Sortant immédiatement de l'appareil, nos amis s'approchèrent. Un spectacle effroyable, alors, se présentait à leurs yeux. Des corps humains de très petite taille rôtaient au-dessus de foyers ardents. Par-ci, par-là, des bras, des jambes, à moitié dévorés, gisaient pêle-mêle, abandonnés certainement par les curieuses bêtes qu'ils avaient aperçues.

— Il est impossible, dit enfin Bénac qui s'était ressaisi le premier, que ce soient des animaux qui aient imaginé un tel raffinement de cruauté. Leurs feux sont l'œuvre d'êtres humains. Les corps des victimes sont attachés à la manière des tribus cannibales terrestres.

— Pourtant, ces bêtes que nous avons vues s'enfuir..., insistait Jeff.

— Qui vous dit que ce sont des bêtes, et non des hommes recouverts de peaux de bêtes ?

— Leur taille est alors extraordinaire.

— Certainement.

Le professeur Parok était lui aussi ému, et c'est tristement qu'il fit remarquer :

— Nous cherchions des Uraniens ? Nous les avons trouvés. Malheureusement, ce sont des anthropophages. Espérons tout de même qu'ils ne le sont pas tous.

Il n'avait pas achevé ces mots, que des hurlements, des cris inarticulés, se firent entendre. Au même instant, et comme mues par une force incroyable, les branches des arbres s'écartèrent, et des êtres énormes, fantastiques, firent leur apparition. Une cinquantaine d'êtres monstrueux étaient devant eux, vêtus de peaux de bêtes, et tenant dans leurs mains d'énormes branches en guise de massues. Leur force semblait prodigieuse, à en juger non seulement par leur taille, mais aussi par leurs bras nerveux et bien musclés. Quant à leurs jambes,

chacune d'elles était aussi épaisse qu'une colonne de nos vieux temples terriens ! Leur corps était velu à l'excès, leur face avait quelque chose d'horrible et de cruel, une chevelure abondante leur tombait dans le dos.

Comme dans toutes les situations périlleuses, Richard prit le commandement et ordonna :

— Vite, au *Météore* ! Repliez-vous !

En un clin d'œil, ils furent à l'intérieur de l'appareil, où ils tinrent immédiatement conseil. Ils décidèrent alors de s'élever de quelques mètres car ils désiraient observer de près les monstrueuses créatures.

Mais, à la stupéfaction de Richard, qui était aux commandes, le *Météore* n'obéissait plus. Malgré ses efforts, l'appareil restait rivé au sol. C'était à n'y rien comprendre.

— Une panne ! s'écria Richard. Pourtant, tout allait bien lorsque nous nous sommes posés. Je vais chercher d'où cela peut provenir. Il me semble que ces géants vont essayer de charger, faites attention.

En effet, dans le camp des géants, l'effervescence était grande. Autour de celui qui paraissait être le chef, les monstres gesticulaient. Armés de branches en forme de pieux, ils se tenaient prêts à attaquer. Ce n'était certainement pas la masse pourtant imposante du *Météore* qui devait leur en imposer, car leur force musculaire devait leur faire ignorer ce sentiment que les hommes appellent la peur.

Bénac et Richard étaient montés directement dans la centrale électrique. Mais à peine s'y trouvaient-ils qu'un cri d'étonnement les cloua sur place. Devant eux, un tout petit être d'un mètre de hauteur à peine les regardait en tremblant de tous ses membres, et sa figure crispée où se lisait la frayeur la plus intense, avait une pâleur de cire. Ses yeux étaient exorbités, et l'on devinait chez lui une épouvante sans borne.

Richard s'avança vers le nain qui, à son approche, se jeta au sol en poussant des cris inarticulés.

— Mais c'est un Uranien semblable à ceux qui rôtaient tout à l'heure, dit-il. Comment diable a-t-il pu s'introduire ici ? Est-ce que Gonzales aurait mal refermé le sas ?

— En effet, répondit Bénac, je me suis aperçu qu'il était ouvert lorsque nous sommes revenus, et ce petit bonhomme affolé a dû en profiter pour venir se réfugier ici.

Après un regard circulaire, il ajouta :

— Et commettre quelques dégâts, involontaires, j'en conviens. Mais c'est un miracle qu'il ne se soit pas électrocuté.

Le nain avait dû, dans son affolement, heurter les appareils délicats qui encombraient la centrale électrique, et quelques fils sectionnés, quelques lampes brisées, quelques plots arrachés, représentaient le bilan des dégâts.

— Ce n'est pas grave, heureusement, mais nous en avons bien pour deux heures de réparations. Encore faut-il que Gonzales vienne nous aider.

Celui-ci, appelé par téléphone, vint en compagnie de Mabel. Les trois hommes se mirent immédiatement à l'ouvrage, tandis que Mabel s'employait à rassurer l'Uranien.

Dans la salle de pilotage, il ne restait donc que Jeff et Ficelle, ainsi que les Urano-Martiens. Le reporter et le jeune mécanicien, leur Winchester en main, se tenaient devant le sas,

À la vue de nos amis, les géants poussèrent des cris stridents.

En courant, ils avancèrent. Jeff et Ficelle ouvrirent le feu dès qu'ils furent à cinquante mètres d'eux. Deux géants atteints en pleine poitrine s'écroulèrent, pendant que leurs compagnons marquaient un temps d'arrêt. Ils chargèrent encore au bout d'un instant et quelques-uns roulèrent au sol. Mais, enjambant les cadavres, les survivants continuèrent d'avancer. Les Terriens déchargèrent leurs armes, abattant encore trois ou quatre assaillants, mais une dizaine d'entre eux se trouvaient à peine à dix mètres de l'appareil.

— Feu ! commanda Jeff.

Cette fois, ce fut la débandade générale, et les survivants s'enfuirent en désordre.

À l'intérieur du *Météore*, Bénac, Richard et Gonzales, alertés par les Urano-Martiens, venaient d'accourir, les armes à la main. Mais, lorsque, à leur tour, ils sortirent de l'appareil, la bataille était terminée et gagnée.

Les géants touchés par les balles étaient morts, et Bénac en profita pour examiner leurs corps.

Pendant ce temps, Jeff et Ficelle, mis au courant de la présence du nain, étaient allés dans la centrale électrique où Mabel continuait à calmer le petit bonhomme.

Celui-ci paraissait maintenant plus confiant et plus rassuré, et croquait de bon appétit quelques friandises offertes par la jeune femme.

Ficelle s'était approché de lui.

— Comment vas-tu, mon vieux ? Tu es petit, mais tu es bien mignon. J'ai vu des types comme toi, à la foire du Trône. Mais toi, tu es vraiment le plus petit que j'aie jamais vu.

Jeff, qui notait ses impressions sur son carnet, avait murmuré dans sa langue natale :

— *How old is this little man ?* (Quel âge a ce petit homme ?)

En disant ces mots, il regardait le nain, tout pensif. Mais il sursauta comme s'il avait été mordu par un serpent, car l'Uranien lui répondit en anglais :

— *I am thirty years old, sir.* (Trente ans, monsieur.)

Tous étaient comme médusés d'entendre le nain leur parler ainsi. Il ajouta encore :

— *Are you also messengers of God ?* (Êtes-vous aussi des envoyés de Dieu ?)

Le professeur Bénac s'agenouilla afin de se mettre à la portée du petit Uranien, et, doucement, lui demanda en anglais :

— *Who has learnt you this language ?* (Qui vous a appris cette langue ?)

L'autre hocha la tête :

— *My father.* (Mon père.)

Il devenait aisé pour nos amis de communiquer avec le nain. Mais ils remarquèrent, toutefois, que l'Uranien parlait très mal l'anglais. C'était même parfois un langage « petit nègre », comme le souligna Jeff, mais c'était tout de même très suffisant pour nos amis,

Les savants urano-martiens qui s'étaient joints aux astronautes et qui connaissaient, comme leurs ancêtres, toutes les langues parlées sur la Terre, étaient eux aussi très étonnés. Tout le monde voulait poser des questions, et Bénac fut obligé d'imposer silence à tous, afin de ne pas effaroucher le nain qui s'était blotti contre Mabel.

Nos amis apprirent ainsi que ses semblables possédaient une langue qui leur était propre, mais que tous connaissaient l'anglais plus ou moins parfaitement. Quant à expliquer comment cette langue était venue à leur connaissance, il ne sut que répondre, se contentant de répéter que, de père en fils, ils se transmettaient la langue des « envoyés de Dieu ».

Ils n'en surent pas davantage. Tout ce qu'il ajouta, c'est qu'ils vivaient, lui et ses semblables, dans des cavernes étroites et obscures au sein desquelles ils se terraient, afin d'échapper à la cruauté et à la voracité des géants anthropophages.

D'après l'Uranien, les mœurs de sa tribu étaient pacifiques, leur civilisation était rudimentaire, mais ils connaissaient le tissage, la poterie, le ciselage et employaient des métaux pour leurs usages domestiques. Il leur dit encore que sa tribu était très importante quelques années auparavant, mais qu'elle se réduisait de plus en plus, du fait que les géants les décimaient journellement.

Les astronautes décidèrent alors qu'ils ne partiraient de ce continent qu'après avoir élucidé cette histoire, et ils demandèrent à l'Uranien de leur indiquer l'endroit où se cachaient ses semblables. Rassuré par les paroles du professeur, surtout lorsqu'il vit les cadavres des géants qui jonchaient le sol, le nain leur désigna, au lointain, une chaîne de montagnes peu élevées mais très étendues, probablement un contrefort d'une chaîne plus importante.

Grâce au *Météore*, enfin réparé, nos amis arrivèrent rapidement sur les lieux.

D'innombrables entrées de cavernes pouvaient s'apercevoir à perte de vue. Celles-ci avaient été aménagées par la main d'êtres humains, car toutes étaient de la même hauteur, et ne pouvaient livrer passage qu'à un seul nain à la fois, interdisant de ce fait l'entrée aux géants. D'autres ouvertures, servant probablement à l'aération et à l'éclairage des cavernes se comptaient par centaines le long de la falaise abrupte. Lorsque le *Météore* se posa à une dizaine de mètres des cavernes, ils virent une multitude de petites têtes rentrer précipitamment à l'intérieur. La panique devait régner parmi les nains.

Il convenait de les rassurer au plus tôt, et ce fut évidemment l'Uranien qui s'en chargea.

Rapidement, il s'engouffra dans une ouverture, et quelques instants plus tard, on vit sortir timidement quelques nains, qui, à leur tour s'engouffrèrent en courant dans d'autres cavernes. Le même manège se renouvela pendant quelques minutes encore, et bientôt, de toutes les ouvertures, des centaines de nains surgirent.

Ils remarquèrent un personnage qui paraissait être le chef de la tribu, et qui était entouré de nains armés de frondes, de lances et de boucliers de métal.

— Probablement le « grand » chef, plaisanta Ficelle.

Le jeune Uranien était lui aussi entouré, et la rapidité avec laquelle ses ordres étaient exécutés dénotait que ce personnage avait de l'influence sur les autres. Lorsqu'il revint au *Météore*, Bénac lui en fit la remarque :

— C'est que, répondit-il, je suis le seul jusqu'ici à avoir tué un géant avec ma fronde.

Ce disant, il avait bombé le torse, ce qui fit sourire nos amis.

— Eh bien, mon vieux David, je te félicite, s'écria Ficelle après qu'on lui eut traduit la réponse du nain.

— Pourquoi l'appellez-vous ainsi ? demanda Gonzales étonné.

— Parce que j'ai appris à l'école que le petit David avait, lui aussi, tué le géant Goliath de la même manière.

— C'est vrai, Ficelle, il mérite bien ce nom, approuva Jeff.

Le seul à être surpris fut le nain lorsqu'il apprit le nom qu'on venait de lui donner.

Le chef de la tribu venait d'arriver près du *Météore*. Bénac s'avança vers lui et la conversation s'engagea entre les deux hommes.

Le chef, qui paraissait très âgé, leur souhaita la bienvenue, en leur disant qu'il venait d'être mis au courant par son jeune ami des hauts faits accomplis par eux. Bénac négligea de dire qu'ils venaient de la Terre, sachant très bien qu'il ne serait pas compris.

Le chef, alors, les convia à pénétrer dans la « caverne royale », où

un festin avait été servi en leur honneur.

Ils durent se mettre presque à plat ventre pour y pénétrer, et c'est en rampant qu'ils firent leur entrée dans le « palais royal ». La caverne était très bien aménagée. De grandes tables rustiques, des bancs, des armoires grossières, des ustensiles hétéroclites, mais bien travaillés, meublaient l'endroit. Des peaux de bêtes, déposées à même le sol et couvrant les parois rocheuses, donnaient à l'ensemble un cachet tout particulier. Éclairée par d'innombrables lampions à huile, la caverne servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de dortoir.

Le repas était composé de viandes rôties ou fumées, de poissons grillés et de fruits excellents, le tout arrosé d'un liquide savoureux que les nains devaient certainement tirer de quelque plante ou de quelque arbre.

Le lait était servi à profusion, et ce devait être la boisson habituelle des Uraniens car ils en absorbaient de grandes quantités.

Ce qui étonna le plus le professeur Parok et nos amis fut de constater que l'usage de la fourchette était courant chez ces êtres pourtant arriérés. Ils connaissaient même la brouette, et en avaient plusieurs dans la caverne.

Mais Bénac, intrigué, voulut à tout prix savoir par quel miracle l'anglais était connu des Uraniens.

Le chef ne fit aucune difficulté pour satisfaire sa curiosité.

— Nous avons notre langage propre, comme vous le savez déjà. Mais cette langue, que vous comprenez, est celle des « envoyés du ciel » qui sont venus ici, un jour, nous soigner, nous protéger, nous apprendre à fabriquer des armes pour nous défendre, à nous vêtir, et prier l'Être Suprême.

— Dieu ? sursauta Bénac.

— Oui, Dieu.

C'était à n'y rien comprendre, et, malgré ses efforts, Bénac ne parvenait pas à trouver une solution à ce nouveau problème. Les Uraniens parlaient l'anglais et priaient Dieu ! Voilà qui était bien curieux.

— Ces envoyés de Dieu, poursuivit le chef, sont toujours parmi nous, car si leurs âmes sont retournées au ciel, leurs corps sont demeurés ici. Je vais vous les montrer. Ils n'ont pas changé depuis leur mort, nos ancêtres les ont embaumés.

Majestueusement, le roi se dirigea vers le fond de la grotte, souleva une lourde tenture masquant une ouverture donnant accès à une deuxième grotte brillamment éclairée où était dressé une sorte d'autel.

— À genoux, ordonna le chef, et regardez !

Sur l'autel, deux corps embaumés reposaient dans des cercueils de verre sans couvercle. Placés debout, ils semblaient les regarder, et l'embaumement était si parfait qu'ils paraissaient encore vivants.

Bénac, se secouant comme s'il avait été sous l'emprise de forces mystérieuses, reprit le premier son contrôle, et demanda doucement :

— N'avez-vous pas des reliques qui leur appartiennent, ou bien des écrits ?

— Nous en avons, et je vais vous les montrer. Au moment de mourir, ils ont dit : « Vous donnerez ce coffret à ceux qui, comme nous, viendront du ciel. » Vous êtes venus du ciel, voici le coffret.

Et le chef tendit à Bénac un coffret de bois qu'il venait de retirer d'une armoire.

À l'intérieur, se trouvaient quelques feuilles de métal très minces recouvertes d'une écriture fine et serrée. C'était écrit en langage martien, et le professeur Parok en fit la traduction, lisant d'une voix qui tremblait légèrement :

Binker et moi, Riskart, avons fait partie, en qualité de serviteurs, de l'expédition interplanétaire organisée et dirigée par le professeur Mariaki. Nous étions trente-deux dans l'appareil lorsque nous avons quitté Mars pour atteindre la Terre. Quelques jours après notre départ, une avarie se produisit, et nous tombâmes en chute libre. Deux mois après, nous étions dans la zone d'attraction d'une nouvelle planète. Nous étions voués à nous écraser sur son sol. Notre chute, pourtant, se faisait par saccades. Aussi le professeur Mariaki décida que chacun de nous devait se tenir prêt à sauter en parachute. Comme nous étions les plus jeunes, Binker et moi, nous fûmes désignés pour sauter les premiers. Nous voulions donner notre place à deux compagnons plus savants, mais ceux-ci refusèrent.

Un arrêt brusque de l'appareil s'étant produit pendant la chute, le professeur Mariaki ouvrit rapidement le sas et, malgré notre résistance, nous força à sauter, avec l'intention évidente de nous sauver, et de nous suivre ensuite. Mais, lorsque nos parachutes s'ouvrirent, nous ne vîmes plus l'appareil. Malgré notre lourde charge, nous prîmes normalement contact avec le sol, mais aussitôt, nous fûmes entourés d'une nuée de petits êtres

surnaturels, car ils se prosternèrent devant nous en signe de soumission. Nous profitâmes de cet état d'esprit pour nous attirer les bonnes grâces de nos hôtes.

Nous avions emporté avec nous assez de pilules nutritives pour nous nourrir pendant cinq ans, et notre matériel démontable devait, par la suite, faire l'admiration des nains, et nous permettre surtout de nous adapter aux nouvelles conditions de vie qui nous étaient imposées. Malgré toutes nos recherches, nous ne pûmes découvrir un endroit civilisé. L'endroit où nous nous trouvions n'était peuplé que de nains et de géants. Ces derniers, vivant à l'état sauvage, étaient anthropophages et choisissaient leurs victimes parmi les nains. Grâce aux rayons Yoka, nous pûmes facilement vaincre les géants chaque fois que ceux-ci venaient nous attaquer. Il n'en fallut pas davantage pour nous faire vénérer des nains...

... Notre plus grand souci était notre nourriture. Un jour, nous décidâmes, puisque nous avions encore pour quatre ans et demi de réserve de pilules, de commencer la réadaptation de nos estomacs aux aliments solides.

Patiemment, nous nous appliquâmes à faire fonctionner notre estomac. Après avoir commencé par le lait, nous pûmes manger tous les aliments, lorsque notre réserve de pilules fut presque terminée.

Aujourd'hui, à l'âge de cent vingt ans, soit cent ans après notre arrivée sur cette planète, nous mangeons normalement, comme les nains ou comme les Terriens.

À propos des Terriens, nous connaissions tous deux plus particulièrement la langue anglaise. Nous eûmes alors l'idée de l'apprendre aux nains. Ce fut une tâche très difficile, mais maintenant, tous les nains savent parler l'anglais. Ils connaissent en outre le tissage, la poterie, la fabrication des armes, et bien d'autres choses.

Comme nous avons toujours la conviction que tôt ou tard des appareils venant de notre planète d'origine viendront se poser ici, nous avons écrit ce mémoire pour que nos semblables sachent bien ce qui nous est arrivé. Binker est mort depuis deux ans déjà, et son corps est embaumé. Le mien le sera sans doute bientôt, car mes forces m'abandonnent de jour en jour...

Nos amis étaient vivement émus, mais ils connaissaient maintenant la clé de l'énigme.

Les Urano-Martiens, de leur côté, avaient décidé de transporter les deux corps à Cervicopolis, mais Bénac objecta :

— Nous n'avons pas le droit de le faire. Ces gens considèrent Binker et Riskat comme des divinités, et nous ne devons pas les séparer d'eux. Il y a mieux à faire. Je propose de transporter ces 5 ou 6 000 nains à Cervicopolis. Nous les soustrairons d'abord à la voracité des géants, et ils pourront ensuite vous servir d'ouvriers.

Le professeur Parok acquiesça spontanément. Mais il restait à

convaincre les nains d'accepter de vivre à Cervicopolis.

Sur la proposition de Richard, le chef et quelques hauts personnages furent invités à effectuer, à bord du *Météore*, quelques petits voyages aériens, ce qui leur plut au point que le chef ne voulait plus quitter l'appareil.

Lorsque Bénac lui proposa de le transporter, lui et ses sujets, dans un pays où ils ne seraient plus inquiétés par leurs éternels ennemis et où ils seraient pourvus de tout le nécessaire, le chef accepta avec empressement, à la condition toutefois que les deux divinités qu'ils adoraient seraient toujours avec eux, et qu'il irait lui-même voir à l'avance l'endroit où sa tribu vivrait dorénavant.

Sans attendre, le *Météore* revint à vive allure à Cervicopolis, où toute la population, mise immédiatement au courant de l'aventure, fit au chef un accueil enthousiaste. La visite que celui-ci fit de la ville le troubla fortement, et il décida que sa tribu y serait transportée immédiatement. On lui expliqua qu'il fallait préparer des logements, et que, d'autre part, le *Météore* ne pouvait transporter qu'une centaine de nains à la fois.

Pendant quelques jours, les Urano-Martiens s'appliquèrent à loger les Uraniens, et le *Météore*, après un certain nombre de voyages, transporta toute la tribu ainsi que les deux « divinités », sans oublier les ustensiles et le matériel que possédaient ces hommes primitifs dont ils ne voulaient se séparer à aucun prix.

Le professeur Parok, tout heureux, déclara alors aux Terriens :

— Grâce à vous, Uranus va bientôt connaître une grande ère de prospérité. Soyez-en remercié du fond du cœur.

Puis il baissa la voix et parut attristé.

— Nous aimerions quand même communiquer avec notre planète d'origine, et surtout lui rendre visite...

Bénac l'interrompt :

— Nous ne pouvons maintenant revenir sur Mars, mais lors d'un prochain voyage, nous nous y arrêterons, nous l'avons promis au président Kok, et nous parlerons de vous à vos semblables. Ayez confiance, professeur, les Martiens viendront un jour vous rendre visite...

Il fallait de nouveau songer au départ.

Et comme plus rien ne les retenait sur Uranus, ils firent leurs adieux à leurs amis, et ce fut sous les clameurs d'une foule enthousiaste que le *Météore* s'éleva majestueusement dans les airs.

XII

— Encore un monde reconnu, pesé et enveloppé ! disait Ficelle quelques instants plus tard. Je suis bien content de ce que nous avons fait sur Uranus. Et je vois d'ici la tête que ferait le président Kok si nous lui disions que nous avons trouvé les descendants des premiers astronautes martiens.

Cette déclaration avait lieu pendant le passage de la couche opaque que le *Météore* traversa à allure réduite. L'intention de Bénac était de visiter les quatre satellites d'Uranus. Mais aussi bien Ariel qu'Umbriel, que Titania ou Obéron, tous étaient des astres morts, où le froid régnait en maître. Nulle trace d'atmosphère, ni d'eau. La vie animale n'avait jamais dû faire son apparition sur ces astres mornes et glacés.

Bénac en calcula les diamètres, les densités, les masses exactes, les rotations, et compléta ainsi les lacunes existant dans la cartographie du ciel.

Mabel, qui avait repris ses fonctions de cordon bleu, s'avança vers Bénac et demanda :

— Avant que nous nous mettions à table, notre chef voudrait-il nous dire quel est le monde nouveau que nous allons visiter ? Je parierais ma part de dessert que notre prochaine escale sera Vénus.

— Vous auriez perdu, ma chère enfant, car c'est vers Mercure que je dirige le *Météore*.

— Pourquoi donc ? L'orbite de Vénus n'est-elle pas plus rapprochée de nous que celle de Mercure ?

— C'est exact pour l'orbite, mais comme Vénus se trouve en ce moment de l'autre côté du Soleil, si j'ose m'exprimer ainsi, et qu'en revanche Mercure est presque en opposition avec nous, nous avons moins de chemin à parcourir pour aller sur Mercure que sur Vénus.

Ficelle avait entendu.

— C'est une drôle de combinaison, s'écria-t-il. On n'est jamais sûr de trouver la station que l'on désire à la même place.

— Va pour Mercure, approuva Mabel. Nous verrons au moins si ce gentil messenger des dieux, fils du grand Jupiter, est vraiment le dieu de l'éloquence, du commerce, et... des voleurs.

Jeff venait de noter en toute hâte.

— Mille mercis pour les renseignements, mais reconnaissez que Jupiter a une bien curieuse parenté.

— Que voulez-vous, mon cher ami, on ne choisit pas sa famille, même lorsque l'on est un dieu, comme l'était Jupiter. On la subit souvent, Mais si vous désirez d'autres renseignements sur Mercure, vous pouvez les demander à notre cher Ficelle, qui, depuis quelque temps, s'intéresse beaucoup à l'astronomie.

Le jeune mécanicien fit la grimace, et tenta d'aborder un autre sujet de conversation.

— Ah, ça, mon vieux Ficelle, auriez-vous oublié tout ce que vous avez appris ?

— Ma foi, hésita le jeune homme, je préfère tout vous dire. J'ai bouquiné ce matin tous les livres du professeur concernant Vénus, car j'étais persuadé que nous nous dirigeons vers cette planète. Quant à Mercure, tout ce que je sais, c'est qu'il est le dieu des pickpockets et probablement l'inventeur du thermomètre.

Tous se mirent à rire de la mine déconfite du jeune Parisien, mais celui-ci, sans se démonter, continua :

— Si vous le voulez bien, je vais vous donner des renseignements sur Vénus. Vénus se trouve...

— Non, non, coupa Richard, trop tôt le tonnerre. Garde ton petit discours pour plus tard. Jeff n'est pas pressé.

— C'est bon, je n'insiste pas.

Cette petite conversation avait considérablement amusé le bon Bénac qui s'adressa à Jeff.

— Venez, mettons-nous à table. Tout en mangeant, je me ferai un plaisir de vous renseigner.

— Tout d'abord, commença Jeff, à quelle distance sommes-nous de Mercure ?

— Nous nous en trouvions, lors de notre départ d'Uranus, à 2 milliards 814 millions de kilomètres.

— Encore une belle étape à parcourir.

— En effet, car en marchant à la moyenne de deux mille kilomètres/seconde, notre *Météore* ne mettra pas moins de 16 jours et 6 heures pour franchir cette énorme distance. Nous allons maintenant aller très près du Soleil, car Mercure, qui possède une orbite très elliptique, gravite à son périhélie à une distance de quarante-neuf millions et demi de kilomètres à peine du Soleil, et à son aphélie à 69 millions de kilomètres. C'est la planète la plus rapprochée du Soleil, aussi est-il très difficile de l'observer, car elle est perdue dans le rayonnement solaire, et nous ne pouvons, de la Terre, l'observer que très imparfaitement pendant quelques jours par an, le matin en avril ou septembre, et au crépuscule, en janvier ou juin. L'observation de

Mercure remonte à la plus haute antiquité. Ptolémée nous apprend que, 265 ans avant notre ère, une observation égyptienne avait été faite sur cette planète, et, chose vraiment extraordinaire, les Égyptiens déclaraient que Mercure tournait autour du Soleil. D'autre part, disons que Mercure se meut très rapidement, et ne met que 81 jours pour accomplir sa révolution. C'est un astre très petit. Il n'a en effet que 4 720 km de diamètre, à peine un peu plus du tiers de celui de la Terre. En revanche, si Mercure est la plus petite des planètes, elle est la plus lourde proportionnellement. Sa densité est de 6,2 alors que celle de la Terre est de 5,5.

— Et sa rotation ? questionna Jeff.

— On n'est pas très bien fixé à son sujet, car, comme je vous l'ai déjà dit, les observations de Mercure sont très difficiles. Les uns déclarent que sa rotation est d'environ vingt-quatre heures, comme celle de la Terre, d'autres comme Schiaparelli, Lowell, et notamment Antoniadi, déclarent que Mercure tourne sur elle-même dans le même temps qu'elle tourne autour du Soleil, et que, comme notre Lune, elle présente toujours la même face à l'astre central. Je suis, moi aussi, de cet avis.

— Que sait-on de la configuration générale de Mercure ?

— À peu près rien, je vous le répète. Toutefois, on distingue de la Terre de grandes taches sombres qui affectent quelques analogies avec les régions grises de la Lune. Ces inégalités sont même très accentuées, et semblent indiquer par là que Mercure a un relief très accidenté. Tellement accidenté que cette planète doit, toutes proportions gardées, posséder des différences de nivellement aussi grandes que celles de notre satellite.

— Mais alors, s'écria Jeff, nous devons trouver des montagnes très élevées, et des cirques.

— En effet.

— Y trouverons-nous une atmosphère ?

— Les avis sont très partagés là-dessus. Les uns disent non, les autres oui. Huggins et Vogel entre autres affirment même qu'elle est riche en vapeur d'eau. Nous vérifierons tout cela, mais ce qui ne manque pas de m'inquiéter, c'est la température de Mercure.

— Est-elle si terrible que cela ? demanda Mabel.

— Sur la partie faisant toujours face au Soleil, il règne environ 300° de chaleur, tandis que sur l'autre côté, le thermomètre descend à moins 150°, soit une différence entre les deux faces de 450°. Vu de Mercure, le Soleil est un globe immense, qui rayonne une insupportable chaleur, et qui, dans certaines régions, ne se couche jamais.

Ficelle fit la grimace.

— Ce ne doit pas être un séjour enchanteur, que ce Mercure-là, et

je doute que nous puissions résister à un tel écart de température, À moins que nous n'endossions pour la première fois les scaphandres de A-1.

— C'est une excellente idée, reconnut Bénac.

* * *

Les jours passèrent rapidement. Les uns travaillaient, les autres se distrayaient de leur mieux. Jeff et Gonzales avaient repris leur éternelle partie de cartes, mais les chances étaient maintenant devenues égales, ce qui faisait dire à Ficelle que l'honnête homme était revenu chez... le brave Gonzales !

Vers le matin du quinzième jour, Bénac réunit ses compagnons.

— Nous avons déjà parcouru, leur dit-il, 2 milliards 650 millions de kilomètres. Nous allons bientôt traverser l'orbite de Mars, et, comme je viens de calculer que cette planète n'est maintenant éloignée de nous que de 10 millions de kilomètres, j'ai l'intention d'essayer de communiquer avec le président Kok.

La proposition de Bénac fut approuvée par tous. L'appareil fut immobilisé en plein ciel à l'endroit exact où, chaque année, Mars passait à la même époque, obéissant ainsi à ses devoirs millénaires.

Une demi-heure après le premier appel, le poste récepteur du bord fit entendre faiblement la voix du président Kok qui disait :

— Nous avons bien reçu votre appel. Où vous trouvez-vous ? Seriez-vous en détresse ?

Rassuré par les paroles de Bénac et par l'explication détaillée que celui-ci lui donna du voyage, il continua :

— Je vous remercie de toutes les nouvelles que vous nous apportez de nos compatriotes, qui vivent sur Uranus depuis cinq cents ans. Nous sommes heureux que notre civilisation fasse de ce monde encore primitif une planète qui aura ignoré les vicissitudes que nous avons connues pendant nos évolutions successives. Continuez votre route. Nous vous demandons simplement de revenir nous voir bientôt, comme vous nous l'avez promis. Bonne chance. Tous nos vœux vous accompagnent !

Vers midi, le *Météore* cessait de correspondre avec la planète Mars, et reprenait sa marche vers Mercure. Il se trouvait maintenant à 167 millions de kilomètres de cette planète, soit à environ vingt-quatre heures de route.

Bénac décida de ralentir l'allure, comme il le faisait chaque fois qu'ils allaient aborder un monde nouveau.

Le globe solaire devenait d'heure en heure plus volumineux, et son rayonnement intense gênait considérablement les observations de Bénac et de Richard. Il leur était même impossible de discerner quoi que ce fût à la surface de Mercure. Entourée d'un halo étincelant, la

planète semblait baigner dans la lumière,

Vers 13 h, Bénac et Richard réunirent leurs compagnons, et ces derniers, devant les visages graves et soucieux des deux savants, comprirent que quelque chose d'anormal avait dû se produire.

— Que se passe-t-il ? demanda Gonzales.

— Nous dérivons de notre route, et, malgré nos efforts, le *Météore* ne nous obéit plus.

— Ce n'est peut-être pas si grave que cela, proposa Jeff, nous n'avons qu'à stopper et réparer.

Richard l'interrompt :

— Ce serait, en effet, très simple si nous pouvions arrêter le *Météore*. Celui-ci, je vous le répète, ne nous obéit plus. Il poursuit sa course en accélérant sa vitesse.

— Mais... vers où ?

— Tout droit vers le Soleil. Je vous le répète, sa vitesse s'accroît de minute en minute !

Un silence profond fit suite à ces paroles.

— Eh bien, quoi ! Tout le monde est frigorifié ? s'écria Ficelle. Pourtant la température ne s'y prête pas, bien au contraire !

En effet, l'appareil régulateur ne devait plus fonctionner normalement, car le thermomètre était monté de quelques degrés.

— Au travail tout de suite, demanda Bénac. Il ne faut pas perdre une minute ; nous devons réparer l'appareil si nous voulons nous en tirer.

* * *

Le *Météore* venait déjà de traverser l'orbite de Mercure, passant à environ trois cent mille kilomètres de celui-ci. Toutefois le rayonnement était tel qu'ils ne virent en passant qu'un globe de feu.

Le Soleil leur apparaissait maintenant comme un disque énorme, colossal. Ils pouvaient à leur aise distinguer les protubérances dans toute leur splendeur, mais Bénac et Richard étaient trop occupés à rechercher les causes de l'avarie pour prêter attention au merveilleux spectacle qui se présentait à leurs yeux.

Le *Météore*, comme pris de folie, fonçait à plus de quatre mille kilomètres/seconde ! Il était attiré invinciblement par le Soleil, et le fait était d'autant plus explicable que son enveloppe était constituée par un métal qui avait la propriété d'être attiré par les rayonnements solaires.

À l'intérieur, la chaleur devint vite intolérable, et le réfrigérateur qui fonctionnait sans arrêt leur permettait à peine quelques compresses d'eau froide vite évaporée. L'atmosphère était étouffante, et les astronautes avaient peine à respirer. Ils se sentaient envahis d'une lassitude immense. Le thermomètre, qui ne cessait de monter,

accusait déjà soixante degrés !

Mabel, sans forces, s'était allongée sur sa couchette, et malgré le ventilateur qui fonctionnait auprès d'elle, sa respiration était haletante.

Les autres, qui s'étaient débarrassés de la majeure partie de leurs vêtements, travaillaient avec peine. De temps en temps, Jeff se tournait vers Bénac et se demandait par quel prodige le savant pouvait encore résister, alors qu'eux-mêmes avaient grande peine à se mouvoir.

Ainsi, le *Météore*, dont la vitesse augmentait de seconde en seconde, continuait sa course folle vers l'astre incandescent ! La consommation des tablettes d'eau était considérable, et il fallait renouveler l'atmosphère toutes les dix minutes.

La basse-cour était anéantie. Tous les animaux avaient péri. Il fallut donc les évacuer et tous ces corps devinrent satellites du *Météore* en une danse macabre qui l'accompagnait dans sa course à la mort.

Tout était devenu brûlant, et Bénac et ses compagnons se trouvaient dans l'obligation de travailler avec leurs gants de caoutchouc.

Et puis, tout à coup, Richard se leva et appela Bénac.

— C'est ici... c'est ici qu'est la panne. Ah ! maudit David ! s'écria-t-il.

Ses compagnons se regardèrent d'un air étonné.

— David ? Qu'est-ce qu'il vient faire dans cette histoire ? demanda Gonzales.

— Cette panne a été causée par lui, et je me demande même comment nous avons pu arriver jusqu'ici. Car, outre les dégâts que nous avons déjà réparés, ce nain en a causé bien d'autres !

Et, du doigt, il désignait un enchevêtrement de fils, de condensateurs et de dynamos.

— Nous en avons au moins pour une heure de travail, reconnut Bénac. Prions Dieu que nous puissions résister jusque-là.

* * *

Une heure se passa ainsi en travail acharné. Malgré leur terrible fatigue et leur épuisement, nos amis ne s'arrêtèrent que lorsque le professeur Bénac, chancelant et à bout de forces, eut déclaré d'une voix frémissante :

— C'est terminé.

Ils se regardèrent en souriant. Leurs visages étaient trempés de sueur. Ils avaient l'impression de fondre littéralement, et ils ne trouvaient même plus la force de parler.

Seul le professeur poursuivit lentement :

— Descendons à la salle des machines, mais prenons la précaution

d'endosser nos scaphandres, car l'atmosphère doit être irrespirable.

En un clin d'œil, ils revêtirent leurs combinaisons spéciales, et, en titubant, ils regagnèrent le poste de pilotage. L'instant était angoissant, et, les yeux fixés sur les cadrans, nos amis paraissaient figés.

La première aiguille oscilla, et le compteur de vitesse accusa une diminution à peine sensible. Peut-être le fait était-il dû à la vitesse formidable du *Météore*. Pendant quelques secondes, qui leur parurent des siècles, l'aiguille demeura immobile, puis, doucement, elle tendit vers la gauche, et indiqua clairement que le *Météore* ralentissait sa marche. Personne à bord n'osait encore crier victoire, et quelques minutes se passèrent dans l'angoisse. Enfin, l'aiguille étant parvenue au zéro, celle du deuxième cadran se mit à osciller à son tour.

— Hourra ! Bravo ! hurla Ficelle, nous faisons marche arrière.

En effet, une violente secousse qui les projeta sur le plancher leur démontra que le *Météore* maintenant obéissait parfaitement.

Les astronautes, dans une sarabande effrénée, se mirent à crier et à danser, à croire qu'ils avaient perdu la raison.

Ficelle faisait des bonds désordonnés et criait :

— Victoire ! Vive le patron ! On est sauvés ! La vie est belle. En voiture tout le monde, on descend à la prochaine station !

XIII

La température intérieure devint de plus en plus supportable, et bientôt ils respirèrent tout à fait normalement.

Bénac était soucieux et ne cachait pas son appréhension :

— Nous venons d'échapper par miracle à la mort, mais cela ne veut pas dire que nous soyons à l'abri d'un danger quelconque. Nos appareils ont besoin d'être révisés complètement.

Le *Météore* était dirigé droit vers la partie éclairée de Mercure, qu'ils atteignirent bientôt. Comme l'avait prévu Bénac, il leur fut impossible de se poser, car la température était voisine de 350°. Il n'y avait nulle atmosphère sur cette partie surchauffée de Mercure. Une brume épaisse enveloppait le sol d'où s'échappaient, par quelques énormes fissures, de grosses colonnes de fumée provenant sans doute du feu intérieur. Il était dangereux pour le *Météore* de se poser sur cette partie de la planète qui, d'ailleurs, n'offrait absolument rien d'intéressant à leurs observations.

Bénac décida alors de faire le tour de Mercure et d'aller visiter le côté opposé, que l'on désignait sous le nom « d'hémisphère froid ».

En quelques instants, l'appareil fit le tour de la planète et se posa, sur la proposition de Bénac, au milieu d'une vaste plaine glacée où la température descendait à 200° au-dessous de zéro.

— D'un côté la mort par la chaleur, de l'autre la mort par le froid. Décidément, Mercure ne nous offre pas un séjour enchanteur, et je doute fort que nous puissions y trouver trace d'une civilisation, comme nous en avons trouvé sur les autres planètes,

Pendant les quelques heures qui suivirent, Richard et Bénac firent plusieurs observations. Ils constatèrent que Mercure avait une rotation égale à sa révolution, et que son diamètre, son volume, son poids et sa densité étaient bien tels qu'ils les connaissaient déjà.

L'absence de tout satellite n'étonna pas Bénac qui avait toujours soutenu que Mercure, de même que Vénus, n'avait aucun compagnon pour le suivre dans sa ronde éternelle.

Pendant ce temps, les réparations les plus urgentes furent effectuées, mais, comme l'avait dit le professeur, il fallait réviser tous les organes.

Le professeur avait maintenant tous les renseignements qu'il désirait sur Mercure, et c'est en souriant qu'il dit :

— Aucune trace du fameux « tunnel » dont les astronomes terriens ont si souvent parlé, et que pour ma part, j'ai toujours refusé à admettre.

— De quel « tunnel » parlez-vous ? demanda Jeff.

— Du point lumineux très net souvent aperçu sur le disque noir de Mercure. Divers savants, après qu'il fut aperçu pour la première fois par Wurzelbauer pendant le passage du 3 novembre 1697, crurent à un tunnel long de cinq mille kilomètres environ, traversant de part en part la planète, et permettant ainsi aux regards terrestres d'apercevoir le Soleil à travers elle. Inutile de vous dire que, depuis longtemps, on a prouvé qu'il ne s'agissait là que d'une simple illusion d'optique.

— En effet, remarqua Gonzales, car si un tunnel aussi important existait, il lui faudrait un diamètre considérable pour qu'on puisse l'apercevoir de la Terre.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

— Je crois, professeur, que Mercure sera la seule planète de notre système qui ne possède point d'atmosphère, et par conséquent de vie animale. Votre théorie de la pluralité des mondes était basée sur la certitude absolue que toutes les planètes avaient une atmosphère, différente sans doute de celle de la Terre, mais une atmosphère tout de même. Jusqu'à présent, vos idées ont triomphé, car que ce soit sur la Lune, sur Mars, sur Jupiter, sur Neptune, sur Pluton même, sur Saturne ou sur Uranus, nous avons trouvé cette fameuse atmosphère nécessaire à la vie. Malheureusement, Mercure échappe à la règle. Peut-être bien pour la confirmer, comme vous le dites en France.

Bénac approuva :

— Vous avez raison, Gonzales, et cela ne manque pas de me contrarier. Oh ! je ne m'attendais certainement pas à trouver sur Mercure un climat idéal, connaissant les températures extrêmes qui y règnent. Mais nous devons tout de même aller au bout de nos recherches avant de quitter ce globe inhospitalier.

— Que comptez-vous faire ? demanda Richard.

— Me rendre compte si, oui ou non, il existe sur Mercure une couronne formant une auréole lumineuse et que divers savants ont attribuée à la présence d'une épaisse atmosphère illuminée par le Soleil. Des expériences spéciales faites en 1878 à l'observatoire de Greenwich ont essayé de nous prouver qu'il ne s'agissait que d'un effet de contraste.

— Et vous, patron, demanda Ficelle, qu'en pensez-vous ?

— Je suis assez sceptique, car il n'y a aucune raison pour que Mercure échappe à la règle commune.

— Si vous le pensez, je le pense aussi, s'écria Ficelle, car je suis sûr

que c'est vous qui aurez encore une fois raison. Vous pensez qu'il doit y avoir une atmosphère dans cette fameuse couronne ? Allons-y vite, car il me tarde de respirer l'air pur.

* * *

Le *Météore*, dirigé prudemment par le professeur, se dirigea à faible allure vers les limites de la partie froide.

De hautes montagnes de 10, 12, 15 et 20 000 m de haut se dressaient souvent devant eux. Ils allaient atteindre la partie éclairée faisant face au Soleil lorsque les délicats appareils de précision de bord décelèrent une température d'à peine 0°.

Ficelle était exubérant

— Ça y est, patron, je crois que nous allons entrer dans la fameuse couronne, et je parie que, d'ici quelques instants, nous allons trouver une température idéale.

— Qu'est-ce qui te permet de le dire ?

— Du moment qu'il y a moins de 150° d'un côté et plus 350° de l'autre, il faut évidemment qu'il y ait une zone intermédiaire faisant tampon, où les températures se confondent.

— Très bien raisonné, mon cher Ficelle, c'est bien ce que j'ai toujours pensé. Allons doucement et observons.

Les immenses étendues glacées faisaient place maintenant à un sol rocailleux où une végétation rabougrie poussait péniblement. Richard, qui n'avait pas quitté son poste, appela son parrain.

— Il y a une atmosphère, s'écria-t-il.

— Quelle composition ? demanda fébrilement Bénac.

— Normale, à peu près celle de notre globe.

L'allégresse était générale.

— La pesanteur ? continuait d'interroger Bénac.

Richard se hâta de répondre :

— Légèrement supérieure à celle de la Terre.

Les théories de Bénac se révélaient justes une fois de plus !

Mais cette atmosphère ne devait pas être bien importante, car le *Météore* se trouvait à peine à cent kilomètres de la zone torride. Il fallait donc admettre que cette couche atmosphérique ne régnait que sur une couronne large tout au plus de 150 km (et faisant le tour du globe).

Mabel remarqua :

— Mercure nous prouve que les philosophes anciens avaient raison lorsqu'ils déclaraient que la vie est un pont entre le néant et le néant.

La comparaison était juste. En effet, des deux côtés, c'était la mort par le froid ou par le feu. À mesure que le *Météore* avançait, la température extérieure s'élevait. Elle atteignit bientôt 20°. Au-dessous

d'eux, ils apercevaient distinctement des boqueteaux, de petites rivières, et ils survolèrent même un lac d'une assez grande superficie. Malgré leurs recherches, ils ne purent cependant trouver trace de civilisation.

À ne regarder que le sol de Mercure, on aurait pu se croire sur la Terre, mais dès qu'on levait les yeux vers le ciel, on se rendait compte qu'il existait une étrange différence. La voûte céleste était cachée par des brumes épaisses provenant certainement de régions chaudes, et qui devaient, en se condensant, provoquer d'abondantes pluies.

Ils se trouvaient maintenant dans le séjour de l'éternelle lumière, ainsi que l'indiqua Jeff en tête de son article.

Comme l'expliqua Bénac, en effet, cette partie de Mercure ne voyait jamais le Soleil, mais était éclairée par réfraction. Aucune étoile n'avait jamais brillé dans ce ciel blafard, où le Soleil lui-même n'avait jamais paru.

Une tristesse infinie régnait sur cette partie de Mercure, où l'ombre était inconnue.

— Drôle de pays, ne cessait de répéter Ficelle. Je n'aurais jamais cru que le Soleil me soit aussi indispensable.

À faible allure, le *Météore* continuait à parcourir la zone tempérée de Mercure. Au-dessous d'eux, nos amis apercevaient des monts, des vallées, des rivières, des forêts, mais aucune civilisation ne s'était encore révélée à leurs yeux. Vers midi, heure terrestre, Jeff demanda au professeur :

— Voulez-vous que nous nous arrêtions au bord de l'immense lac que nous survolons en ce moment ? Nous pourrions déjeuner confortablement.

— Comme il vous plaira, mon ami. Nous allons donc nous poser sur la rive de ce lac. Ce sera très bien de manger en plein air.

Quelques minutes après, le *Météore* prit contact avec le sol, et nos amis, heureux comme des collégiens en vacances, se roulèrent dans l'herbe épaisse, tandis que Mabel et Ficelle s'occupaient de disposer les couverts.

Après le dessert, pendant que Ficelle préparait le café, et que Mabel rangeait les ustensiles de cuisine, Gonzales, prenant son fusil, s'éloigna, afin, dit-il, de reconnaître les environs.

Jeff décida de l'accompagner.

— On ne sait jamais ce qui peut arriver, mon cher Gonzales. Il vaut mieux être deux.

La cigarette aux lèvres et le fusil en bandoulière, les deux hommes décidèrent d'escalader un petit mont qui se dressait à leur gauche.

Au bout d'une demi-heure d'efforts, ils parvinrent au sommet, et leur regard s'étendit alors sur une sorte de... « jardin potager ». Des fruits, des légumes de toute espèce, rien ne manquait. Ils constatèrent

pourtant que ce jardin n'était pas dû à la volonté d'un être pensant, mais plutôt aux caprices de la nature.

— Quel méli-mélo ! s'exclama Jeff.

— C'est vrai, répondit Gonzales, mais en tout cas, nous sommes certains de pouvoir nous approvisionner quand nous repartirons.

— Heureusement, car nos réserves alimentaires ont beaucoup souffert de la chaleur.

Les deux Américains allaient commencer à faire quelques prélèvements sur les fruits que la nature dispensait aussi généreusement, lorsqu'un bruit insolite leur fit tourner la tête.

Derrière eux, les fourrés venaient de s'agiter, décelant ainsi la présence d'un être vivant.

— Ce doit être giboyeux, s'écria Jeff en armant sa carabine, et en courant vers l'endroit où les fourrés continuaient à remuer.

En quelques bonds, les deux hommes atteignirent les épais buissons, lorsqu'ils s'arrêtèrent médusés. Là, à quelques mètres devant eux, un être humain venait d'apparaître. Aussi grand que Jeff, les muscles saillants, la poitrine bombée, l'être les regardait craintivement. Aucune chevelure, aucun sourcil, aucun poil n'était visible sur son corps. Seul un pagne dénotait un début de civilisation. Jeff et Gonzales s'arrêtèrent, interdits, de peur d'effaroucher la créature.

Mais le Mercurien (car ce ne pouvait être qu'un Mercurien) profita de leur étonnement pour s'enfuir à toutes jambes.

Malgré la pesanteur supérieure à celle de la Terre, Jeff et Gonzales se lancèrent à sa poursuite. La créature, douée d'une agilité peu commune, s'enfuyait en direction du lac.

— Il ne faut pas le laisser échapper, criait Jeff.

Et, devant les pensées du Mercurien, il ôtait déjà sa veste, et s'apprêtait à plonger, au cas où le fuyard aurait l'intention de leur échapper en se jetant à l'eau.

C'était, en effet, le but de cet être bizarre, car, dès qu'il parvint au bord du lac, il plongea dans les eaux calmes qui se refermèrent sur lui.

Sans hésiter, Jeff et Gonzales l'imitèrent, avec la ferme intention de l'attraper lorsqu'il viendrait respirer à la surface.

Mais leur ahurissement fut sans borne lorsque, dix minutes après, et alors qu'ils nageaient toujours, ils constatèrent que le Mercurien n'était pas encore réapparu à la surface.

— C'est bizarre, déclara Jeff.

Puis il dit à Gonzales :

— Retournez auprès du professeur Bénac, expliquez-lui ce qui s'est passé, et demandez-lui de venir. Pendant ce temps, je vais surveiller la rive. Dépêchez-vous !

Une demi-heure après, Bénac, Richard, Mabel et Ficelle, armés de pied en cap, rejoignaient avec Gonzales le jeune reporter qui, rageur, annonça :

— Voilà quarante minutes que le Mercurien a plongé, et il n'est pas encore remonté. Qu'en pensez-vous, professeur ?

— Mon opinion est bien simple, sourit Bénac. Puisque vous affirmez que cet être est sous l'eau depuis quarante minutes, il ne peut s'agir que d'un amphibie.

— Et pourtant, c'est un être bâti comme nous. Si ce n'était l'absence de tout poil, on pourrait le confondre avec un Terrien.

— Cela ne prouve rien, mon cher Jeff. Puisque nous avons sur Terre des animaux amphibiés, les batraciens, entre autres, pourquoi ne pas admettre que des êtres bâtis comme nous le soient ? Nous sommes sur Mercure, et non sur la Terre, ne l'oubliez pas.

— Si votre hypothèse est juste, patron, dit alors Ficelle, nous devons donc trouver au fond du lac une ville sous-marine. Je vais plonger, qu'en dites-vous ?

— Inutile de te donner tant de mal. J'ai un moyen bien simple de vérifier si ces êtres sont amphibiés ou non. Les rayons solaires qui agissent sur le *Météore* ont encore leur puissance quand celui-ci est immergé à vingt-cinq mètres de profondeur. Nous allons donc l'immerger pour la première fois !

— Le *Météore* va devenir un sous-marin ? Décidément, on aura tout vu !

— Mais comment ferons-nous pour sortir de l'appareil si nous en avons l'intention ? demanda Mabel.

— Eh bien, toujours par le sas, voyons...

* * *

L'idée de Bénac fut aussitôt mise à exécution. Le merveilleux engin qu'était le *Météore* s'immobilisa tout d'abord au-dessus du lac puis descendit lentement et s'enfonça dans les eaux.

C'était la première fois que nos amis avaient l'occasion de se servir du *Météore* pour une exploration aquatique. Collés aux hublots, ils

regardaient de tous leurs yeux la nappe liquide qui les environnait. Des poissons étranges, de toutes dimensions et de toutes espèces tournaient autour d'eux et les regardaient curieusement. La plongée ne dura que quelques instants, et, à une quinzaine de mètres de profondeur, le *Météore* s'immobilisa sur un fond sablonneux.

Aussi loin que leur regard pouvait porter, nos amis n'apercevaient que des rochers, des bancs de sable ou des cailloux épars. La faible lumière qui leur parvenait les obligea à allumer les projecteurs du bord, mais les faisceaux lumineux ne furent d'aucune utilité, car rien d'intéressant ne s'offrit à leurs yeux.

— Auriez-vous rêvé, Jeff ? demanda Mabel.

— Je ne pense pas, et si le professeur veut bien faire évoluer le *Météore* autour de ce lac, je suis convaincu que nous pourrions apercevoir quelques spécimens de ces Mercuriens.

Bénac n'avait pas attendu cette demande pour remettre le *Météore* en marche, et il évoluait entre deux eaux, à une profondeur moyenne de cinq ou six mètres. La lumière étant beaucoup plus vive, les projecteurs du bord furent éteints.

Soudain, comme ils approchaient d'une petite élévation de terrain, une multitude d'êtres semblables à celui que Jeff avait décrit sortirent d'une sorte de grotte profonde et, nageant vigoureusement, montèrent à la surface.

— Suivons-les, dit Bénac.

Le *Météore* fut rapidement hors de l'eau, et nos amis poursuivirent les Mercuriens qui détalèrent dans la prairie voisine. Mais ils ne purent les rejoindre.

Ficelle était médusé.

— De tous les globes que nous avons visités, celui-ci est bien le plus curieux, dit-il. Ces gens-là vivent aussi bien sous l'eau qu'à l'air libre. Nous ne pourrions jamais attraper ces diables de...

Il ne put achever sa phrase. Ils venaient d'apercevoir les Mercuriens qui rebroussaient chemin, en donnant des signes d'affolement. Dévalant la colline à grandes enjambées, ils se jetèrent à l'eau comme s'ils fuyaient un ennemi redoutable.

— Mais ils sont devenus fous !

Bénac avait remis le *Météore* en marche en disant :

— Allons voir de plus près la cause de leur frayeur. Peut-être découvrirons-nous les secrets de la vie mercurienne.

Ils n'eurent pas à aller bien loin, car sur la crête de la colline qu'ils voyaient en face d'eux, des bêtes étranges, des bêtes de cauchemar venaient d'apparaître. Plus hideuses, plus repoussantes les unes que les autres, ces monstrueuses créatures étaient horribles à voir. De tous les astronautes, Bénac était le seul à avoir conservé tout son calme. Impassible, il regardait s'avancer les monstres, et les détaillait

longuement.

Devant lui, six énormes créatures progressaient avec lenteur. Cela avait l'aspect de nucléides géants, sortes de cellules monstrueuses amébiformes, à la masse gélatineuse. Des pseudopodes se formaient, émergeant de la masse protoplasmique hérissée de cils vibratiles.

— Bizarre, ne cessait de répéter Bénac, bizarre mais excessivement intéressant ! C'est bien la première fois que je vois de tels spécimens aussi volumineux.

Devant cette vision d'Apocalypse, les astronautes se demandaient si Bénac avait encore toute sa lucidité. Mais celui-ci leur désigna les monstres.

— Vous voyez devant vous des microbes... dit-il.

— Mince de microbes ! plaisanta Ficelle.

Tous regardaient le professeur avec anxiété.

— Rassurez-vous, je ne suis pas fou. Nous avons devant nous des microbes tels que nous les voyons dans nos microscopes. Seulement, ceux-là se sont développés d'une façon fantastique. Ils sont devenus des milliards et des milliards de fois plus volumineux. Par quel mystère ont-ils pu atteindre un tel développement ? Je n'en sais rien. Le fait est pourtant là. Nous avons en face de nous des microbes connus et classés depuis longtemps par les bactériologistes terriens.

Richard, qui les examinait avec attention, s'écria :

— Attention ! Ils doivent être excessivement dangereux.

Sans attendre, le jeune ingénieur chargea la mitrailleuse du bord, et tira quelques rafales en direction des microbes géants.

Quelques-uns d'entre eux furent tués sur le coup, tandis que les autres s'enfuyaient rapidement.

Prudemment, et bien armés, nos amis sortirent du *Météore* et se dirigèrent vers les corps. Le professeur, après avoir examiné l'un d'eux, déclara :

— Puisque nous devons rester sur Mercure quelque temps, afin de réviser nos appareils de bord, je tâcherai de trouver la solution de cette énigme.

* * *

La question du réapprovisionnement se posait également à leur esprit, et tandis que l'on procédait aux premières vérifications des appareils, Gonzales et Ficelle furent désignés pour cette mission.

Les deux hommes, en effet, étaient bien décidés à ramener au *Météore* tout ce qui tomberait sous leur fusil !

Le bois dans lequel ils se trouvaient était giboyeux, et, en quelques instants, ils abattirent quelques belles pièces qu'ils déposèrent sur une claie rapidement confectionnée.

— Il nous faut maintenant fabriquer des pièges pour pouvoir

prendre vivant le gibier qui sera nécessaire à notre réserve de route, proposa Ficelle.

— C'est mon affaire, dit Gonzales. Cela me rappellera le temps où je parcourais la jungle en compagnie de mon père.

— En fait de jungle, moi, je ne connais que la forêt de Fontainebleau. Mais pour les pièges, je suis aussi fort que les Indiens. Et je vous parie cent francs que ma chasse sera meilleure que la vôtre.

— Tenu, et rendez-vous ici dans deux heures.

Ils se séparèrent immédiatement et chacun fila de son côté. Gonzales, dès qu'il se fut assez éloigné, coupa quelques lianes flexibles, et en peu de temps eut confectionné une série de pièges.

— Avec ça, maître Ficelle est certain de perdre son pari... sourit-il.

Prestement, il les arrangea de façon convenable sur le sol, puis satisfait de son travail, il s'en alla afin de se soustraire à la vue de ses futures victimes. À reculons, il allait vers d'épais buissons derrière lesquels il pensait pouvoir se dissimuler. Tout en marchant, il observait ses pièges et songeait : *Si Ficelle est capable d'en faire autant, je veux bien...*

À cet instant, il sentit le sol se dérober sous ses pas, et, poussant un grand cri, il tomba dans une fosse profonde dont les parois lisses ne lui laissaient aucune chance d'évasion. L'étourdissement consécutif à sa chute fut de courte durée, et le Brésilien, lorsqu'il reprit entièrement possession de ses facultés, constata que sa Winchester n'était plus à ses côtés.

Cependant, pour l'instant, il cherchait plutôt à sortir de la fosse. Ses efforts furent vains, car les parois abruptes ne lui offraient aucune aspérité susceptible de l'aider. Il tenta avec son couteau d'entailler la paroi pour pouvoir y loger ses pieds et ses mains, mais celle-ci était constituée de roches très dures. Alors, pour la première fois de sa vie, Gonzales eut peur.

À tout hasard, et, se servant de ses mains comme d'un porte-voix, il appela :

— Ficelle ! Ficelle !... Ficelle !...

Mais, dans la forêt, autour de lui, le silence persistait.

À bord du *Météore*, Bénac et Richard avaient déjà démonté divers organes essentiels de l'appareil. Mais lorsque midi sonna l'inquiétude commença à se glisser en eux.

— Que peuvent-ils bien faire ? s'étonna Bénac. Jeff n'est pas là non plus. Où est-il ?

— Il est parti vers le lac, répondit Mabel.

Mais l'inquiétude s'accrut lorsque deux heures plus tard, ni Jeff, ni Gonzales, ni Ficelle n'étaient encore revenus. Mais enfin, que se passait-il ?

Chacun n'osait exprimer sa pensée au sujet de l'absence des trois amis. Bénac, Richard et Mabel scrutaient anxieusement l'horizon lorsque, soudain, ils virent Jeff dévaler la colline voisine, avec, à ses trousses, une multitude de Mercuriens qui le serraient de près. Instinctivement, Richard avait saisi sa carabine, et s'était porté au-devant du jeune reporter afin de le protéger.

Mais l'étonnement de Richard fut à son comble lorsqu'il entendit son compagnon lui crier :

— Pour l'amour du ciel, ne tirez pas !

L'ingénieur abaissa alors son arme et son ahurissement fut complet lorsque Jeff lui prit le bras et lui dit :

— Vite, au *Météore* ! Sinon nous sommes bons pour une baignade d'honneur.

Il était assez étonnant, pour qui connaissait Jeff, de le voir fuir ainsi. En fait, l'aventure avait commencé quelques heures plus tôt, alors que Jeff, le fusil en bandoulière, était allé explorer les bords du lac.

Il longeait la rive depuis déjà une heure lorsque, derrière une haie épaisse, il crut percevoir quelques frôlements.

Tout d'abord, il pensa que quelque Mercurien devait se trouver à proximité, mais des gémissements lui parvenant, il décida d'aller se rendre compte de plus près. En quelques bonds, il fut derrière les fourrés. Devant lui, un « microbe » géant enserrait de ses pseudopodes deux Mercuriens, qui, malgré leurs efforts désespérés, ne pouvaient parvenir à se libérer. Sans réfléchir, Jeff épaula sa carabine, et vida

son chargeur dans l'horrible créature qui, mortellement atteinte, s'affaissa sur le sol, desserrant ainsi son étreinte et libérant les deux hommes.

— Eh bien, s'exclama Jeff, je crois être arrivé à temps !

Mais les deux êtres levèrent les bras au ciel et s'enfuirent vers le lac, tandis que Jeff qui les poursuivait ne comprenait pas les sentiments que devaient éprouver ces créatures.

Arrivés au bord de la nappe d'eau, les deux Mercuriens plongèrent et disparurent au regard du jeune reporter, qui, malgré sa curiosité, dut se résigner à abandonner la poursuite. Rageant et pestant contre lui-même, il allait retourner sur ses pas, lorsqu'une centaine de Mercuriens, guidés par les deux indigènes qu'il avait sauvés, émergèrent et prirent pied sur la rive sablonneuse.

Tout heureux, le reporter était revenu sur ses pas et, confiant, s'était avancé vers les Mercuriens, en leur faisant comprendre qu'ils n'avaient rien à craindre de lui ; sur un signe des deux « rescapés », Jeff, en un clin d'œil, fut soulevé et porté en triomphe à l'endroit où gisait encore le « microbe » géant.

Là, une cérémonie bizarre se déroula. Les deux rescapés, juchés sur une énorme pierre, haranguèrent les hommes amphibies, pendant que ceux-ci tournaient autour d'eux, le corps penché vers le sol, et gesticulant à la manière indienne.

La cérémonie fut de courte durée. Porté de nouveau sur les épaules de deux Mercuriens, Jeff, qui commençait à prendre la plaisanterie du bon côté, eut tout à coup un air grave lorsque, arrivé près du lac, il eut l'impression que ses « admirateurs » voulaient à toute force l'entraîner dans leur domaine aquatique. Jouant des coudes, des pieds et des poings, l'Américain essaya en vain de se soustraire à l'enthousiasme des Mercuriens. Dans sa lutte, sa carabine et son revolver étaient tombés loin de lui, et Jeff ne pouvait désormais compter que sur ses poings, dont il se servait d'ailleurs avec maîtrise.

Malgré ses efforts, il fut jeté à l'eau, et attiré irrésistiblement vers le fond du lac. Jeff était un excellent nageur, il avait fait ses preuves dans différents concours, notamment en Californie. Mais cette fois, l'épreuve était différente.

Il se souvint des leçons de jiu-jitsu qu'il avait prises lors de ses reportages à Yokohama, et il eut tôt fait, en quelques secondes, de faire lâcher prise aux Mercuriens les plus zélés.

Profitant des instants d'étonnement de ses « admirateurs », il remonta rapidement à la surface, où, malgré tout, il arriva à bout de souffle. Une goulée d'air le remit d'aplomb et, dans un crawl impeccable, il gagna la rive, où il s'empressa de reprendre possession de ses armes. Mais une centaine de Mercuriens enthousiastes étaient sur ses talons.

Trois kilomètres environ le séparaient du *Météore* et c'est à pleine puissance qu'il fonça vers l'appareil.

Il commença à se sentir en sécurité, lorsqu'il vit Richard sortir du *Météore* et accourir vers lui pour le protéger. Comprenant l'erreur de son jeune ami, il cria :

— Pour l'amour du ciel, ne tirez pas !

Interdit et stupéfait, Richard obéit, et les deux hommes, en courant, regagnèrent le *Météore* dont le sas fut refermé immédiatement.

À l'intérieur de l'appareil, après avoir repris son souffle, Jeff partit d'un bruyant éclat de rire.

— Comment, Jeff, s'étonna Mabel, vous trouvez encore le courage de rire ?

— Excusez-moi, mais il y a de quoi.

Après avoir mis ses amis au courant de sa petite aventure, il ajouta :

— Ce sont de braves gens. Lorsque j'eus tué le « microbe », ils me prirent pour un être surnaturel, et voulurent m'emmener dans leur monde aquatique, pour me fêter, certainement. Vous pensez si j'ai protesté. J'aime bien les honneurs, mais pas à ce point-là...

Au-dehors, les Mercuriens avaient entouré le *Météore* et, prosternés, la face contre le sol, semblaient prier.

Bénac prit rapidement une décision.

— Il nous faut nous attirer les bonnes grâces de ces gens. N'oublions pas que nous sommes chez eux, et que notre savoir est à leur disposition. Laissez-moi faire, mes amis, mais tenez-vous tout de même sur vos gardes.

Sans la moindre hésitation, le savant sortit du *Météore*, et s'avança vers les Mercuriens, qui le regardaient avancer sans faire le moindre geste.

* * *

Pendant deux heures, Bénac essaya en vain de se faire comprendre des Mercuriens. Presque découragé, il se tourna vers Richard :

— Il m'est impossible de comprendre leur langage. Ce ne sont que des sons gutturaux qui s'échappent de leur gorge. C'est bien la première fois que je constate que des êtres ressemblant à des hommes émettent des sons aussi discordants.

Jeff sourit.

— Si vous voulez faire une autopsie, je suis à votre disposition.

Le brave savant leva les bras au ciel.

— J'espère que vous plaisantez, Jeff, car jamais l'idée ne me viendra d'abuser de notre puissance pour commettre un meurtre inutile.

— Je plaisantais, en effet, reconnut le reporter. Mais, si l'un de nous se trouvait en danger, je n'hésiterais pas à faire usage de mes armes.

En disant cela, Jeff songeait à Gonzales et à Ficelle, dont ils n'avaient plus de nouvelles depuis le matin.

Leur absence devenait maintenant inquiétante, et nos amis ne savaient que penser de ce retard anormal.

Il fallait prendre une décision et une expédition fut immédiatement organisée. Seule, Mabel demeura à l'intérieur du *Météore*, qui, pour l'instant, était voué à l'immobilité.

— Il faut nous servir de ces Mercuriens comme guides, proposa Bénac. Leur faire comprendre que nous sommes à la recherche de nos amis.

Patiemment, Bénac se mit à converser par signes avec les Mercuriens. Au bout d'un instant, il se tourna vers Richard et Jeff.

— Je crois qu'ils ont compris. Équiperons-nous et à la grâce de Dieu.

Les trois hommes n'avaient qu'une idée, qu'un désir, qu'un espoir : sauver leurs deux compagnons. Ils se disaient que Ficelle serait déjà revenu vers eux, si rien d'anormal ne leur était arrivé. Ils connaissaient assez leur jeune compagnon pour savoir que celui-ci savait rester prudent et réfléchi.

Ils étaient prêts à partir, mais Bénac eut soudain une idée qu'il mit immédiatement à exécution.

— Pourquoi pas ? dit-il.

Et, revenant au *Météore*, il prit quelques vêtements appartenant à Gonzales et à Ficelle, et il les présenta aux Mercuriens, comme s'il voulait que ceux-ci les sentissent, à la façon des chiens policiers lancés sur une piste.

Cela ne manqua pas de faire sourire Jeff et Richard qui ne croyaient pas à la réussite d'une telle méthode.

Aussi furent-ils très étonnés, lorsque les Mercuriens, après avoir reniflé les vêtements qu'on leur avait présentés, se mirent à flairer le sol, puis firent signe à nos amis de les suivre.

— Suivons-les sans hésiter, décida Bénac. Je suis certain qu'ils ont retrouvé les traces de Gonzales et de Ficelle.

— Mais comment diable, demanda Jeff, avez-vous eu cette idée de supposer que les Mercuriens fussent doués d'un odorat aussi subtil ?

Tout en marchant à grandes enjambées, Bénac, un petit sourire aux lèvres, répondit :

— Je n'ai aucun mérite à cela. Je me suis dit : Les Mercuriens, n'ayant pour ainsi dire pas l'usage de la parole, se trouvent en état d'infériorité envers les êtres humains que nous connaissons, qu'ils soient terriens, martiens, saturniens, joviens, uraniens, neptuniens ou plutoniens. Or, la nature applique toujours la loi de compensation. En

exemple, je vous rappelle que les aveugles ont le sens de l'odorat et principalement le sens du toucher plus développés que les autres humains. J'ai donc, pour les Mercuriens, pensé à l'odorat. J'ai réussi, je m'en réjouis. Si j'avais échoué, j'aurais essayé avec les autres sens. Vous voyez qu'il n'y a rien de sorcier dans tout cela.

— Vous êtes vraiment extraordinaire, professeur, s'écria Jeff. Ainsi donc, d'après vous, tous les êtres humains reçoivent à leur naissance la même quantité de dons de dame Nature ?

— Les mêmes quantités de dons et de possibilités, oui. À quelques exceptions près, bien sûr.

— Pourtant, nous ne sommes pas tous pareillement intelligents, ni identiquement bâtis !

— Pour vous faire mieux comprendre, je vais prendre un exemple : un père de famille veut donner à chacun de ses cinq enfants cent mille francs, soit un total de cinq cent mille francs. Ce capital est constitué par de l'argent liquide, du matériel et des terres. Après le partage, chaque enfant a reçu la même valeur. Mais cela ne veut pas dire que chacun ait reçu le cinquième de l'argent, le cinquième des terres ou des meubles. L'un a reçu plus de terres et moins d'argent, l'autre moins de meubles et plus de terres, mais en définitive, chacun a reçu un capital égal. Pour vous dire, en fait, que nous voyons des êtres doués d'une intelligence remarquable, mais dénués totalement de force physique ou inversement. D'autres ont des dons, mais aussi certains handicaps physiques ou autres. Quelques-uns, tels les génies précoces, vivent peu, mais intensément, alors que d'autres meurent très âgés sans avoir « vécu », au sens élargi du mot, bien sûr. C'est donc à nous de chercher à profiter et à développer ces dons. Les anciens, et parmi eux Épicure, disaient qu'il n'y a que deux façons de vivre : *Vivre peu, mais intensément ou vivre longtemps, mais doucement*. Ils ajoutaient que cela avait la même importance devant la vie et devant la mort.

Tout en parlant, ils avaient suivi les Mercuriens qui, guidés par leur odorat, les entraînaient sur les traces de leurs amis.

Ils arrivèrent bientôt dans une clairière. Là, les hommes amphibies semblèrent hésiter ; les uns voulaient continuer leur chemin vers la droite, tandis que les autres se tournaient vers la gauche.

Bénac en conclut que Gonzales et Ficelle avaient dû se séparer à cet endroit.

— Ficelle est parti vers la gauche, et Gonzales vers la droite, déclara-t-il. Nous allons nous séparer, nous aussi. Rendez-vous ici dans quatre heures.

Il fut convenu que Bénac serait accompagné de Richard, tandis que Jeff partirait seul sur les traces de Ficelle.

Un seul espoir les animait tous : celui de ne pas arriver trop tard.

Gonzales, tout endolori par sa chute, faisait des efforts désespérés pour sortir du trou dans lequel il venait de choir. Ses appels angoissés à l'adresse de Ficelle demeuraient sans écho, et il comprenait que son salut ne pouvait venir que de lui-même.

— J'y mettrai le temps qu'il faudra, mais j'y arriverai.

Après quelques heures d'efforts inouïs, un découragement profond l'envahit, car il avait à peine pu faire une mince entaille dans le roc. Il allait reprendre sa besogne, lorsqu'un sifflement lui fit dresser la tête.

Au-dessus de lui, un « microbe » géant venait d'apparaître.

Un cri de terreur lui échappa, car il n'avait aucune arme pour se défendre. Le monstre venait de s'arrêter, et ses tentacules gélatineux descendaient lentement vers le Sud-Américain. Ce dernier avait vivement ôté sa veste, qu'il enroula autour de son avant-bras gauche, et, sortant son couteau, l'assujettit solidement dans sa main droite.

Un tentacule le frôla presque. D'un coup de couteau, Gonzales l'entailla profondément, ce qui fit reculer le monstre. Pendant quelques instants, il se crut hors de danger, mais la créature, plus furieuse que jamais, tentait maintenant de le saisir de tous ses pseudopodes.

À coups de couteau, Gonzales se défendit, mais en se débattant, il ne put empêcher un pseudopode de s'enrouler autour de sa taille. Il comprit à cet instant qu'il était perdu, et que personne ne pouvait plus le sauver. Il n'abandonna pas pour cela la lutte, et, de son bras droit resté libre, il continuait à frapper le monstre.

Il se sentit soulevé, et attiré vers le corps flasque et mou.

— Au secours ! hurla-t-il.

Comme en un rêve, il crut entendre :

— Tenez bon, j'arrive !

Et immédiatement, il perçut quatre coups de feu. Sans bien se rendre compte de la situation, il sentit l'étreinte du monstre se desserrer, et il retomba de nouveau dans la fosse, à demi évanoui, pendant qu'une voix qu'il connaissait bien lui disait :

— Je crois que je suis arrivé à temps, mon cher Gonzales.

Au-dessus de lui, c'était bien le visage souriant de son jeune

compagnon qu'il apercevait maintenant.

— Ficelle, mon vieux Ficelle, vous m'avez sauvé !

Ficelle répondit :

— C'est un détail ! Il s'agit maintenant de vous sortir de là. Ne bougez pas et attendez-moi. Je vais couper quelques lianes qui vont vous permettre de remonter à la surface.

À peine achevait-il ces mots qu'il perçut derrière lui un bruit insolite. Se retournant vivement, il se trouva nez à nez avec un Mercurien, qui, sans plus de façon, le bouscula et l'envoya rejoindre Gonzales ahuri.

— Ça alors ! s'indigna Ficelle. C'est plus fort que de jouer au bouchon. Ils ont de drôles de manières dans ce pays. Nous voilà dans de jolis draps.

Ficelle avait lui aussi laissé échapper sa carabine, et les deux hommes se trouvaient sans défense.

Malgré sa répugnance, le jeune mécanicien allait se servir des tentacules du monstre comme d'une corde, lorsqu'une vingtaine de têtes de Mercuriens apparurent au bord de la fosse.

— C'est complet ! Mais que peuvent-ils bien nous vouloir, bon Dieu ?

Gonzales essaya de calmer son impétuosité :

— Ne faisons rien pour les effaroucher, peut-être nous sortiront-ils de là !

L'idée de Gonzales devait être bonne, car les Mercuriens leur envoyèrent deux lianes solides. Ficelle ne comprenait plus.

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent, à la fin ? Ils m'envoient dans le trou, et maintenant, ils m'en font sortir. Sont complètement dingues, ces gars !

Les deux amis grimpèrent lestement, et, quelques instants après, se retrouvaient à la surface. Sans s'attarder à remercier leurs sauveteurs, Ficelle et Gonzales cherchèrent leurs armes, mais, sauf Ficelle qui eut le temps de glisser son revolver dans sa poche, ils n'en eurent pas le temps, car les Mercuriens s'étaient jetés sur eux et leur avaient attaché les mains derrière le dos. Les juchant sur leurs robustes épaules, ils les emportèrent dans une course folle, en direction du lac.

Sur la grève, le groupe s'arrêta un instant, puis, sur un cri guttural poussé par celui qui paraissait être le chef, les Mercuriens plongèrent dans les eaux tranquilles.

Après avoir échappé au « microbe » géant, Ficelle et Gonzales allaient-ils périr noyés ? Malgré leur résistance opiniâtre et désespérée, nos deux amis furent entraînés irrésistiblement vers le fond du lac. Bientôt, tout se brouilla devant eux, et ils cessèrent de lutter.

Mais les Mercuriens avaient dû constater que leurs prisonniers

n'étaient pas constitués comme eux, car ils revinrent rapidement à la surface. Étendus sur le sable, Ficelle et Gonzales respiraient faiblement. Soulevés par les Mercuriens, et frottés sur tout le corps, ils reprirent peu à peu connaissance, après avoir rejeté l'eau qu'ils avaient absorbée au cours de cette baignade forcée.

Les Mercuriens les soulevèrent de nouveau et les emmenèrent cette fois vers un petit monticule où se dressaient deux grands arbres. En un clin d'œil, ils furent attachés solidement.

La colère de Ficelle était maintenant à son comble et, tout en faisant des efforts désespérés pour se libérer de ses liens, il dévidait sur les Mercuriens toutes les injures de son répertoire. Indifférents à cela, les Mercuriens, qui s'étaient éloignés, dansaient et leurs invocations semblaient s'adresser à un génie tout puissant.

— Cela ressemble aux danses exécutées par les tribus d'autrefois lorsqu'elles jetaient leurs victimes aux bêtes féroces, remarqua Gonzales.

— Aux bêtes féroces ? Vous ne croyez certainement pas si bien dire, répondit Ficelle, car mon impression est que nous sommes attachés pour être boulotés par les « microbes » géants.

Il n'avait pas terminé sa phrase qu'un frisson de terreur leur courut dans le dos. Les Mercuriens, en poussant de grands cris s'étaient reculés précipitamment et nos amis, les yeux agrandis par l'épouvante, voyaient apparaître à moins de cent mètres un énorme « microbe » qui s'avavançait vers eux.

Depuis quelques instants, tout en parlant, Ficelle faisait des efforts inouïs pour se libérer de ses liens, car depuis ses aventures sur Neptune, il avait pris la précaution de placer un canif bien aiguisé dans la doublure d'une manche de sa veste de cuir.

Après bien des contorsions, il put s'en saisir, et il avait déjà commencé à tailler les lianes qui le retenaient captif.

Pourvu que je puisse me libérer à temps, se disait-il, et que je puisse me servir de mon revolver qui, heureusement, se trouve dans son étui imperméable !

Le monstre s'approchait d'eux, et Gonzales, qui avait perdu tout espoir, lança à l'adresse de Ficelle :

— Adieu, mon cher Ficelle. Je tiens à vous dire, avant de mourir, que vous avez été un chic copain. C'est moche de finir comme ça... mais...

Ficelle coupa avec un grognement :

— Ça va, mon vieux, rengainez votre oraison funèbre. Vous êtes un chic type, vous aussi, et je vous aime bien, mais ce n'est pas encore l'heure de faire notre testament. Apprêtez-vous plutôt à vous servir de vos jambes pour déguerpier en vitesse.

En disant ces mots, Ficelle, qui venait de se libérer de ses liens,

s'élança vers le monstre et, comme s'il se fût trouvé dans un stand de tir, sortit son revolver, visa, tira, et, de trois balles, abattit le « microbe » prêt à le dévorer. Sans perdre un instant, il se précipita vers Gonzales et trancha les liens qui le retenaient captif.

— Vite, cria-t-il, et ne vous arrêtez pas en chemin pour cueillir des pâquerettes.

Gonzales, qui n'avait pas encore tout à fait réalisé ce qui venait de se produire, suivit sans mot dire son jeune compagnon et tous deux détalèrent à toutes jambes.

— Merci, mon vieux Ficelle, vous êtes épatant !

— Je l'ai toujours été, mon vieux, renvoya le jeune mécano. C'est de naissance !

Mais à cet instant, les Mercuriens, qui avaient assisté avec le plus grand ahurissement à cette scène imprévue, venaient de se ressaisir et ils se mirent à la poursuite de nos amis en poussant des cris inarticulés.

— Les voilà sur nos talons, s'écria Ficelle. Il va falloir en mettre un sérieux coup. Allez, Gonzales, du nerf ! Il y a une pipe en bois des îles pour le premier qui arrivera au *Météore* !

Ils couraient à perdre haleine, mais ils avaient affaire à des adversaires plus aguerris qu'eux à ce genre de sport. Insensiblement, et bien que Ficelle ait abattu deux Mercuriens qui couraient en avant du groupe, la meute des hommes amphibies gagnait du terrain.

— Je crois que cette fois, nous sommes perdus, haleta Gonzales.

— Taisez-vous, ne soyez pas si pessimiste, vous allez attirer la mauvaise chance sur nous ! plaisantait encore Ficelle, bien qu'il soufflât de plus en plus.

Il ne leur était plus possible de continuer ainsi. Il devenait nécessaire de trouver un abri, car les deux hommes étaient au bord de l'épuisement.

— Obliquons vers la droite, cria Ficelle, et réfugions-nous à l'intérieur de ces cavernes que j'aperçois là-bas.

Gonzales, la tête vide, suivit son compagnon sans lui répondre. Tout à coup, il s'affaissa en poussant un cri.

Ficelle, qui avait pris une dizaine de mètres d'avance, se retourna, et une sueur froide inonda son front quand il aperçut son compagnon la face contre le sol, et une flèche dans le dos.

Rapidement, le jeune mécanicien retourna sur ses pas, cassa la flèche, souleva son compagnon dans un effort surhumain et le chargea sur ses épaules. Malgré cette charge, il continua sa course vers la grotte dont il n'était plus très éloigné.

Il serrait les dents et concentrait tout son effort pour aller le plus vite possible. Mais le poids de Gonzales l'écrasait, et le pauvre Ficelle se demandait douloureusement s'il arriverait à accomplir la tâche qu'il

avait entreprise.

Des coups sourds martelaient ses oreilles, son cœur battait à un rythme accéléré, sa respiration était saccadée, et il titubait par moments.

Enfin, il fut à l'entrée de la grotte, déposa Gonzales, et, à bout de force, il s'écroula sans toutefois perdre connaissance. Il ne tarda pas à réagir et, décidé à vendre chèrement sa vie, il fit face à ses poursuivants, trouvant encore la force de gouailler :

— Approchez un peu, bande de salauds.

Les Mercuriens s'étaient arrêtés à une centaine de mètres de la grotte et semblaient se consulter.

— Alors, quoi, vous avez peur ?

Ficelle n'eut que le temps de se jeter à plat ventre, car une volée de flèches venaient de siffler à son oreille.

Le danger passé, il rampa jusqu'aux rochers qui bouchaient un coin de l'entrée et risqua un œil. Sa stupéfaction fut sans bornes lorsqu'il vit les Mercuriens s'enfuir à toutes jambes, comme pris d'une panique subite.

— Si j'y comprends quelque chose, je veux bien être transformé en moulin à café ! Pour le moment, occupons-nous de Gonzales qui a l'air d'être mal en point.

En effet, le Brésilien, toujours sans connaissance, gémissait faiblement, et Ficelle, qui lui avait saisi le poignet, constata que le poulx battait très doucement.

— Malheur de malheur, se lamentait le jeune garçon. Il faut pourtant faire quelque chose !

Pour plus de sécurité, et afin de se soustraire à un retour offensif des Mercuriens, il emporta Gonzales vers le fond de la grotte, où il apercevait une sorte de couloir naturel. Une étrange lueur jaune illuminait le conduit et une odeur indéfinissable régnait dans l'atmosphère.

Tout d'abord, Ficelle ne s'en aperçut pas, mais peu à peu une étrange torpeur l'envahit, et un sentiment d'angoisse l'étreignit à la gorge. Il voulut réagir, mais ce fut en vain, car, battant l'air de ses bras, il s'abattit à son tour sans connaissance auprès du Brésilien inerte.

* * *

Pendant ce temps-là, Bénac, Richard et Jeff étaient à la recherche des deux hommes.

Sous la conduite des êtres amphibies, Bénac et Richard eurent tôt fait de retrouver l'endroit où Gonzales avait placé ses pièges. Quelques animaux étaient déjà capturés, mais Bénac n'y prêta aucune attention, et ils poursuivirent leur marche à travers les broussailles.

De son côté, Jeff avait fait les mêmes constatations. Les pièges posés par Ficelle étaient garnis, mais le jeune mécanicien était introuvable.

Les deux groupes se rejoignirent devant la fosse où Gonzales avait failli être dévoré par le monstre. Un rapide examen de Bénac lui permit de constater que le « microbe » géant avait été abattu à coups de fusil.

— Un des deux a réussi à se débarrasser du monstre. Mais où sont-ils allés ensuite ?

Jeff, qui furetait de tous côtés, appela ses compagnons.

— Je viens de découvrir leurs fusils. Il a dû leur arriver quelque chose de grave. Voyez, le sol présente des traces de lutte. Il faut courir vers eux. Dépêchons-nous !

Mais, hélas, les Mercuriens ne retrouvaient plus les traces des deux Terriens. Un sentiment de terreur semblait les envahir.

— Nos compagnons ont dû être emportés à dos d'homme, déclara Bénac. Nos guides ne les sentent plus pour cette raison.

— Demandons-leur de suivre la trace des ravisseurs.

Les Mercuriens, dont la terreur augmentait, s'y refusèrent.

— Aux grands maux les grands remèdes, décida Jeff. Il faut absolument les retrouver.

Il emmena celui qui paraissait commander les amphibies près d'un arbre, puis lui désigna un oiseau juché sur une branche.

D'un coup de carabine, il abattit l'oiseau, et le présenta au Mercurien. Il lui fit ensuite comprendre que s'il refusait de les guider, un même sort les attendait.

Il faut croire que la leçon fut bonne, car le groupe se mit aussitôt en marche.

Bénac, Richard et Jeff arrivèrent enfin au bord du lac.

— Si nos amis ont été entraînés sous les eaux, dit Bénac, ils sont perdus.

— Cherchons encore, dit Jeff.

Il empoigna de nouveau le chef de la petite troupe, et l'obligea à continuer les recherches. Il eut bientôt la joie de constater que celui-ci se lançait dans une nouvelle direction.

Et c'est ainsi, qu'au pas de course, ils arrivèrent sur la petite colline où Gonzales et Ficelle avaient été offerts en sacrifice.

Devant le cadavre du « microbe » géant abattu de trois balles de revolver, Bénac déclara :

— Il y a encore de l'espoir... Par là... Suivons les traces.

Une demi-heure après, toujours conduits par les êtres amphibies, ils parvenaient devant la grotte où gisaient Ficelle et Gonzales.

XVII

— Enfin, vous voilà réveillé, Ficelle ! s'écria Mabel.

Et elle ajouta avec un gentil sourire :

— Ce n'est pas trop tôt, vous nous avez causé une de ces frayeurs !

Le jeune garçon se secoua.

— Ah, bon Dieu ! dit-il. Je rêvais que j'étais mort. Et Gonzales, où est-il ?

— Tout va très bien, ne vous inquiétez pas.

Cette conversation avait lieu à bord du *Météore*, où Ficelle et Gonzales avaient été transportés par les soins de Bénac, de Richard et de Jeff.

— Nous voilà enfin tous réunis, déclara Richard à son tour. Mais vous n'êtes pas très solides, tous les deux !

Ficelle se redressa tout à coup, l'air furieux.

— Je me sens déjà beaucoup mieux. Et je m'en vais régler leur compte à ces...

Bénac posa sa main sur le bras de son jeune compagnon, et le mit rapidement au courant de tout ce qui leur était arrivé. Il conclut en déclarant :

— Tu vois que les Mercuriens ne sont pas tous du même acabit, puisque c'est grâce à eux que nous avons pu arriver à temps pour vous sauver.

— Je serais heureux de savoir ce que vous pensez de tout cela, car enfin...

— C'est très simple. Vous avez eu affaire à une tribu plus sauvage que les autres. Ils ont été furieux de te voir tuer un monstre qu'ils considèrent comme une divinité, d'après ce que nous avons appris de nos guides. Alors, pour apaiser le courroux de cette divinité, ils ont voulu vous immoler. Ce n'est pas plus compliqué que cela, mon cher Ficelle.

— Vous trouvez, patron ? On voit bien que vous n'étiez pas dans le souterrain illuminé. Si vous aviez tardé à venir, ce serait maintenant un mort qui vous parlerait ! Oui !

Bénac avait souri, et se tournant vers Richard et Jeff, il murmura pensivement :

— Ce souterrain ne manque pas de m'intriguer, et je ne comprends pas d'où peuvent provenir cette lueur et cette odeur qui vous ont tant incommodés. Il va falloir retourner dans cet endroit avec nos scaphandres ; peut-être y découvrirons-nous une de ces énigmes dont cette planète me paraît si abondamment pourvue.

La blessure de Gonzales était sérieuse, car la flèche avait pénétré profondément dans son dos. À peine à quelques millimètres des poumons. Mais, grâce à Bénac, il était maintenant hors de danger.

Ficelle, lui, n'avait été qu'à demi intoxiqué, de sorte que, vingt-quatre heures après son transport dans le *Météore*, il était redevenu lui-même. Il plaisantait avec ses compagnons, et voulait se lever. Il fallut toute l'insistance du professeur Bénac et de Richard pour qu'il consentît à demeurer allongé, à récupérer des forces que, prétendait-il, il n'avait pas perdues.

Certes, il n'en allait pas de même pour Gonzales qui, affaibli par la perte de sang qu'il avait subie, demeura quatre jours dans l'immobilité la plus complète.

Il fut soigné sans arrêt par ses compagnons qui se relayèrent à son chevet et se dépensèrent sans compter. C'est alors qu'ils purent se rendre compte de l'affection qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, affection dont les liens se resserraient chaque jour.



Bénac et Richard continuaient à réparer le *Météore*, mais l'absence de Gonzales se faisait sentir, et le travail avançait lentement.

Le savant, toujours décidé à aller visiter la fameuse grotte au « couloir lumineux », décida un beau matin d'entreprendre l'expédition. Soigneusement équipés, Bénac, Richard, Jeff et Ficelle partirent, laissant Gonzales et Mabel dans le *Météore*.

Une fois sur les lieux, les Terriens mirent leur masque respiratoire, et revêtirent leur combinaison isolante. Ils pourraient de la sorte se trouver à l'abri des émanations mortelles qui régnaient à l'intérieur de la grotte.

Le couloir dans lequel ils venaient de s'engager était éclairé, comme si les roches qui le composaient avaient été luminescentes.

Bénac ne parvenait pas à s'expliquer ce phénomène, mais, plus têtue que jamais, il continuait à avancer dans le couloir qui paraissait interminable.

À mesure qu'ils progressaient, la lumière devenait plus brillante, et les émanations plus fortes. Il leur fallait donc admettre qu'en poursuivant cette voie ils arriveraient à la source de cette étrange lumière.

Après quelques heures de marche, ils tournèrent brusquement à angle droit, et durent s'arrêter, interdits, devant le spectacle qui

s'offrait à leur vue.

Le couloir se terminait à l'air libre par une sorte d'entonnoir naturel, dont les parois, dressées vers le ciel, étaient de granit. Au fond, juste devant eux, des roches irradiées, et comme incandescentes, brillaient de mille feux. Malgré leur masque et leurs lunettes, nos amis avaient peine à regarder ce spectacle.

Bénac avait déjà endossé le scaphandre dont A-1 lui avait fait cadeau, et, s'avançant prudemment vers la masse irradiante, prit un échantillon qu'il enferma vivement dans une boîte isolante à double paroi.

Il demanda à ses compagnons de le suivre, et, à grandes enjambées, il revint sur ses pas. Dès qu'ils se trouvèrent à l'entrée de la caverne, le savant se tourna vers Richard.

— Revenons vite au *Météore*. Il me tarde d'analyser cette matière ; si mes suppositions se révèlent exactes, nous nous trouverons devant un des plus grands mystères biologiques.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu verras par toi-même.

La petite troupe atteignit bientôt le *Météore*. Là, sans prendre un seul instant de repos, Bénac et Richard s'enfermèrent dans le laboratoire.

L'analyse fut rapidement faite, et Bénac, réunissant ses compagnons, leur déclara :

— Ce bloc irradiant, dont j'ai prélevé un échantillon, est certainement « tombé » sur Mercure il y a plusieurs milliers de siècles. Malgré toutes mes recherches, je ne suis pas parvenu à savoir de quelle matière il était composé. La seule chose que je puisse affirmer, c'est que ce bloc émet une très grande quantité d'ozone. Comme le radium, il trouve de nouvelles forces dans sa propre destruction. En un mot, ce bloc deviendra du simple granit dans cinq millions d'années, exactement comme le radium devient du plomb dans le même temps.

Jeff, qui était souriant, demanda :

— Je ne vois pas en quoi cela nous avance.

— Vous n'avez donc pas compris ? Ce bloc émet de l'ozone, et cela ne vous dit rien ?

— Franchement, non.

— Apprenez alors que l'ozone, – du grec « ozein » : avoir une odeur, et vous avez remarqué qu'il a une forte odeur piquante – n'est qu'une modification allotropique de l'oxygène, car il résulte de la condensation de ce gaz. On peut le préparer en faisant agir sur l'oxygène l'effluve électrique. Ici, la matière s'en charge elle-même. Vous semblez ignorer que notre Terre est entourée, vers trente kilomètres de hauteur, d'une couche d'ozone. Et j'ajoute, fort heureusement pour nous.

— Pourquoi cela ?

— Parce que cette couche d'ozone intercepte toutes les longueurs d'ondes nocives à notre organisme. Ainsi, l'analyse spectrale ne nous permet de percevoir que l'ultraviolet qui a 3/10 000 de millimètre de longueur d'onde. C'est grâce à l'ozone que nous ne percevons plus les autres radiations. Toutes les radiations inférieures à cette longueur d'onde sont interceptées. C'est grâce à Charles Fabry et à Buisson que nous savons que l'ozone était la cause de ce fait. Ils nous ont appris que cette couche d'ozone, ramenée à la pression atmosphérique ordinaire, n'aurait que trois millimètres d'épaisseur. Il résulte de toutes ces expériences que si cette couche était diminuée des 2/3, nous serions carbonisés en peu d'instant, car si l'ultraviolet, au-dessus de 3/10 000 de millimètre de longueur d'onde, ne produit qu'un coup de soleil, au-dessous de cette limite, il carbonise tout. J'ajouterai que si, au lieu de 3 mm d'épaisseur, la couche d'ozone en avait 6, la race humaine qui peuple la Terre n'existerait plus, par suite du développement intensif des microbes de toute espèce.

— Je commence à comprendre, murmura Jeff.

— L'ozone, dont la molécule est composée de trois atomes d'oxygène accolés, est donc émis à profusion sur Mercure, et la couche qui entoure cette planète doit être plus épaisse que sur la Terre. Je m'explique maintenant pourquoi nous avons vu des « microbes » géants.

— Pourtant, questionna Richard, si l'ozone développe la gent microbienne en quantité, cela ne veut pas dire qu'elle la développe en grosseur ! D'autant plus que nous n'avons vu que dix ou douze sortes de microbes, parmi les milliers de familles qui composent ces êtres infiniment petits.

— Ta réflexion est fondée. Mais tu as certainement remarqué avec moi que de ce bloc n'émane pas que de l'ozone. Il produit également un gaz qui m'est totalement inconnu. De ce mélange, il s'est formé une combinaison chimique qui, au lieu de développer en quantité les microbes, n'a fait que développer en grosseur quelques-uns d'entre eux. Fort heureusement d'ailleurs.

» La race mercurienne a dû être décimée par ces monstres, et je comprends aisément pourquoi les Mercuriens sont devenus amphibies.

Pour se soustraire aux attaques incessantes de ces géants, ils ont progressivement, au cours de centaines de siècles, cherché un refuge au fond des eaux, car, de génération en génération, les monstres devenaient de plus en plus nombreux et plus volumineux, et par là même, plus voraces. La fonction créant l'organe, les Mercuriens sont adaptés maintenant à ce nouveau genre de vie.

— Vous êtes extraordinaire, professeur ! s'exclama Jeff. Mais que pouvons-nous faire pour cette race mercurienne destinée à

disparaître ?

— Ce que nous pouvons faire ? La sauver, tout simplement !

— La sauver ? Comment cela ?

Ce jour-là, le professeur ne voulut pas en dire davantage, mais il demanda à ses compagnons de terminer la réparation du *Météore*.

Guidés par le professeur, qui à tout moment donnait l'exemple, nos amis s'activèrent, et, huit jours après, le *Météore* était prêt à prendre le départ.

— Avant notre départ, il convient que je vous apprenne ce que j'ai décidé, déclara Bénac. Vous avez encore à la mémoire les explications que je vous ai données au sujet du fameux tunnel qui traverserait Mercure de part en part. Je viens de changer d'avis.

— Comment, vous admettiez l'existence de ce tunnel ? demanda Mabel.

— Non, mais j'admets qu'il se trouve au milieu du globe un endroit où se trouverait une masse imposante de cette matière irradiante que nous avons découverte. L'irradiation et la luminosité de ce bloc, formant avec la rareté de l'atmosphère un disque énormément agrandi, plus qu'il ne l'est en réalité, nous donneraient l'illusion, de la Terre, d'un tunnel communiquant entre la partie obscure et la partie éclairée de Mercure.

— Votre déduction est assez hardie, mais serait-elle vérifiée, je ne vois pas comment nous pourrions aider la race mercurienne.

Sans s'attarder à d'autres explications, le professeur tapa familièrement sur l'épaule de Jeff.

— Laissez-moi faire, j'ai mon idée, conclut-il.

* * *

Le *Météore* prit rapidement la direction de la partie obscure de Mercure. Compte tenu de la circonférence de la planète et de l'endroit où ils se trouvaient, quatre mille kilomètres environ les séparaient de l'endroit où le fameux « tunnel » avait été aperçu par les astronomes terriens. Cette distance fut rapidement franchie, et, selon les indications de Bénac, le *Météore* survola la planète à très basse altitude.

Après quelques heures de recherches, et alors qu'ils se trouvaient au-dessus d'épais nuages, les appareils détecteurs décelèrent la présence d'une importante quantité d'ozone.

— Descendons, ordonna Bénac, et mettons nos lunettes, car elles nous seront utiles.

Bientôt, le *Météore*, qui s'était arrêté, sembla suspendu au-dessus d'un foyer ardent. Après quelques calculs rapidement faits, Bénac déclara :

— Je ne m'étais pas trompé en supposant que l'importance du bloc

contenu dans la caverne n'était pas suffisante pour produire un tel développement des microbes. J'ai supposé qu'une masse beaucoup plus importante devait se trouver ailleurs. Je comprends maintenant pourquoi mes collègues ont cru à l'existence d'un tunnel. Je viens d'évaluer approximativement la grosseur du bloc irradiant, que nous dominons, et je l'estime à environ un kilomètre de diamètre.

C'était une masse énorme qu'ils voyaient sous eux, et nos amis se demandaient maintenant ce qu'allait décider leur chef.

— Grâce à A-1, déclara-t-il, nous allons sauver la race mercurienne, en détruisant les microbes géants, et en permettant ainsi aux Mercuriens de ne plus se réfugier sous les eaux, nous leur donnerons même l'usage de la parole.

— Comment allez-vous faire tout cela, patron ?

— C'est tout simple. Nous allons détruire le bloc à l'aide des rayons de nos boîtes plutoniennes. Lorsque ce sera fait, les émanations d'ozone seront annihilées, et les microbes n'auront plus un terrain favorable à leur développement, puisque la couche d'ozone enveloppant Mercure ne sera plus aussi épaisse. Je ne vous en dis pas plus long pour l'instant, je vous demande simplement de m'aider à carboniser cette masse irradiante.

Les six astronautes, munis de leurs boîtes, se mirent en devoir d'en diriger les rayons vers le sol. Pendant des heures et des heures, ils parcoururent ainsi en tous sens l'énorme bloc qui, petit à petit, devenait moins brillant. Enfin, les appareils de bord indiquèrent que les émanations d'ozone avaient complètement cessé.

— Victoire, s'écria Bénac, l'ozone est maintenant vaincu. Mais ce bloc demeurera quand même lumineux, grâce au gaz inconnu qui continuera de s'en échapper.

En souriant, il ajouta :

— Cela permettra toujours à quelques-uns de mes collègues de croire à l'existence du fameux tunnel. Quant à ce gaz, je vais encore en prélever quelques échantillons, afin de l'analyser une fois encore.

— Et la parole ? Vous la leur rendrez comment, patron ?

— Pas moi, mais la nature s'en chargera.

— Pourtant, vous aviez dit...

— Lorsque les Mercuriens reprendront leur vie normale, c'est-à-dire lorsqu'ils vivront davantage à l'air libre que sous l'eau, l'usage de la parole leur viendra tout naturellement. Pour cela, il faut que les microbes aient disparu, bien sûr. Mais ce sera fait avant quelques centaines d'années. Nous venons de sauver la race mercurienne, et grâce à nous, qui sait, peut-être un jour la zone tempérée de cette planète verra s'épanouir une civilisation égale à la nôtre, car la nature prévoyante a bien préparé le terrain, croyez-moi.

Bénac dirigea ensuite le *Météore* vers l'entonnoir naturel où ils

avaient aperçu pour la première fois la matière irradiante.

En quelques minutes, celle-ci fut également désintégrée.

Plus rien ne les retenait maintenant sur Mercure, plus rien sauf la question « garde-manger », comme le répétait Ficelle.

En quelques jours, grâce à son ingéniosité, la basse-cour du *Météore* fut abondamment pourvue, Ficelle, Jeff et Gonzales, qui était complètement rétabli, ayant disposé de nombreux pièges.

Nos amis étaient donc en mesure d'affronter de nouveau les grands espaces interplanétaires. Tout de même, avant de quitter Mercure, Bénac tint à construire, comme sur Jupiter, un petit monument dans lequel il enferma quelques objets usuels, et notamment une notice écrite en français, avec quelques dessins d'objets courants.

— Un jour, dit-il, des savants mercuriens déchiffreront notre langage, comme nous avons nous-mêmes déchiffré les hiéroglyphes. On n'arrête pas la science.

— Une question, professeur, demanda Jeff, puis-je connaître notre nouvelle destination ?

Bénac eut un sourire.

— Nous n'avons plus le choix, répondit-il. Il ne reste que Vénus !

XVIII

Le départ de Mercure s'effectua dans les meilleures conditions, et le *Météore* piqua droit vers Vénus la belle, laissant derrière lui Mercure la mystérieuse.

— Ainsi, demanda Ficelle, après Vénus, c'est terminé ?

— Après Vénus, nous retournerons sur notre chère Terre, où certainement on doit nous croire morts depuis longtemps.

— N'y a-t-il pas des astéroïdes, demanda Jeff à son tour, que nous pourrions visiter, tels Hermès, Cérès, Adonis ?

Bénac sourit.

— Voilà bien longtemps que nous sommes partis, et je crois qu'il sera sage de remettre à plus tard la visite de ces petits mondes, lorsque nous aurons mis au courant les Terriens des découvertes que nous avons faites.

— Vous avez raison, patron, s'écria Ficelle. Il me tarde de revoir Paname. Allons d'abord mettre les Terriens au courant, comme vous dites, et repartons vers ces petits mondes. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je prends goût à ces voyages.

— C'est entendu, nous repartirons encore vers l'inconnu, et j'espère que nous serons encore tous ensemble.

D'un même élan, tous s'étaient réunis autour de Bénac.

— Vous pouvez compter sur nous, s'écrièrent-ils d'une même voix.

— D'autant plus, ajouta Richard, que nous avons promis à A-1 de revenir sur Pluton pour lui apporter une réserve du mélange de mégatrons et de gaz joviens, ou gaz Bénac, puisque nous l'avons ainsi baptisé.

— Et puis moi, il me tarde de revoir ce cher Malabar, continua Ficelle, car je suis sûr que Jupiter est maintenant complètement civilisé.

— Tu exagères un peu, mais ton protégé a certainement dû faire beaucoup de travail depuis que nous l'avons quitté.

Mabel, elle, était enthousiasmée à l'idée de revenir sur Neptune, les aventures de Ratnedak vivant toujours en sa mémoire.

— Après tout, disait-elle, Neptune est sur le chemin de Pluton.

Quant à Jeff et Gonzales, ils donnèrent chacun leur avis, l'un

préférant Uranus, l'autre Saturne.

Bénac coupa court à toutes ces discussions en déclarant :

— Lorsque nous repartirons de la Terre, nous ne referons pas le même voyage. Non, nous irons sur Pluton apporter à nos amis ce que nous leur avons promis, et de là, si j'ai pu, comme je l'espère, modifier le *Météore* au point de lui faire acquérir une vitesse plus élevée, nous nous élancerons vers les nébuleuses galactiques, et peut-être même vers les extragalactiques.

En déclarant cela, le professeur semblait perdu dans un rêve merveilleux. Richard se garda bien de l'en tirer, car il voyait que tous ses compagnons étaient heureux à la pensée d'accomplir un tel voyage...

Ce fut Ficelle qui, le premier, ramena tout le monde à la réalité. Bombant le torse, il s'écria :

— Si quelqu'un a besoin de renseignements sur Vénus, je suis à sa disposition.

Puis, sérieux, il ajouta en regardant Jeff :

— D'ailleurs, je ne parlerai que si l'on m'interroge.

Jeff ne put s'empêcher de sourire.

— Je suis prêt à noter toutes vos explications, mon cher Ficelle, mais prenez garde, les lecteurs du *New Sun* n'aiment pas être induits en erreur.

Superbe, Ficelle rétorqua :

— Très bien, alors, je commence. Je vous dirai tout d'abord, mon cher, que l'orbite de Vénus est très elliptique et que cette planète tourne autour du Soleil à environ 108 millions de kilomètres. Si vos lecteurs l'ignorent, Vénus s'appelle aussi l'étoile du Berger, car c'est l'astre le plus étincelant du ciel. Cette planète a à peu près les mêmes dimensions que la Terre, puisqu'elle a, en effet, un diamètre de 12 310 km, soit quatre cents kilomètres à peine de moins. Son volume est les 9/10^{ème} de celui de la Terre, mais sa masse est plus faible : environ les 8/10^{ème}. Par conséquent, lorsque nous arriverons sur Vénus, nous pèserons moins que sur notre bonne et chère Terre. Ainsi, Mme Beaumond qui ne pèse que 50 kg n'en fera plus que 40. Et si vous ne croyez pas tout ce que je vous dis, allez-vous faire cuire deux œufs ! Ça vous va comme ça, oui ?

Un éclat de rire général accueillit ces paroles tandis que Ficelle se mettait à rire lui aussi.

Bénac intervint toutefois :

— N'ayez crainte, Jeff, tous ces renseignements peuvent être notés. Mais je vais quand même ajouter certaines choses.

Il prit un temps, puis :

— Vénus est la planète la plus rapprochée de la Terre, car son orbite n'est éloignée de la nôtre que de quarante millions de

kilomètres. Sa révolution autour du Soleil est de 225 jours. L'observation de Vénus nous montre une surface uniformément blanche et nous n'avons pu encore trouver trace de continents.

— Pour quelle raison ?

— À cause des masses nuageuses assez importantes. D'un autre côté, les observations les plus récentes semblent devoir affirmer l'absence de vapeur d'eau. Cela est évidemment contradictoire, car on ne peut alors expliquer la présence des nuages que l'on y distingue.

— Je constate que Vénus, qui est la planète la plus rapprochée de la Terre, est la moins bien connue.

— Vous ne croyez pas si bien dire, car, si certains ont trouvé que la rotation de Vénus était de 21 heures 21 minutes 22 secondes, d'autres, tel Schiapparelli, affirment au contraire que la rotation de Vénus s'effectue dans le même temps que sa révolution autour du Soleil.

— Comment ? Vénus, comme Mercure, présenterait toujours la même face au Soleil ?

— C'est ce que les savants modernes affirment. Mais je n'y crois pas. Je reste persuadé que Vénus a une rotation à peu près identique à celle de la Terre. Quant à son atmosphère, les avis sont très partagés. Les astronomes américains Adams et Dunham ont découvert en 1934 dans le spectre de Vénus du gaz carbonique, et leurs partisans supposent que Vénus, semblable à notre Terre il y a des millions d'années, n'a pas encore de plantes qui absorbent le gaz carbonique, lesquelles, en retour, rejettent de l'oxygène. De déduction en déduction, ils arrivent à déclarer que Vénus connaîtra les mammouths, les brontosaures et les hommes dans quelques millions d'années, lorsque les plantes auront assaini l'atmosphère irrespirable.

— Et quelle est votre opinion à ce sujet ?

— Mon opinion est certainement la vôtre. Nous avons trouvé la vie animale sur toutes les planètes que nous avons visitées, et, à moins que Vénus ne soit l'exception qui confirme la règle, je suis plus que jamais convaincu de trouver sur son sol des êtres vivants, car, quoi qu'on puisse dire, il existe une couche atmosphérique assez épaisse et assez dense, puisqu'elle permet la formation de nuages, et que cette masse est visible de la Terre au point de nous cacher la configuration du sol vénusien. J'ajoute, mon cher Jeff, que Vénus ne possède aucun satellite, malgré les dires de mes collègues qui ont cru en apercevoir un, alors que ce n'était qu'une pure illusion d'optique, due à la présence d'Uranus situé dans le même endroit du ciel.

Bénac s'arrêta un moment, et reprit :

— C'est, je crois, tout ce que l'on peut dire sur Vénus.

Mabel, qui avait écouté attentivement les explications du professeur, demanda :

— À quelle distance se trouvait donc Vénus, lorsque nous sommes partis de Mercure ?

Richard, qui venait de faire un rapide calcul, répondit :

— Si Vénus avait été en opposition, nous n'aurions été qu'à une distance de 58 millions de kilomètres. Or Vénus se trouve actuellement à 120 millions de kilomètres de Mercure. Cette distance, nous la franchirons en 16 heures 40 minutes environ.

— Seize heures quarante minutes seulement de voyage ? s'exclama Gonzales. Mais ce sera notre plus courte étape, au point de vue temps, bien entendu.

— Détrompez-vous, répondit Bénac, car nous n'aurons ensuite que 70 millions de kilomètres à parcourir pour revenir sur notre Terre. Mais, auparavant... (Il hocha la tête.) Nous sommes dans les parages de l'orbite de la comète d'Encke. Nous allons faire un petit crochet et nous porter à sa rencontre, afin de l'observer de plus près. Si nous avons eu le rare bonheur d'observer de bien près, de trop près, je dirai même, la comète de Halley, qui possède l'orbite la plus grande parmi les comètes, nous ne devons manquer d'observer la comète d'Encke, qui possède la plus petite.

— Elle doit se rapprocher de très près du Soleil, dit Ficelle

— Très près, en effet, car à son périhélie, elle ne se trouve qu'à 50 millions de kilomètres à peine de celui-ci. Son aphélie se trouve à 600 millions.

Une heure à peine suffit au *Météore* pour se porter au-devant de la comète d'Encke que Bénac et Richard observèrent à loisir. Se souvenant de leurs aventures passées, ils se tinrent à une distance respectueuse de la comète qui brillait, devant eux, d'un éclat magnifique.

— Voilà, j'ai terminé mes observations, déclara bientôt Bénac, et mes collègues terriens seront bien étonnés lorsque je leur donnerai exactement la vitesse de cette comète ainsi que sa masse, son poids et la durée de sa révolution.

Il sourit et ajouta :

— Et maintenant, direction Vénus !

XIX

À toute allure, comme s'il était animé d'une ardeur nouvelle, le *Météore* fonçait à deux mille kilomètres/seconde vers l'étoile du Berger, laissant derrière lui la comète qui, bientôt, disparut à leurs regards.

À tour de rôle, nos amis prirent quelques heures de repos et dès le lendemain matin (temps terrestre), Bénac ralentit l'allure du *Météore*.

— Nous allons encore une fois vers l'inconnu, dit-il. Mais je tiens tout d'abord à observer cette planète.

Mais les observations n'apportèrent, hélas, aucun résultat.

— Vénus est entourée de nuages qui cachent complètement le sol. Les nuages doivent être à une très grande altitude, et forment un écran blanchâtre.

L'observation de la planète était très malaisée, car, outre la proximité relative du Soleil, la luminosité particulière de Vénus rendait très difficile toute observation sérieuse. Il convenait donc d'attendre.

Ils allaient bientôt parvenir dans la zone d'attraction vénusienne, et les astronautes s'apprêtaient à subir le renversement de l'appareil. Pour cela, la vitesse avait été encore réduite. Tout à coup, Richard s'écria :

— La température extérieure atteint près de 100 degrés et elle continue à s'élever à mesure que nous progressons.

Bénac fit une analyse rapide de la couche environnante. Il mit ensuite ses compagnons au courant de ce qu'il venait de découvrir.

— Voici une chose très étrange. Vénus est entourée d'une couche de fines particules électrisées, de provenance solaire certainement, qui doivent, comme les rayons cathodiques, s'enrouler autour de la planète sous l'action de son champ magnétique. Mais, à l'encontre de ces rayons cathodiques, sur lesquels d'ailleurs nous ne sommes pas tout à fait d'accord, ces fines particules dégagent une chaleur intense, comme si elles se consumaient par désagrégation de la matière.

— Cela nous explique donc, interrompit Richard, le halo blanchâtre qui entoure Vénus, et qui nous a toujours empêché de l'observer convenablement.

— J'y ai pensé, répondit Bénac, mais si cette couche fait corps avec la planète, nous devons admettre que celle-ci est en fusion.

Le professeur allait renoncer à la visite de Vénus lorsque le renversement de l'appareil eut lieu. La vitesse s'accrut et, tout à coup, Bénac s'écria :

— La température extérieure s'abaisse.

La descente s'effectua normalement, et, comme il arrive toujours en pareil cas, la visibilité était presque nulle.

— Stop, cria Ficelle après un certain temps, nous sommes au-dessus d'un océan... Regardez !

Bénac consulta rapidement les appareils de contrôle, et c'est avec une joie sans borne qu'il annonça :

— Air respirable, pesanteur égale aux 8/10^{ème} de celle de la Terre. Température normale au-dessus des flots. J'avais donc raison. Un continent sur la droite. Allons-y.

* * *

Le *Météore* se posa près d'une petite rivière arrosant de ses eaux une vaste et paisible campagne. La température était de 20°.

Le sas vivement ouvert, nos amis sortirent pendant que Richard, avec ses appareils, s'employait à analyser l'eau de la rivière.

— Elle est impropre à la consommation, déclara-t-il. Il suffirait néanmoins de la filtrer. Mais nous découvrirons certainement des sources.

Le sol vénusien présentait les mêmes particularités que celui de la Terre. D'innombrables petites bêtes trottaient dans les herbes, et dans le ciel évoluaient des oiseaux et des insectes de toutes sortes. Pour un peu, les astronautes se seraient crus revenus sur leur monde d'origine.

Ils décidèrent alors de survoler la planète afin de découvrir si une civilisation vénusienne existait réellement. À faible altitude, l'appareil se dirigea vers le nord.

Pour l'instant, au-dessous d'eux, ce n'étaient que vastes prairies, rivières et fleuves majestueux, vergers de toutes sortes où la nature donnait libre cours à son exubérance.

Soudain, et alors que les astronautes s'extasiaient devant la splendeur qui s'offrait à leurs regards, le *Météore* s'immobilisa brusquement.

— Regardez ! Là-bas ! venait de crier Richard.

À quelques kilomètres devant eux, une agglomération immense s'étalait sous leurs yeux.

— Une ville ! Et quelle ville ! s'exclama Ficelle. Regardez donc, il y a au moins une dizaine de tours Eiffel.

— Et bien plus hautes que la nôtre, ajouta Richard.

Quant à Bénac, il ne cessait de répéter

— Vénus est habitée, les Vénusiens existent ! Portons-nous vers cette cité. Vite !

Mais Richard leva la main.

— N'agissons pas comme sur. Neptune, voulez-vous ? Nous ne connaissons pas les Vénusiens, et je ne tiens pas le moins du monde à faire connaissance avec leurs géôles. Nous allons atterrir aux abords de la ville, et, si ces gens sont animés de bonnes intentions, ils viendront d'eux-mêmes au-devant de nous.

Richard parlait très sagement, et il fut écouté. Quand l'appareil fut posé au sol, à quelques centaines de mètres de la ville, nos amis attendirent les premières manifestations des Vénusiens.

Mais une heure, deux heures, puis trois heures s'écoulèrent sans que les astronautes n'aient rien aperçu. Rien ne bougeait dans la ville.

— Je commence à croire, dit Ficelle, que nous avons devant nous un cimetière. Un cimetière dont les tombeaux ressembleraient à des maisons, mais un cimetière tout de même.

La réflexion de Ficelle était assez fondée, et les Terriens se demandaient si cette ville immense était bien habitée. Aucune activité, pas une âme qui vive. Rien !

Jeff parlait de partir en expédition, mais Richard fit remarquer que la nuit tombait rapidement et qu'il ne serait pas prudent, pour l'instant, de s'éloigner du *Météore*.

La nuit vint, mais aucune lueur, aucune lumière ne se montra dans la cité que la vie semblait avoir abandonnée, et que seuls des fantômes devaient peupler, comme le déclara Ficelle.

Une ville morte ?

C'était en effet la question que se posaient les astronautes.

Cette nuit-là, nos amis ne dormirent presque pas, et toutes les suppositions, même les plus saugrenues, furent émises.

Lorsque parut l'aube, Bénac prit une décision :

— Nous allons partir et tâcher de percer ce mystère. Nous allons laisser le *Météore* ici. Si Gonzales le veut bien, il en sera le gardien, jusqu'à notre retour.

Bénac, Richard, Jeff, Ficelle et Mabel s'éloignèrent alors que le Soleil commençait à poindre à l'horizon. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, leur étonnement grandissait. Les hauts buildings qu'ils longeaient semblaient figés dans un éternel silence. Ils parcoururent ainsi de larges avenues, des places, des jardins somptueux. Ce qui les étonna le plus, ce fut de constater que tous les rez-de-chaussée, servant probablement à des entreprises commerciales, étaient barricadés par de solides barreaux d'acier. C'était une ville abandonnée qu'ils étaient en train de visiter, et quelques maisons dans lesquelles ils pénétrèrent achevèrent de les en convaincre.

Bénac déclara :

— Nous nous trouvons dans une ville des plus modernes, et il nous est facile de nous rendre compte que la civilisation est ici plus avancée que sur la Terre. Je la comparerais volontiers à celle de Mars.

Richard murmura :

— C'est tout de même curieux qu'il ne se trouve aucun habitant dans cette cité.

— Oui, et je me demande quelle raison a pu les pousser à abandonner leurs foyers.

La cité inconnue était une merveille de goût, d'élégance et de confort. On sentait très nettement que ceux qui l'avaient bâtie et habitée étaient parvenus à un stade d'évolution très avancé.

Sur chaque place, d'immenses monuments rappelaient le style de la Rome antique, avec cependant un mélange moderne du meilleur goût.

Les rues étaient vastes et droites. Des trottoirs spacieux couraient le long des maisons. Mais le plus saisissant était de ne voir personne, aucun être humain fouler de ses pas la matière inconnue dont étaient

faits ces trottoirs et ces avenues ; c'était de ne voir circuler aucun véhicule dans les rues et les avenues ; c'était de n'entendre aucun bruit ; c'était, en un mot, de ne trouver que le silence et le vide !

Ils venaient d'arriver sur une place, et, devant eux, un immense bâtiment ressemblant à un entrepôt s'offrait à leurs regards. Ils s'y dirigèrent, et, comme les spacieuses ouvertures n'étaient pas barricadées, ils pénétrèrent à l'intérieur. À peine avaient-ils fait quelques pas qu'un cri de stupéfaction jaillit de leurs gorges. Devant eux, une dizaine d'appareils ressemblant étrangement au *Météore* gisaient, à moitié détériorés. D'un même élan, ils se précipitèrent vers eux.

Ils les regardèrent longuement, en visitèrent un au hasard, puis se tournèrent vers Bénac dans une interrogation muette.

— Voilà qui est étrange, constata Bénac. Ces engins sont une réplique du *Météore*. Leur moyen de propulsion est le même. Mais l'intérieur a été conçu pour transporter des marchandises et des voyageurs en grande quantité.

— C'est, en somme, le rêve de Gonzales réalisé, interrompit Ficelle.

— Ces appareils sont assez anciens, poursuivit Bénac. Ils ont dû servir assez longtemps, si nous en jugeons par l'état dans lequel ils se trouvent. Je ne crois pas me tromper en affirmant que nous sommes dans un entrepôt de vieilles machines volantes hors d'usage, et destinées à la refonte ou à la ferraille. Ces appareils seraient tout à fait incapables de fonctionner à l'heure actuelle.

Les astronautes continuèrent leur exploration dans l'immense entrepôt.

Et c'est ainsi qu'ils découvrirent, plus loin, deux appareils pouvant transporter plus de mille personnes.

— Bon sang, disait Ficelle. On pourrait y enfermer tout un village. Ils voient grands, les Vénusiens. Mais j'aimerais bien en voir un. Où diable sont-ils passés ?

Bénac laissait parler le jeune mécanicien, mais il demeurait pensif. Au bout d'un instant, il se mit à hocher la tête.

— Les Vénusiens connaissent depuis longtemps l'invention qui fait l'orgueil de ma vie. Leur civilisation, tout nous permet de l'affirmer, est beaucoup plus avancée que la nôtre, et je pense que c'est là un bien grand malheur, soupira-t-il.

En disant ces mots, il était devenu tout pâle.

— Qu'avez-vous donc, professeur ? demanda Jeff, intrigué.

— Il y a que nous devons prendre immédiatement une décision importante dont peut dépendre le sort de notre Terre.

— Le sort de la Terre ?

— Une raison majeure a obligé les Vénusiens à abandonner cette

ville. Quelle est cette raison ? Je l'ignore, mais nous sommes en droit de nous demander s'ils n'ont pas quitté la planète entière, puisqu'ils possèdent des appareils semblables au nôtre. Si un danger les menace, pourquoi n'auraient-ils pas, en effet, cherché refuge sur un autre monde ? Et il n'y a que la Terre où ils puissent trouver un séjour identique à celui qu'ils connaissaient ici. Nous arrivons de Mercure, après avoir parcouru toutes les autres planètes, et nous ne les avons trouvés nulle part.

Son visage se serra tout à coup.

— Qui nous dit, aussi, qu'après avoir constaté que nous sommes moins évolués qu'eux, ils ne veuillent pas s'établir en maîtres, chez nous ? Nos semblables ne pourront malheureusement pas résister à leur assaut.

Après une légère interruption, il ajouta :

— Il nous faut revenir immédiatement sur Terre !

À ces mots, une émotion immense envahit le cœur des astronautes. Retournant rapidement sur leurs pas, ils se dirigèrent vers le *Météore* où Gonzales les attendait avec impatience.

Tout à leurs pensées, ils parcouraient en sens inverse le chemin qu'ils venaient de faire. Ils se trouvaient sur la première des grandes places qu'ils avaient traversées, lorsque, d'une rue adjacente, surgirent tout à coup une dizaine d'individus. Ceux-ci, des Vénusiens sans aucun doute, étaient aussi grands que Jeff, et certainement aussi bien musclés. Vêtus de combinaisons aux poches multiples, et coiffés d'un béret ressemblant étrangement à ceux de nos paysans basques, ces inconnus pouvaient facilement être pris pour des Terriens.

Le groupe de Vénusiens s'était arrêté, et, après quelques mots échangés à voix basse, ils s'élancèrent vers nos amis. Leur manière empreinte de simplicité avait bonne allure, leur démarche était souple, aisée, et comme féline. Admirablement bien constitués, leur physique était des plus agréables. Des yeux bleus encadrés de sourcils très fins et très noirs donnaient plus d'éclat à leur regard. Un nez à la grecque faisait ressortir une bouche petite mais charnue, aux lèvres sensuelles. Ils donnaient l'impression, non seulement d'être des athlètes, mais encore des modèles de la beauté masculine.

Mabel résuma l'opinion générale en murmurant :

— De véritables Apollons avec une tête d'Adonis !

D'une voix douce, harmonieuse, les inconnus s'adressèrent aux Terriens, mais ceux-ci ne comprirent pas le moindre mot de ce langage, et c'est en vain que Bénac essaya de se faire comprendre.

Usant du procédé qui lui avait réussi avec le professeur Bzzi, sur Neptune, Bénac, avec son inséparable morceau de craie, traça rapidement sur le sol un Soleil central avec les orbites des neuf planètes. Puis, désignant le cercle représentant la Terre, il essaya de

leur faire comprendre par signes qu'ils venaient de ce monde. L'explication fut de courte durée, car les Vénusiens se mirent à se regarder, à sourire, et à faire comprendre à nos amis qu'ils étaient heureux de les recevoir. Ensuite, ils leur firent signe de les suivre.

Richard, instinctivement, avait sorti sa boîte plutonienne, imité immédiatement par ses compagnons.

— Suivons-les, mais attention à la première alerte.

Ils allaient continuer à parler, lorsqu'un des Vénusiens s'arrêta, et regarda les petites boîtes que tenaient les Terriens. Tranquillement, il sortit de sa poche une boîte identique dont il manœuvra un crochet. Puis, toujours souriant, il fit comprendre aux astronautes qu'ils pouvaient se servir de leurs boîtes. Interdits, ceux-ci ne savaient que penser. Alors le Vénusien jeta son béret sur le sol et le leur désigna.

Tous comprirent, et ce fut Ficelle, qui, plus impulsif que les autres, dirigea le terrible rayon vers le béret.

— Zut ! s'écria-t-il, ma boîte ne fonctionne plus.

À tour de rôle, ils essayèrent tous, mais en vain. Les armes que les Plutoniens leur avaient données ne fonctionnaient plus !

— Inutile d'insister, mes amis, prononça Bénac, ces gens-là connaissent non seulement les secrets de cette arme, mais savent encore en annihiler les effets. Nous sommes donc tout à fait désarmés devant eux. S'ils sont animés de mauvaises intentions à notre égard, nous n'avons aucune chance de leur échapper.

* * *

Quelques rues et quelques places furent de nouveau traversées à la suite des Vénusiens toujours aussi charmants, et bientôt nos amis furent invités à pénétrer dans une bâtisse dont la façade de marbre était sculptée de façon remarquable.

Dès leur entrée, Bénac hocha la tête.

— Nous sommes dans un laboratoire de savants, dit-il.

Au centre de l'immense hall, dans lequel ils venaient de pénétrer, un énorme tube métallique montait vers les étages supérieurs.

Ils pénétrèrent à la suite des Vénusiens dans le réduit situé à la base même du tube.

L'un des Vénusiens leur fit signe de regarder la salle, puis, appuyant sur un bouton, les invita de nouveau à regarder.

Pas une seconde ne s'était écoulée, et les regards se portaient maintenant d'une hauteur de trois cents mètres environ sur l'immense ville.

— C'est un tube qui ressemble à ceux qui nous servent pour la transmission de nos pneumatiques, expliqua Bénac, qui, depuis qu'il avait visité Mars et Pluton, ne s'étonnait plus de rien.

Rapidement, nos amis sortirent de l'étrange appareil, et, toujours à

la suite des Vénusiens, entrèrent dans une vaste pièce dont les cloisons, le plancher, le plafond et tous les ustensiles étaient de verre. Au milieu de cette pièce, une cabine construite en ébonite attira plus particulièrement leur attention. Cette cabine était composée d'un fauteuil, d'un petit écran, d'un casque écouteur et d'un tableau électrique où se dressaient trois manettes.

Un des Vénusiens pria le professeur Bénac de prendre place dans le fauteuil. Nos amis s'y opposèrent, mais Bénac les pria de s'écarter.

— Je vous remercie de votre attachement, mais je suis persuadé que les Vénusiens n'ont aucune mauvaise intention à mon égard. D'ailleurs, rappelez-vous notre première visite sur Pluton, chez A-1.

Les astronautes laissèrent Bénac entrer dans la cabine, où il s'assit sur le fauteuil, face au petit écran. L'appareil écouteur placé à ses oreilles, un Vénusien abaissa les trois manettes et ferma la porte.

Pendant une heure, Bénac sembla immobilisé, comme en extase, devant l'écran. Son visage ne trahissait pas la moindre douleur ni la moindre émotion. Il paraissait endormi, la pensée absente. Lorsque le Vénusien releva les manettes, et enleva le casque qu'avait coiffé Bénac, les astronautes poussèrent un soupir de soulagement. Ils eurent la surprise d'entendre le professeur s'écrier :

— Merveilleux, je parle maintenant le vénusien.

Et, se tournant vers ses hôtes, Bénac entama avec eux une longue conversation. Lorsqu'il eut terminé, Richard s'avança.

— Peut-on savoir par quel miracle...

— Je vous l'explique en quelques mots. Je viens de passer dans la « *Chambre du Temps* ». Voici en quoi cela consiste. Ici, sur Vénus, où les êtres humains vivent cent cinquante ans, comme sur Mars, les enfants, jusqu'à l'âge de douze ans ne sont astreints à aucune instruction. Ils vivent en plein air, élevés par des moniteurs payés par le gouvernement. Leur corps se développe ainsi en force et en beauté, et ce n'est que lorsqu'ils atteignent l'âge de douze ans qu'ils sont envoyés dans la « *Chambre du Temps* », où, vu leur jeune âge, ils passent cinq fois une heure.

— Qu'y font-ils ?

— Pendant ces cinq séances, les petits Vénusiens apprennent ce que les Terriens apprennent de quatre à douze ans. À partir de ce moment-là, ils suivent alors les cours qui leur sont donnés jusqu'à l'âge de seize ans, puis chacun d'eux se spécialise dans la branche qui lui convient. Ce système est remarquable, car le corps des petits Vénusiens, développé à l'extrême, supporte mieux ainsi l'instruction supérieure qui lui est donnée.

— Mais comment peuvent-ils savoir en cinq heures ce que normalement on apprend en six ans ?

— Lorsqu'on se trouve sur le fauteuil, face à l'écran, l'écouteur aux

oreilles et les manettes abaissées, notre centre nerveux est immédiatement électrisé. Nos sens sont surexcités, principalement la vue et l'ouïe. Nous voyons sur l'écran qui est en face de nous, et entendons dans les écouteurs, dans l'espace d'une heure, tous les cours qu'un écolier subit en un an.

Ces messieurs m'ont fait le grand honneur de m'apprendre en une heure ce que les écoliers vénusiens apprennent en cinq. Je sais donc actuellement tout ce que les Vénusiens savent à l'âge de douze ans. Cela m'a permis de connaître suffisamment le langage vénusien pour me faire comprendre. Ces messieurs me prient de vous inviter à passer dans la « *Chambre du Temps* ».

— Entendu, patron, plaisanta Ficelle, mais vous pouvez d'ores et déjà me considérer comme lanterne rouge, je n'ai jamais été un écolier bien doué.

Une heure après, Richard, Jeff, Mabel et Ficelle, que l'on avait conduits dans une salle immense où se trouvaient des centaines de petites cabines, revenaient enchantés de leur séjour dans la « *Chambre du Temps* ».

Les Vénusiens s'avancèrent alors vers nos amis, et leur déclarèrent :

— Soyez les bienvenus sur notre planète, que vous appelez Vénus. Vous pouvez vous considérer comme chez vous.

Richard remercia ses hôtes, et la conversation allait continuer lorsqu'un des Vénusiens qui s'était absenté depuis un moment revint et s'adressa à Bénac :

— Votre compagnon qui était chargé de garder votre appareil a dû s'impatienter, car nous avons aperçu le *Météore* survolant à basse altitude notre cité. Nous l'avons attiré sur le toit de cet immeuble, où il est immobilisé. Mais votre compagnon n'a pas voulu en sortir, malgré nos prières. Nous avons dû rendre ses armes inutilisables. Voulez-vous aller le chercher vous-mêmes, et lui dire qu'il n'a rien à craindre ?

Ficelle était parti d'un grand éclat de rire.

— Ce pauvre Gonzales ne doit rien comprendre à ce qui nous arrive.

Un quart d'heure après, Gonzales, tout ahuri de son aventure, était présenté aux Vénusiens, et passait à son tour une heure dans la cabine pédagogique.

Pendant ce temps, Bénac avait conversé avec les Vénusiens, et, tout soucieux, pria ses compagnons de l'écouter.

— Permettez-moi tout d'abord de vous présenter le professeur Tchimor, chef de l'État vénusien, et ses collaborateurs intimes.

La présentation terminée, Bénac ajouta :

— Le professeur Tchimor a bien voulu m'apprendre l'horrible menace qui pèse sur Vénus. Il va lui-même vous mettre au courant.

Intrigués, nos amis s'étaient, sur l'invitation du gouvernement, assis devant lui.

— Vous êtes, commença-t-il, depuis votre passage dans la

« *Chambre du Temps* », au courant de notre manière de vivre. Vous savez que notre planète ne possède qu'une langue, qu'une race, qu'un État. À sa tête est placé ce que vous appelez un président. Ce président représente l'État vénusien, mais ne gouverne pas. Le gouvernement proprement dit est confié à dix savants.

— Que nous avons l'insigne honneur d'avoir devant nous, déclara Bénac.

— Vous savez tout cela, continua Tchimor, et plus tard, je me ferai un plaisir de vous mettre au courant de notre genre de vie, si toutefois nous en avons l'occasion.

Ces derniers mots avaient été prononcés d'une voix empreinte d'émotion.

— Je n'insisterai pas sur ce que vous savez déjà. Mais mon devoir est de vous apprendre qu'une catastrophe nous menace. Dans dix jours exactement, nous l'avons calculé, l'astéroïde Pikor entrera en collision avec notre planète.

Nos amis s'étaient dressés, mais le gouverneur leur dit :

— Votre chef va maintenant vous parler.

Bénac aussitôt commença :

— Le professeur Tchimor a raison. Dans dix jours, Pikor entrera en collision avec Vénus. N'en soyez pas étonnés outre mesure. Je vous ai déjà dit qu'il y avait plus de deux mille astéroïdes connus dans notre Système Solaire. Ce sont, comme vous le savez, de petits mondes, dont le plus gros est Cérès, qui n'a que 770 km de diamètre. Quelques-uns même n'ont que quelques centaines de mètres de diamètre. Ces astéroïdes, soumis eux aussi aux lois de Newton, gravitent autour du Soleil, et leur orbite est parfois très allongée, comme c'est le cas pour Hermès qui passe près de Mercure pour se perdre ensuite dans les parages de Jupiter.

» Pour vous faire une idée de ces petits mondes, sachez que tous les astéroïdes connus ne représentent pas, réunis, le centième de la masse de Mercure, malgré Cérès et ses compagnons tels que Pallas avec ses 500 km de diamètre, Vesta avec 400, Junon avec 180. Je vous fais grâce des autres, dont les noms ont été empruntés un peu partout, soit à la mythologie, soit aux prénoms féminins comme Dorothée. Il y a même, n'en déplaise à Ficelle, un astéroïde qui s'appelle Nénette.

Ficelle écoutait, bouche bée, sans dire un mot.

— Pour en revenir à notre sujet, continuait le professeur, sachez que l'astéroïde Éros, découvert par l'Allemand Witt en 1898, peut s'approcher de la Terre à 17 millions de kilomètres environ, ce qui est très peu, astronomiquement parlant. Mais cela n'est rien, car l'astéroïde Adonis a frôlé la Terre le 7 février 1936 à 2 300 000 km à peine, c'est-à-dire qu'Adonis a traversé notre orbite dix-huit heures à

peine avant que la Terre ne passât par le même point.

Nos amis commençaient à comprendre la gravité du danger, et sur leur interrogation muette, Bénac poursuivit :

— Quant à Hermès, ce fut encore plus sérieux. Le 30 octobre 1937, il passa juste devant la Terre à 730 000 km, soit presque deux fois la distance Terre-Lune. Il s'en fallut d'un cheveu qu'il n'y eût collision, car cette rencontre aurait eu lieu si Hermès avait eu son horaire avancé de 6 heures 45 minutes seulement.

— Hermès est-il volumineux ? demanda Jeff.

— Pas très. Il n'a que trois kilomètres de diamètre, mais représente tout de même 80 milliards de tonnes. Il est du poids de Pikor.

— Mais alors Vénus va voler en éclats ? demanda Mabel.

— Je ne le pense pas. Vénus a à peu près les mêmes dimensions et la même masse que la Terre. Or, ces 80 milliards de tonnes peuvent se comparer par rapport à la masse de Vénus, à la différence existant entre un gramme et une masse de 70 000 tonnes ou deux de nos cuirassés.

— Mais alors, nous ne risquons rien, s'écria Gonzales.

— C'est ce qui vous trompe. Une catastrophe épouvantable va se produire ici. Le continent sera défoncé, l'écorce du globe fendue et des régions entièrement dévastées.

Après un court silence, Bénac continua :

— À part évidemment la destruction complète d'un continent aussi grand que l'Europe et la moitié de l'Asie, la rotation ne serait pas modifiée pour Vénus. Il faudrait que Pikor marchât beaucoup plus vite pour que la ligne des pôles fût modifiée, ce qui aurait pour résultat la fin de l'humanité vénusienne tout entière, car le renversement de l'axe entraînerait le basculement du bourrelet liquide que les eaux forment à l'équateur grâce à la force centrifuge. Cette eau, précipitée à 300 m à la seconde, envahirait les continents.

Le professeur Tchimor prit alors la parole :

— Vous savez maintenant dans quelle situation nous nous trouvons. Pikor se rapproche de nous depuis très longtemps déjà, et nous avons calculé que dans dix jours, ce sera la rencontre. Nous avons évidemment cherché un moyen de protection, mais nous n'avons rien trouvé. Nous nous sommes donc résignés à évacuer, non seulement cette ville, ce qui vous explique l'état d'abandon où elle se trouve, mais encore tout le continent. Heureusement que nos moyens de locomotion sont très perfectionnés. À l'heure actuelle, plus de 300 millions de personnes ont été transportés aux antipodes. Mes collaborateurs et moi-même sommes restés pour faire des observations jusqu'au dernier moment, avec l'espoir que nous trouverons là un enseignement pour l'avenir. Nous ne partirons d'ici que quelques heures avant la collision, car nous ne doutons pas qu'il va régner une

chaleur intenable à l'approche de l'astéroïde.

Richard se tourna vers Bénac.

— Mon cher parrain, vous parlez de l'astéroïde Pikor comme si nous le connaissions. Or, parmi les astéroïdes connus, je n'en vois aucun qui porte ce nom.

— J'ai commis là un simple oubli. Cet astéroïde, visible de Vénus, est totalement inconnu de la Terre, car, perdu dans le rayonnement solaire, nous ne pouvons l'observer de chez nous. Cet astéroïde frôle Vénus depuis des millénaires, et, à chacun de ses passages, s'en rapproche un peu plus. Peut-être la Terre connaîtra-t-elle un jour le même destin avec Hermès ou Adonis.

Tchimor prit un air grave pour ajouter :

— Nos dernières observations nous permettent d'affirmer que Pikor est depuis quelque temps animé d'une vitesse supérieure à la normale et qu'il se précipite sur nous à une vitesse telle que nous redoutons un cataclysme général. D'où provient cette accélération ? Nous l'ignorons. Le fait est là. Vénus est condamnée à périr dans dix jours.

— Il y a pourtant quelque chose à faire, s'écria Richard. Puisque vous possédez des appareils semblables à notre *Météore*, pourquoi ne transporteriez-vous pas vos semblables sur un autre monde ?

— Hélas ! Nos appareils n'ont jamais pu franchir la zone incandescente qui environne Vénus. Il faudrait, pour traverser cette zone, où règne une température de plus de deux mille degrés, marcher cent fois plus vite. Or, nos appareils ne peuvent atteindre que la vitesse de douze kilomètres/seconde. Je me demande comment vous avez réussi à obtenir, vous, une vitesse bien supérieure.

Le professeur Bénac leur expliqua alors comment il avait pu, grâce au mélange de mégatrons découverts sur Mars et aux gaz joviens, atteindre la fantastique vitesse de deux mille kilomètres/seconde.

Tchimor demeura un moment silencieux puis reprit :

— Vous ne devez pas rester ici. Vous avez d'autres missions à remplir. Vos semblables vous attendent. Inutile de partager notre sort.

Mais Bénac secoua la tête.

— Nous allons demeurer avec vous et chercher immédiatement un moyen pour essayer de limiter cette catastrophe.

— Je ne puis envisager votre sacrifice. J'accepte que nous cherchions ensemble, mais vous partirez dès que le danger sera imminent, conclut Tchimor.

* * *

Le lendemain, Bénac, qui avait très peu dormi, demanda à visiter le musée où étaient entreposées les armes dont s'étaient servis les Vénusiens aux époques où il y avait encore des guerres sur leur

monde. Tout étonné de cette demande, Tchimor répondit :

— Nous avons évacué beaucoup de choses, mais si ce qui reste peut vous satisfaire, je vais vous conduire moi-même.

Bénac avait son idée, car il ne jetait qu'un coup d'œil rapide dans les immenses salles du musée.

Soudain, il s'arrêta devant un énorme engin, et Ficelle, qui était derrière lui, s'écria :

— C'est une perforeuse, comme nous en avons vu sur Pluton ! Eh bien ! ça alors !

— Tu as raison, et c'est cela que je venais chercher ici. J'avais pensé justement que les Vénusiens devaient connaître ce genre d'appareil guerrier.

— Que voulez-vous en faire, patron ?

Bénac demanda à Tchimor si l'engin pouvait encore fonctionner convenablement.

— Je ne crois pas. Cet appareil ne sert plus depuis longtemps. Il peut marcher à la vitesse de 200 km/h, peut naviguer en surface à 50 nœuds, en plongée à 30 ; sa vitesse dans les airs est de 350 km/h, et, dans les entrailles de notre planète de 50. Cet appareil a été conçu à une époque où l'on se servait encore de fils électriques, de dynamos, de...

— Et de coupe-circuits, ajouta Ficelle, qui se souvenait de l'aventure sur Pluton.

— À l'heure actuelle, poursuivit Tchimor, je ne pense pas qu'un Vénusien soit capable de mettre cet appareil en état de marche.

— Peut-être, répondit Ficelle, mais que le patron m'en donne l'ordre, et je me charge de faire marcher votre perforeuse avec les pièces de rechange que nous avons à bord du *Météore*.

— Que voulez-vous donc faire de cet appareil, que nous conservons à titre de souvenir historique ?

— Ficelle a raison, murmura Bénac. La perforeuse pourra fonctionner dans deux ou trois jours. Mais, auparavant, il faut que vous me donniez un renseignement : possédez-vous un explosif très puissant, plus destructeur que ceux que nous connaissons sur la Terre ?

— Oui, nos désintégrateurs de matière... Mais où voulez-vous en venir ?

— À cela, tout simplement. Procurez-vous une quantité d'explosif assez grande pour pulvériser Pikor, et nous nous chargeons, avec le *Météore*, d'aller au-devant de l'astéroïde, et de le détruire.

Tchimor, écarquillant les yeux, demanda :

— Mais comment opérerez-vous donc ?

— Avec le *Météore*, nous amènerons la perforeuse sur Pikor. Là, nous irons au centre de l'astéroïde déposer la charge d'explosif que

vous aurez préparée. Un mouvement d'horlogerie ordinaire nous donnera le temps de remonter à la surface, d'ailleurs, nous n'aurons que quinze cents mètres à parcourir.

Tchimor approuva d'enthousiasme l'idée du professeur Bénac. Des larmes perlaient à ses paupières.

— Si vous réussissez, vous aurez sauvé deux milliards et demi d'êtres humains, lui dit-il en lui avançant une main tremblante.

Pendant trois jours, Richard, Gonzales et Ficelle se mirent en devoir de réparer la perforeuse. Il fallait la remettre complètement en état, et ce n'était pas une mince affaire. Fort heureusement, ils avaient tous les matériaux nécessaires sous la main, et, en travaillant d'arrache-pied pendant trois jours, ils purent achever leur besogne.

Le matin du quatrième jour, Richard put déclarer que la perforeuse était capable de fonctionner. Ils tinrent d'ailleurs à faire un essai, et quelques savants vénusiens prirent place dans l'engin que conduisait Ficelle.

Ils s'enfoncèrent dans le sous-sol de Vénus et accomplirent un voyage d'une demi-heure environ.

— C'est parfait, reconnut Tchimor. Je ne puis que vous féliciter et vous remercier en même temps d'avoir mené cette tâche à bien. De mon côté, j'ai travaillé avec mes confrères, et nous avons réussi à préparer l'explosif que vous nous avez demandé, en quantité largement suffisante pour pulvériser Pikor.

— Dans ce cas, décida Bénac, nous allons partir immédiatement.

La perforeuse fut solidement arrimée aux crochets extérieurs du *Météore*, lequel pouvait facilement supporter cette charge supplémentaire.

Nos amis se préparaient à prendre congé des Vénusiens, lorsque Tchimor s'avança et déclara :

— Voulez-vous accepter notre compagnie pendant votre voyage ? Nous serions heureux de rester avec vous, si vous n'y voyez aucun empêchement.

Bénac ne pouvait refuser d'accéder à cette demande, et c'est avec plaisir qu'il accepta. Les savants ne cachèrent par leur joie d'accompagner les Terriens dans le voyage, et ils pénétrèrent dans le *Météore* dont Ficelle referma soigneusement le sas.

Quelques instants plus tard, l'appareil emportait dans ses flancs nos amis et les dix dirigeants de Vénus. Tchimor ne cachait pas sa curiosité de savoir comment se comporterait le *Météore* au passage de la zone incandescente. Mais Bénac avait deviné les pensées du savant, et lança le *Météore* à sa vitesse maximale de deux mille kilomètres/

seconde, de sorte que c'est presque sans s'en apercevoir qu'ils traversèrent cette zone dangereuse.

Bénac annonça ensuite :

— Pikor, qui marche actuellement à trois cents kilomètres/seconde, se trouve à 155 millions 500 mille kilomètres de Vénus, puisqu'il doit entrer en collision avec elle dans six jours. Cette distance est évidemment calculée sur son orbite. Mais comme nous ne sommes pas obligés d'aller à sa rencontre en suivant son itinéraire, nous allons prendre le petit axe de son orbite. Grâce à notre vitesse de 2 000 km/s, en six heures environ nous atteindrons Pikor, au lieu de trente et une heures, si nous suivions l'orbite elle-même.

Effectivement, six heures après, le *Météore*, qui avait ralenti son allure, survolait l'astéroïde, cherchant un terrain d'atterrissage. Bientôt, il s'immobilisa sur Pikor.

L'astéroïde ne connaissait aucune atmosphère, et le froid absolu régnait à sa surface. Les Vénusiens et nos amis sortirent de l'appareil après avoir endossé leurs scaphandres, et la perforeuse fut rapidement préparée pour sa mission. Gonzales, en raison de son état de santé, car sa blessure n'était pas encore complètement guérie, fut chargé une nouvelle fois de la garde du *Météore*, cependant que ses compagnons descendraient dans les entrailles de Pikor.

Les dix Vénusiens et les cinq Terriens – car Mabel avait tenu à participer à l'expédition – prirent place dans la perforeuse. Celle-ci allait décrire une spirale de façon à se rapprocher du centre de l'astéroïde pour l'atteindre, car l'engin ne pouvait s'enfoncer verticalement.

Pendant une heure et demie, l'engin poursuivit son travail de taupe, cependant que les occupants échangeaient leurs impressions. À un moment donné, Ficelle arrêta la perforeuse en déclarant :

— Nous devons nous trouver au centre de Pikor.

Les savants vérifièrent et Bénac dit :

— Je crois que nous sommes arrivés à l'endroit qui convient. Le noyau central est solidifié, et nous nous trouvons dans des cavernes et des couloirs naturels. Profitons-en pour y déposer notre charge d'explosifs.

La mise en place du mouvement d'horlogerie qui devait provoquer la déflagration s'avérait très délicate. Il fut fixé de façon que l'explosion eût lieu cinq heures plus tard.

La perforeuse, toujours dirigée par Ficelle, remonta ensuite à la surface. Sans perdre de temps, les passagers fixèrent de nouveau l'engin aux crochets et, dès qu'ils eurent terminé, Bénac fit reprendre au *Météore* la direction de Vénus.

Tous avaient foi en la réussite parfaite de l'entreprise, chacun donnait son avis, mais c'était surtout les dirigeants vénusiens qui

étaient les plus enthousiastes. Ils ne parlaient que de la reprise d'une vie normale sur leur planète, et ils ne tarissaient pas d'éloges à l'égard de Bénac et de ses compagnons.

Ficelle eut alors une idée.

— Des événements comme celui-là, ça s'arrose, déclara-t-il. Je vais tout de suite chercher du champagne et nous trinquerons. De la Veuve Coquelicot... vous m'en direz des nouvelles.

Un instant après, Ficelle revenait porteur de trois bouteilles. Mais, à cet instant, Richard apparut au sommet de l'échelle de fer.

— Gonzales ! cria-t-il. Ah... mon Dieu !...

— Eh bien, quoi ? Qu'y a-t-il ? demanda Bénac en sursautant.

— Gonzales n'est pas dans le *Météore* !

La stupeur fit place à l'enthousiasme précédent, et d'un même élan, nos amis se précipitèrent vers les étages supérieurs.

Malgré toutes les recherches, Gonzales demeura introuvable.

— Mon Dieu ! s'écria Bénac, Gonzales est resté sur Pikor. Le temps lui a semblé long, et il est sans doute sorti pour... Ah... mes amis, nous sommes repartis sans lui !

Bénac n'eut pas une seconde d'hésitation. Il bondit au poste de pilotage et brusquement stoppa le *Météore* dans sa course.

— Que faites-vous, professeur ? demanda Tchimor.

— Nous retournons sur Pikor chercher notre compagnon.

— C'est impossible. Oubliez-vous que le mouvement d'horlogerie a été calculé pour que l'explosion se produisît cinq heures après la mise en place de l'engin ?

— Et après ?

— Trois heures ont déjà passé. Comme il faut une heure et demie pour vous rendre sur Pikor, il ne nous restera qu'une demi-heure pour retrouver votre compagnon et repartir. En un mot, nous allons à une mort certaine. Je vous en prie, professeur, il est trop tard.

— Non, pas encore.

— C'est de la folie.

Le visage de Bénac se serra.

— Professeur, articula-t-il, des liens indestructibles nous unissent, des liens qui se sont tissés depuis notre départ de la Terre et qui n'ont jamais cessé de nous rapprocher. Nous avons frôlé la mort à plusieurs reprises, et toujours nous avons dû notre salut au dévouement, à l'initiative ou au sacrifice de l'un de nous. Vous comprenez, je l'espère, ma décision d'aller chercher notre compagnon, dussions-nous trouver la mort dans cette tentative. Je suis navré pour vous, mais c'est ainsi.

Le silence tomba pendant que Richard accomplissait la manœuvre,

* * *

Le *Météore* se posa de nouveau sur Pikor, au même endroit que

trois heures auparavant. Une demi-heure les séparait de l'explosion.

Pendant vingt minutes, ils fouillèrent vainement les environs. Gonzales était introuvable, à croire qu'il s'était volatilisé.

— Mais enfin, où est-il ? s'insurgea Jeff, tout tremblant.

Sur l'ordre de Bénac, tous regagnèrent le *Météore* qui, à basse altitude et à faible allure, se mit à survoler Pikor, lorsque soudain :

— Ici ! hurla Ficelle. Je le vois, il nous fait signe.

Gonzales, en effet, assis sur un rocher, faisait des signes désespérés vers le *Météore*.

L'appareil se posa immédiatement et le sas fut ouvert. Ficelle et Jeff sortirent en courant, empoignèrent Gonzales, revinrent dans le *Météore*, et celui-ci prit brusquement le départ, ce qui eut pour conséquence de projeter tous les passagers sur le plancher, et de faire hurler de douleur le malheureux Gonzales.

Deux minutes à peine les séparaient du moment fatidique. Ce laps de temps suffit au *Météore* pour parcourir 240 000 km. Mais il était temps !

Collés aux hublots, les astronautes regardaient le petit monde où leurs jours avaient bien failli se terminer, et brusquement, ils virent Pikor se disloquer, éclater en un millier de débris dont chacun était projeté avec violence dans l'infini stellaire. Un tourbillon de feu, et il ne resta plus rien de Pikor.

— Ouf ! Nous l'avons échappé belle, s'écria Ficelle en essuyant son front couvert de sueur.

Gonzales gémissait doucement, mais il n'osait dire un mot, car il comprenait le péril que les astronautes venaient de courir par sa faute. Il devait avouer par la suite qu'il avait eu simplement la curiosité d'aller visiter ce petit monde, mais il avait fait une chute qui avait causé une foulure à son pied droit.

Ficelle ne put s'empêcher de grogner :

— Ah ! vous alors, vous n'en ferez jamais d'autres !

— J'avais commencé à faire ma prière, vous savez.

— En espagnol ?

— Eh... oui...

Ficelle se gratta le front.

— Alors, dit-il, c'est que vos prières espagnoles doivent être efficaces !

XXIII

Le plus grand désir de nos amis était de connaître, après leur retour sur Vénus, la civilisation de la planète dans tous ses détails, comme ils connaissaient celle des autres.

Ils furent tout d'abord logés dans des appartements extrêmement confortables, où l'éclairage, comme ils s'en rendirent compte le soir venu, était dû à une radiation émanant des murs de l'appartement. On pouvait en régler l'intensité par de simples boutons.

Lorsqu'ils furent conduits à leurs chambres, Tchimor leur désigna un petit bouton placé à la tête de leur lit.

— Lorsque vous désirerez vous endormir, pressez à fond ce bouton. Vous pourrez vous endormir dix secondes après, quelle que soit votre fatigue, ou votre énervement. Pendant votre sommeil, grâce aux effluves qui s'échapperont de votre lit, votre corps sera débarrassé des impuretés et déchets accumulés pendant le jour. Votre sang sera purifié, votre cerveau plus lucide, et vos muscles plus résistants.

Nos amis suivirent ces conseils, et, à leur réveil, constatèrent que leur vigueur était décuplée.

Quelques instants après, ils allèrent retrouver Tchimor qui les pria de venir assister au retour des Vénusiens.

— Cette ville, que nous appelons Ville Première, car elle est la capitale, compte dix millions d'habitants. Ils commencent maintenant à arriver, et nos transports vont et viennent sans relâche. Et cela grâce à vous, mes amis !

Le spectacle était peu ordinaire. Le ciel était sillonné par des milliers d'appareils plus volumineux que le *Météore* qui, sans arrêt, déversaient dans la cité des masses humaines.

Dans les grandes artères, une animation intense régnait, et des véhicules de toutes sortes se croisaient sur les pistes en serpentins.

Les Vénusiens devaient avoir une organisation parfaite, car cinq jours suffirent pour que Ville Première redevînt ce qu'elle était. De grandes fêtes en l'honneur des Terriens furent alors organisées. Tchimor se mit ensuite à leur disposition pour leur faire visiter, non seulement la ville, mais la planète entière. Toutefois, avant de commencer cette visite, il crut nécessaire de donner quelques

explications :

— Notre globe n'est pas plus âgé ni plus jeune que le vôtre. La masse de Vénus a été projetée hors du Soleil en même temps que la Terre. Sa révolution est de 225 jours environ et sa rotation à peu près égale à celle de la Terre.

» Vénus a connu, elle aussi, les ères primitive, primaire, secondaire, tertiaire et quaternaire. Nous sommes actuellement, de même que la Terre, dans l'ère quaternaire. Mais si notre ère primitive a duré 2 milliards d'années, l'ère primaire 500 millions, l'ère secondaire 50 millions, comme sur la Terre, en revanche, l'ère tertiaire n'a duré que 24 millions d'années au lieu de 25 millions comme chez vous. De sorte que l'être humain est apparu chez nous bien avant d'apparaître sur la Terre.

— Vous devez alors être beaucoup plus avancés que les Martiens, et presque autant que les Plutonien.

— Vous en jugerez par vous-mêmes, répondit en souriant Tchimor. Permettez-moi de vous signaler que notre civilisation ne s'est pas développée dans les mêmes conditions et de la même manière que sur Mars ou Pluton.

» Vénus jouit depuis un million d'années d'un climat idéal. À part les points extrêmes de notre globe, nous ne connaissons pas de températures très basses ou très élevées. Cela a permis à notre végétation de s'épanouir dans toute sa splendeur, et à l'homme d'être plus raisonnable, puisque la nature lui offrait tout ce dont il avait besoin. Vivant dans un véritable éden, les Vénusiens pendant cinq cent mille ans ne se soucièrent pas de mécaniser leur existence quiète et heureuse.

» C'est alors que vint l'époque des Grands Hommes. Des êtres géniaux naquirent en très peu de temps, et par leurs découvertes et leurs conceptions hardies, transformèrent complètement le genre de vie des Vénusiens. C'en était fini de la tranquillité et de l'harmonie. L'envie, le désir, la soif de la richesse firent leur apparition. Les divisions, les luttes, les guerres se succédèrent au fur et à mesure que les inventions devenaient plus nombreuses. Et nous arrivâmes il y a trente mille ans au stade de civilisation que vous connaissez actuellement sur la Terre.

— Vous êtes donc en avance sur nous de trente mille ans.

— Il y a de cela vingt mille ans environ, alors qu'était enfin réalisée l'unité des races, des langues et des mœurs, nos ancêtres allaient revenir aux mœurs anciennes en sacrifiant au progrès et à la science.

— Comment cela ?

— En restreignant l'enseignement de la mécanique, de la physique, de la chimie, et en aiguillant au contraire la grande masse

des Vénusiens vers la musique, la poésie, la peinture, l'architecture sous toutes leurs formes. Un petit nombre de Vénusiens exceptionnellement doués était seul autorisé à poursuivre l'étude des sciences abstraites. Cela n'a pas changé depuis, et le bonheur et la joie règnent sur notre globe. Ce qui n'empêche pas les Vénusiens d'apprécier les inventions qu'on leur donne, car l'argent n'existe pas. Seul le travail compte.

» Nous arrivons, grâce à un bain d'effluves régénérateurs semblable à celui qui sert pour le sommeil, à vivre 150 années terrestres, soit 243 des nôtres.

» Les 225 jours que comporte notre année sont divisés en neuf sections, et ces sections ont reçu le nom des neuf muses. Je serais curieux de connaître leur nom en langage terrien.

Mabel répondit spontanément :

— Ce sont Clio, qui présidait à l'histoire, Euterpe à la musique, Thalie à la comédie, Melpomène à la tragédie, Terpsichore à la danse, Érato à l'élégie, Polymnie à la poésie lyrique, Uranie à l'astronomie, et Calliope à l'éloquence.

Tchimor poursuivait avec un sourire :

— Le premier jour de chaque section ont lieu de grandes fêtes en l'honneur de la muse qui a donné son nom à la section... Mais, pour en revenir à la visite de la ville, nous allons commencer par la « cité des morts-vivants ».

— La « cité des morts-vivants » ? répéta Bénac.

— Je vous expliquerai, mais auparavant je pense qu'il faut s'occuper de votre malheureux compagnon.

— Gonzales ?

— Deux minutes nous suffiront pour le guérir, dit Tchimor. J'ai donné des ordres.

En effet, un moment après, Gonzales rejoignait nos amis en gambadant joyeusement.

— Eh bien, ça alors, s'écria Ficelle, c'est le miracle des miracles !

* * *

L'appareil dans lequel ils prirent place prit la direction du sud, mais une question se posait, et c'est Jeff qui la formula :

— Qu'est donc cette « cité des morts-vivants » ?

— C'est une cité immense où nous conservons nos hommes illustres.

— Une nécropole ?

— Pas du tout. Nous avons trouvé le moyen d'animer les corps après la mort réelle. Vous avez, dites-vous, appris sur Mars et Pluton que la mort provient de la séparation du corps matériel et du corps immatériel, ou âme. Lorsque cette rupture se produit, l'âme est

libérée, tandis que le corps matériel tombe en poussière. Nous avons pu non seulement conserver ces corps, mais encore les animer d'une vie propre.

— La résurrection, alors ? demanda Mabel.

— Non, car la résurrection impliquerait la survivance de l'esprit. Ces corps ne possèdent pas d'esprit. Ils « fonctionnent », mais ne pensent plus. Ce sont en somme des statues vivantes.

La curiosité de nos amis était excitée au plus haut point. Il leur tardait de voir ces savants vénusiens morts depuis des milliers d'années. Ficelle ne pouvait s'empêcher de plaisanter :

— Si on avait ça sur la Terre, on pourrait passer de bons moments. On pourrait voir Napoléon donner le bras à Marguerite de Bourgogne, pendant que Joséphine se promènerait avec Vercingétorix, sans parler des coups de torchon qui se produiraient si François I^{er} retrouvait Charles-Quint.

Tchimor, qui avait compris la plaisanterie du jeune mécanicien, lui fit remarquer :

— Nos grands hommes ne sont pas mêlés entre eux, comme vous avez l'air de le croire. Tous ceux qui ont vécu à la même époque sont ensemble, et, par respect pour eux, nous ne mettons jamais en présence deux ennemis notoires.

— Il pourrait y avoir des coups ? demanda Ficelle.

— Non, sourit Tchimor. Par simple respect, je vous le répète.

Après avoir survolé d'immenses campagnes, admirablement bien cultivées, et où les fruits, les fleurs, les céréales poussaient à foison, l'appareil de Tchimor se posa au centre d'une ville immense, qui semblait plongée dans le silence.

Dès leur arrivée, sur l'ordre de Tchimor, la visite commença.

Époque par époque, ils connurent ainsi les différentes étapes de la civilisation vénusienne depuis des milliers d'années. Devant eux, des hommes, des femmes, des enfants même, allaient, venaient, s'asseyaient, se levaient, sans proférer la moindre parole, et sans daigner les regarder, indifférents qu'ils demeuraient à toute présence humaine.

Ils étaient vêtus de costumes de leur époque, et refaisaient les gestes qu'ils avaient accomplis au cours de leur existence.

Les écrivains étaient assis devant leur table de travail et laissaient leur main courir sur du papier qu'ils noircissaient interminablement.

— Qu'écrivent-ils donc ? demanda Bénac.

— Ils écrivent ce qu'ils ont déjà écrit de leur vivant, mais ils ne peuvent rien créer.

Dans des laboratoires, des savants faisaient des expériences, penchés sur des cornues, des microscopes et d'autres appareils étranges que ne connaissaient pas les Terriens.

Lorsqu'ils eurent ainsi visité les principales salles de la « cité des morts-vivants », Tchimor proposa de revenir vers Ville Première, ce qu'ils firent rapidement, car le président tenait à leur faire visiter la ville dans ses moindres détails.

Ce fut l'observatoire géant que Bénac demanda à voir tout d'abord. Mais il n'apprit rien d'autre que ce qu'il avait appris sur Mars et Pluton. L'auréole blanchâtre qui entourait Vénus gênait considérablement les observations.

Dans le domaine de la médecine et de la chirurgie, les Terriens se rendirent compte que leurs hôtes n'avaient rien à envier aux Martiens, sans toutefois être parvenus à un stade aussi avancé que les Plutoniens.

Partout, de grands magasins regorgeant de marchandises les plus diverses leur offraient tout ce que Vénus avait créé pour la joie, le confort et le bonheur de ses habitants. Les Vénusiens, qui ne travaillaient que cinq heures par jour, pouvaient à leur guise se distraire dans les innombrables lieux de plaisir où les distractions d'un goût raffiné étaient abondantes. La vulgarité n'existait pas, et la politesse la plus cordiale animait tous les Vénusiens.

— Voilà un pays, dit Jeff, où le service d'ordre ne doit pas avoir beaucoup à faire.

— C'est ce qui vous trompe, répondit Tchimor. Nous punissons impitoyablement ceux qui ont un langage vulgaire ou simplement déplacé car nous estimons que l'on peut parfaitement exprimer sa pensée autrement que par des mots grossiers ou des injures. Lorsqu'un Vénusien a commis un délit, soit un mensonge, soit une injure à autrui, soit un larcin, nous l'emmenons dans la « *Chambre du Temps* » s'il ne reconnaît pas directement sa faute, et là, pendant une heure, il reçoit des cours de morale et de bienséance, qui lui font regretter son erreur, et s'en excuser publiquement. C'est d'ailleurs là sa punition.

— Eh bien, remarqua Ficelle, si on faisait ça sur la butte, qu'est-ce qu'il y aurait comme travail !

La visite des écoles fut des plus intéressantes, car un confort inimaginable entourait les petits Vénusiens âgés de douze ans au moins.

Le directeur de l'établissement se mit obligeamment à la disposition des visiteurs pour leur donner tous les renseignements qu'ils désiraient.

— Comme vous le savez, aucune instruction n'est donnée aux enfants avant l'âge de douze ans, afin que leur corps se développe harmonieusement en force et en beauté. Mais, à l'encontre des petits Martiens qui appartiennent pendant vingt-trois heures à l'État et pendant une heure aux parents, ici les parents ont leur enfant pendant vingt-trois heures et l'État pendant une heure. Cette heure est

obligatoire pour tous, car elle se passe en visites médicales ou en soins. Le jeu et la nourriture sont minutieusement contrôlés. À douze ans, les enfants passent dans la « *Chambre du Temps* », et, à partir de ce moment-là, entrent comme pensionnaires dans les écoles complémentaires, jusqu'à l'âge de seize ans. À cet âge, ils repassent dans la « *Chambre du Temps* », et sont aiguillés vers les arts d'agrément. Seule, une véritable élite continue à suivre les cours qui feront de ces jeunes gens des savants et des dirigeants.

— Et les femmes ? demanda Mabel.

— Elles suivent les mêmes cours que les hommes jusqu'à l'âge de seize ans. Arrivées à cet âge, seules celles qui seront aptes à devenir des savantes continuent leurs études. Les autres travaillent suivant leurs goûts et leurs capacités. Mais la femme vénusienne, dont l'instruction générale est très développée, demeure femme avant tout, c'est-à-dire, bonne épouse, bonne mère. En un mot, tout en étant la sage conseillère de l'homme, elle ne faillit pas aux lois divines.

La visite de Vénus se poursuivit pendant quelques jours encore, et nos amis firent des découvertes nombreuses.

Richard et Bénac dressèrent une carte complète des mers et des continents. De toutes les planètes qu'ils avaient visitées, Vénus leur paraissait la plus enchantée, car la joie de vivre y régnait en maîtresse.

Mais une chose intriguait Bénac, et, un jour qu'ils se trouvaient réunis dans le bureau de Tchimor, il demanda :

— Que vous ayez en quelques jours rapatrié les 300 millions d'individus qui peuplent votre continent, je le comprends, car vous possédez des moyens de transport spacieux et rapides en grandes quantités. Mais ce que je ne comprends pas, c'est la façon dont vous avez pu ramener en si peu de temps toutes les machines, tout le matériel, tous les approvisionnements, tous les stocks de marchandises qui se trouvaient sur ce continent.

Tchimor sourit :

— J'attendais cette question. Nous avons résolu le problème des transports grâce à nos « effluves verts », professeur.

— Vos « effluves verts » ?

— Vous n'ignorez pas que, théoriquement, la matière n'existe pas.

— Nous le savons.

— Vous savez également que sous l'action de la chaleur, les métaux se dilatent, tandis que sous l'action du froid, ils se contractent. Pourtant, ils sont composés d'atomes. Il faut donc supposer que ces atomes sont susceptibles d'être réduits ou agrandis sans dommage.

— En effet, interrompit Bénac. Mon illustre maître Flammarion disait que si un magicien nous agrandissait ou nous rapetissait de plusieurs milliers de fois, nous ne nous en apercevions pas, à condition que tout ce qui nous environne subisse le même changement.

— C'est exact. Partant de ce principe, nous avons découvert un effluve capable de diminuer, de réduire, de rapetisser les atomes.

— Mais alors, c'est le même principe que sur Pluton, où la sphère de A-1, diminuant de volume, nous a permis de visiter les mondes

infiniment petits ?

— Pas tout à fait, car si nous avons pu comprimer les atomes, comme l'ont fait les Plutoniens pour les matériaux composant leur sphère, nous n'avons encore pu y parvenir pour les atomes qui composent le corps humain.

— Je comprends, s'écria Bénac. Mais avez-vous pu, comme les Plutoniens, réduire le poids ? Car nous savons que si nous pouvions comprimer les atomes d'une personne ordinaire, notre volume serait réduit à un grain de poussière difficilement visible à la loupe, mais qui pèserait quand même son poids normal.

— Notre découverte est identique à celle des Plutoniens, et, comme eux, nous réduisons le poids. Mais, si nous sommes arrivés à comprimer les atomes, nous n'avons pas entièrement réussi à les réduire.

* * *

Nos amis se rendirent ensuite dans une vaste usine où se fabriquaient en série des machines agricoles destinées à la population rurale. Les astronautes assistèrent ensuite à l'expédition de ces machines.

Transportées sur un pont roulant, elles passaient dans une sorte de four, et en ressortaient aussi petites qu'un dé à coudre.

— Un simple appareil nous suffit pour ramener toutes ces machines à destination. Ces machines subissent ensuite la même opération en sens inverse et redeviennent telles qu'on les fabrique.

Tchimor soumit ensuite le *Météore* aux « effluves verts » et l'énorme appareil ne fut bientôt qu'une toute petite chose que nos amis se passaient de main en main.

— Eh là, s'écria Ficelle, pas de blague, faites vite revenir notre appareil à sa grandeur normale.

Le *Météore* ayant repris sa taille primitive, Tchimor, qui voulait expliquer le fonctionnement des appareils émettant les « effluves verts », entraîna nos amis dans une salle du laboratoire central.

— Voici le professeur Muroch, présenta-t-il, qui mieux que moi vous expliquera le mystère de la réduction partielle des atomes.

Le professeur Muroch était un vieillard tout ridé, dont les yeux un peu hagards semblaient perdus dans le vide.

— Suivez-moi et écoutez, leur dit-il, en les emmenant vers un gigantesque appareil mural d'où émergeaient deux tubes en forme d'entonnoirs.

Arrivés près de l'appareil, nos amis attendaient les explications du vieillard, lorsque Ficelle, soudain, trébucha contre un escabeau. Instinctivement, il chercha à s'agripper. Ses mains saisirent le professeur Muroch, qui s'affaissa sous le choc. Tous deux heurtèrent

violemment l'appareil mural d'où jaillit une grande flamme verte qui enveloppa Ficelle, tandis qu'une autre étincelle frappait le professeur Muroch.

Ce qui se passa ensuite fut ahurissant. Muroch était étendu sans connaissance sur le plancher, mais Ficelle avait disparu !

L'affolement était général parmi nos amis et les savants vénusiens, lorsque Gonzales, que la commotion électrique avait projeté au sol, hurla :

— Regardez, regardez ! Ficelle est vivant. Mais ne bougez surtout pas !

D'un même mouvement, tous regardèrent dans la direction qu'indiquait Gonzales, et, à leur complète stupéfaction, ils aperçurent sur le plancher un petit être, pas plus gros qu'un dé à coudre, qui gesticulait, et qui certainement devait s'égosiller en appelant à l'aide.

C'était en effet Ficelle que la décharge électrique venait de réduire à cette taille minuscule.

Tchimor et les autres Vénusiens ne comprenaient rien à ce qui venait de se passer, et ils ne savaient que penser ou décider.

Bénac venait de mettre son jeune compagnon dans la paume de sa main droite, et l'avait approché de son oreille, afin d'entendre sa voix.

— Alors, quoi ? hurlait Ficelle, vous n'allez pas me laisser comme ça ! J'en ai assez de ces inventions à la noix. Qu'est-ce qui se passe ?

Le professeur voulut calmer Ficelle, mais celui-ci s'était mis à plat ventre dans la main de Bénac.

— Ne criez pas si fort, vous me rendez sourd. Je ne comprends rien à ce que vous dites.

Seul Muroch pouvait donner la clé de l'énigme, mais il était toujours évanoui et ne donnait aucun signe de vie. Brûlé sur tout le corps, il haletait péniblement, et sa vie semblait suspendue à un fil.

Ficelle parlait toujours :

— Je suis très bien dans votre main, patron, bien que vous ayez des rides aussi profondes qu'une tranchée, mais je préfère que vous me reposiez sur le sol où je pourrai remuer à mon aise.

Gesticulant comme un diable, il avait l'air plus furieux que jamais. Le professeur se coucha par terre, et approcha son oreille de Ficelle.

— Faites-moi vite revenir à mon état normal, je vous en supplie. Mais est-ce que vous vous rendez compte ? Dites, j'espère qu'il n'y a pas de chat dans le labo... Sinon, il va me prendre pour une souris. Ah, mon Dieu !

— Ne t'inquiète pas. Reste tranquille et ne bouge pas.

Muroch avait été transporté dans une pièce attenante, et ses collègues essayaient de le ranimer. Mais tous les soins se révélaient inutiles, et le directeur du laboratoire déclara bientôt à Tchimor :

— Il est irrémédiablement perdu. Il n'a plus que quelques instants

à vivre.

Tchimor ordonna sans hésitation :

— Donnez-lui la piqûre n° 8, et souhaitons qu'elle soit efficace.

— Qu'est-ce donc que cette piqûre ? demanda Bénac.

— Lorsqu'un Vénusien est prêt à mourir, nous lui injectons ce sérum, qui, pendant deux minutes lui fait retrouver ses forces et sa lucidité. De la sorte, il peut dicter ses dernières volontés ou donner quelques indications, comme tel est le cas aujourd'hui. J'espère que nous arriverons à temps pour Muroch.

Les cinq minutes qui suivirent se passèrent dans l'angoisse, mais bientôt Muroch tressaillit et ouvrit les yeux. Il parla.

— Écoutez vite avant que je ne meure. J'ai découvert le moyen de réduire partiellement les atomes qui composent le corps humain, et j'allais vous expliquer le fonctionnement de l'appareil lorsque cet accident s'est produit. Cette invention n'est encore connue de personne.

Des larmes coulaient sur les joues du vieillard. Tchimor se pencha.

— De grâce, professeur, indiquez-nous le moyen de faire revenir notre compagnon à son état normal.

Alors le moribond leur indiqua les positions que devaient occuper diverses manettes et il n'avait pas terminé ses explications qu'un râle s'échappa de sa bouche, et qu'il rendit le dernier soupir.

Richard se précipita, prit Ficelle entre deux doigts, le déposa à une certaine distance de l'appareil, et, obéissant aux instructions de Muroch, eut bientôt la satisfaction de voir son jeune ami revenir à son état normal en moins de cinq secondes.

Ficelle était tellement joyeux qu'il embrassa tous ses compagnons.

— Sais-tu qu'il s'en est fallu d'un cheveu pour que tu demeures éternellement aussi petit qu'un dé à coudre ?

Ces dernières paroles eurent le don de calmer l'exubérance du jeune mécanicien. Seigneur... quelle aventure !

Heureux d'être sain et sauf, Ficelle allait se retirer avec ses compagnons, lorsqu'une détonation se produisit à l'intérieur de l'appareil mural. En un clin d'œil tout fut carbonisé et réduit en cendres. Fort heureusement, personne ne fut atteint par les décharges électriques.

Tchimor et ses compagnons étaient revenus pour constater que plus rien ne restait de l'appareil conçu et réalisé par Muroch.

— Dommage, murmura Tchimor, nous ne saurons jamais comment Muroch a découvert cet engin. Un court-circuit a dû se produire, et voilà le résultat. Oui, vraiment dommage.

Bénac, que toutes ces aventures avaient rendu prudent, murmura :

— Ne vous en plaignez pas, gouverneur, vous m'avez dit que vous étiez heureux sur votre planète. Contentez-vous de goûter votre

bonheur. Ne cherchez pas à fuir votre monde merveilleux, et comparable à l'Éden de nos Écritures !

— Peut-être avez-vous raison, professeur Bénac, dit pensivement Tchimor. (Il hocha la tête pour ajouter encore :) Oui, vous avez certainement raison !

Depuis bientôt trois heures, le *Météore* fonçait vers la Terre.

Nos amis avaient quitté Vénus qu'ils avaient visitée grâce à la complaisance de Tchimor et des autres Vénusiens et ils avaient dû promettre de revenir au cours de leur prochain voyage.

— Voilà trois heures que nous sommes partis, et déjà 21 millions 600 mille kilomètres sont franchis, annonça Bénac.

En effet, une distance légèrement supérieure à 72 millions de kilomètres séparait Vénus de la Terre lorsque le *Météore* avait pris son départ. Il était facile de calculer qu'à deux mille kilomètres/seconde, l'appareil ne mettrait que dix heures environ pour arriver à destination.

À bord, l'énervement avait fait place au calme habituel, et chacun songeait aux aventures passées.

Deux ans déjà qu'ils avaient quitté la Terre !

Tout d'abord, ils n'avaient eu l'intention de visiter que la Lune, Mars, Vénus et Jupiter, et de ne rester absents qu'une année. Mais la découverte, d'abord des mégatrons, ensuite des gaz joviens, qui leur avaient permis d'accroître considérablement leur vitesse, les avait incités à visiter les autres planètes du Système Solaire, y compris Pluton qui se trouve pourtant à 6 milliards 200 millions de kilomètres du Soleil.

Ainsi, ils revoyaient par la pensée toutes les découvertes effectuées et leurs aventures multiples sur chaque planète.

Tout d'abord, ils songeaient à la Lune et à sa partie invisible de la Terre où Mabel avait failli perdre la vie. Puis Mars et son extraordinaire civilisation où, grâce au génie de Bénac, l'ordre avait pu être rétabli après le coup d'État du professeur Rinka, et où la découverte des mégatrons leur avait permis d'atteindre la vitesse de trois cents kilomètres/seconde. C'était aussi Jupiter et ses pithécanthropes, Jupiter, où, grâce à Ficelle, les Joviens avaient eu leur civilisation avancée de plusieurs siècles et où Bénac avait trouvé un gaz inconnu qui, mélangé aux mégatrons, avait porté la vitesse du *Météore* à deux mille kilomètres/seconde. Ensuite, ils songeaient à Neptune et à leurs exploits pour y rétablir l'ordre et la justice, ce

monde qui était encore au Moyen Âge, et où, malgré la cruauté de Mnogza, nos amis avaient réussi à sauver du bûcher « les savants et les héros maudits ». C'était ensuite Pluton, où ils avaient trouvé la civilisation la plus ahurissante, la plus avancée et la plus raffinée, Pluton où tout était merveilleux, inouï, colossal, Pluton où, grâce à A-1 et à B-15 ils avaient pu visiter les mondes infiniment petits, Pluton, enfin, qu'ils n'oublieraient jamais et qu'ils avaient la ferme intention de revoir un jour.

Tout cela était présent à leur mémoire, ainsi que leurs dernières aventures et découvertes sur Saturne, Uranus, Mercure, et enfin sur Vénus la belle.

Mais leurs regards, à présent, restaient fixés sur la Terre qui grossissait à vue d'œil, et ils ne disaient mot. Ce fut Ficelle qui se secoua le premier.

— On dirait un enterrement. Nous n'avons vraiment pas l'air de conquérants. Allons, mes amis, un peu de gaieté, que diable !

Ficelle avait raison. Dès qu'ils furent à table, tous retrouvèrent leur bonne humeur.

Le repas fut animé, car chacun donnait son avis sur l'étonnement qu'allaient connaître les Terriens en lisant le récit de leur voyage.

— Je suis heureux, mes amis, déclara enfin Bénac, que nous ayons pu mener à bien notre randonnée interplanétaire. Nous ramenons assez d'enseignements pour que les Terriens puissent voir l'avenir sous un angle nouveau, et surtout meilleur. Mais les hommes sauront-ils seulement en profiter ?

— Allons, ce n'est pas le moment de faire du sentiment, déclara Ficelle. Tenons-nous prêts à débarquer. C'était notre dernier repas à bord, les amis !

— C'est vrai, approuva Jeff. J'avoue que cela va me manquer.

La conversation n'alla pas plus loin, et chacun s'apprêtait aux derniers préparatifs, lorsqu'un bruit sourd leur parvint de la salle des machines.

Le *Météore*, brusquement, parut basculer sur lui-même, et tous furent violemment projetés sur le plancher capitonné.

Gonzales fut le premier à se redresser.

— Bon Dieu ! Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien, s'écria Richard en désignant les tableaux de contrôle. Le *Météore* n'est plus propulsé. Il est freiné. Allons dans la centrale électrique... Vite !

Un rapide examen leur permit de constater que l'appareil émettant le mélange de mégatrons et de gaz Joviens ne fonctionnait plus. L'éjecteur centrifuge venait de tomber en panne.

Mais Bénac rassura tout le monde.

— Nous pouvons, dit-il, continuer notre route par nos propres

moyens, c'est-à-dire à la vitesse initiale du *Météore*, vitesse que nous avons employée pour aller sur la Lune et sur Mars. Or, comme nous ne sommes actuellement qu'à un million de kilomètres de la Terre, nous ne mettrons que 5 h 30 environ pour y parvenir.

Le professeur avait raison, et le *Météore* reprit sa route à la vitesse de cinquante kilomètres/seconde.

C'est alors que Richard suggéra en se portant vers les appareils de radio :

— Puisque nous sommes si près de la Terre, essayons de capter les ondes qui en proviennent.

L'appareil récepteur fut mis en marche, et après quelques grésillements, une voix résonna dans le haut-parleur.

— *Chers auditeurs, vous venez d'entendre le discours que vient de prononcer le ministre de l'Éducation nationale devant les élèves des grandes écoles rassemblés à l'occasion du deuxième anniversaire du départ du Météore.*

Nos amis avaient dressé l'oreille. Tous s'étaient approchés, le cœur battant,

— Ils célèbrent donc cet anniversaire ? s'étonna Jeff.

— Chut, écoutez ! La voix continuait :

— *Voilà en effet deux ans aujourd'hui que le professeur Bénac et ses compagnons : Richard Beaumont, Jeff Dickson, miss Mabel Peterson, don Alfonso et Georges Barral ont quitté notre Terre en promettant d'y revenir au bout d'un an. Hélas, la première année est passée, et la seconde vient de s'achever. Aucun espoir n'est maintenant plus permis et nous devons considérer l'héroïque équipage comme perdu. Leur tentative demeure un exemple pour les générations à venir, et comme vient de le dire notre ministre : « Les routes du ciel ont été ouvertes pour la première fois et il ne faut pas que ce sacrifice soit vain. Aujourd'hui, dans le monde entier, des manifestations pour commémorer leur souvenir ont lieu dans toutes les universités et dans tous les observatoires. Malheureusement, les amis intimes des héroïques Conquérants de l'Univers ne pourront pas assister à ces cérémonies.*

La voix reprit après un léger silence :

— *Nous voulons parler du célèbre professeur Lingeron, ami personnel du professeur Bénac, de Victor Ménard, ami de Georges Barral, dit Ficelle, et de Mélanie Duffour, la vieille servante du professeur Bénac.*

Une inquiétude subite s'était emparée des Conquérants de l'Univers. Leurs lèvres tremblaient en écoutant la suite.

— *En effet, ces personnes, depuis déjà un an demeurent dans le même état d'excitation et répètent les mêmes paroles. On se souvient des propos énigmatiques qu'elles tenaient et qu'elles tiennent encore. D'après le professeur Lingeron, Bénac et ses compagnons seraient revenus sur Terre, il y a un an, mais ces êtres-là ne seraient pas ceux que notre monde a*

connus. Le professeur Lingeron continue à affirmer qu'il existerait une infinité de mondes identiques au nôtre. Bien entendu, le mystère demeure à ce sujet. Toutefois, concernant le professeur Lingeron, une dépression nerveuse est certainement à l'origine de...

D'un mouvement sec, Bénac venait d'arrêter l'émission.

— Lingeron ! s'écria-t-il. Mon Dieu !

— Mais alors ? s'écria Richard qui avait pâli à son tour.

Les astronautes ne se préoccupaient plus de la marche de l'appareil. La révélation avait été trop brutale.

— Mais alors, reprit Richard, c'était donc vrai ?

Bénac, tout tremblant, secoua la tête.

— A-1 nous a trompés, dit-il. Il savait la vérité. Il nous a sauvés une fois de ce doute affreux, mais aujourd'hui il n'est plus là. Qui nous dit que nous allons retourner sur *notre* Terre ? Qui nous dit que nous ne sommes pas dans une pièce de métal quelconque ? Que cette Terre que nous apercevons n'en est pas une autre ? Et que, nous-mêmes, nous ne sommes pas...

Un vent de folie semblait souffler sur les astronautes. Jeff avait sorti sa pipe, celle qu'il avait mise dans sa poche (il s'en souvenait très bien) dans le bureau de Bénac, justement sur cette Terre appartenant à l'univers découvert dans le stylo de Ficelle !

— Est-ce ma pipe, demandait-il, ou bien celle d'un autre Jeff ? Mon Dieu !...

Bénac se mit à rire, tout à coup, mais dans le silence qui s'était établi ce rire faisait mal aux oreilles, car rien n'était plus triste que de voir Bénac jouer avec la pipe qu'il avait prise des mains de Jeff.

— Professeur... professeur... haleta Mabel.

Indifférent au drame qui se jouait, le *Météore* fonçait, fonçait en direction... de la Terre...

ÉPILOGUE

Ainsi se termine le reportage du voyage interplanétaire accompli par les Conquérants de l'Univers. Ce reportage est dû à Jeff Dickson, le célèbre reporter du New Sun, premier journaliste terrien à avoir visité notre Système Solaire.

Ces dernières lignes achevaient l'article consacré au voyage, que Jeff Dickson avait noté au jour le jour.

Le *New Sun* ajoutait, sous la signature de son directeur :

Nous ne saurons jamais par quel miracle le Météore, après avoir erré pendant des heures au-dessus de Paris, frôlant dangereusement certains édifices, s'est posé près du bois de Boulogne, d'une façon à peu près parfaite. Les astronautes avaient tous perdu conscience avant leur atterrissage, et notre rédacteur, Jeff Dickson, dut être le dernier à perdre ses esprits, si nous en jugeons par les dernières lignes qu'il a écrites. Malheureusement, et lorsque la foule en délire courut au-devant d'eux pour les ovationner et les porter en triomphe, les astronautes sortirent de leur appareil armés de petites boîtes que nous savons être maintenant les terribles boîtes plutioniennes, et en dirigèrent les rayons sur le Météore. Celui-ci fut calciné et détruit.

Les six astronautes sont maintenant dans une maison de santé. Ce qui reste du Météore, fort peu de chose en vérité, a été exposé dans une salle du musée du Louvre. Souhaitons qu'un miracle se produise, et que le professeur Bénac puisse, un jour, reconstruire un appareil semblable, car personne au monde n'en connaît le secret. Les boîtes plutioniennes sont inutilisables, car, si nous nous reportons aux notes de Jeff Dickson, elles ne pouvaient fonctionner que pendant une année. Ces engins terribles, et maintenant inoffensifs, n'ont pas révélé leur secret, malgré tous les examens qu'on leur a fait subir.

Il ne reste plus rien de ce que les astronautes avaient emmagasiné dans le Météore. Nous ne pourrons donc jamais admirer les merveilles dont il est question dans le reportage. Fort heureusement, Jeff Dickson avait sa serviette à la main lorsqu'il sortit de l'appareil, ce qui nous permet de relater les aventures vécues par le professeur Bénac et ses compagnons.

Notre journal offre un million de dollars au savant qui construira un appareil semblable au Météore, car le New Sun sera heureux de tenir les

promesses faites par les Conquérants de l'Univers à A-1, chef suprême de l'État plutonien, au président Kok et au gouverneur Tchimor. Ces promesses-là ne doivent pas être vaines !

ANNEXE

Le Système Solaire en 2009

Le Soleil :

Masse : $1,989 \times 10^{30}$ kg – Diamètre : 1 392 000 km
Densité : 1,41 g/cm³ – Pesanteur : 273,87 m/s² (28 G)
Période de rotation sidérale : 25,380 j

Zone 1 : planètes rocheuses

Mercure :

Masse : $3,303 \times 10^{23}$ kg – Diamètre : 4 878 km
Densité : 5,43 g/cm³ – Pesanteur : 3,78 m/s² (0,387 G)
Période de rotation sidérale : 58,65 j
Inclinaison de l'équateur / orbite : 2°
Température de surface : -200° à +430°
Distance au Soleil : 46,0 à 69,8 millions de km
Période de rotation orbitale : 0,241 année
Satellites : aucun

Vénus :

Masse : $4,870 \times 10^{24}$ kg – Diamètre : 12 102 km
Densité : 5,25 g/cm³ – Pesanteur : 8,6 m/s² (0,879 G)
Période de rotation sidérale : 243,01 j (rétrograde)
Inclinaison de l'équateur / orbite : 177,3°
Température de surface : +470°
Distance au Soleil : 107,5 à 108,9 millions de km
Période de rotation orbitale : 0,615 année
Satellites : aucun

Terre :

Masse : $5,976 \times 10^{24}$ kg – Diamètre : 12 756 km
Densité : $5,52 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : $9,78 \text{ m/s}^2$ (1 G)
Période de rotation sidérale : 23,9345 h
Inclinaison de l'équateur / orbite : $23^\circ,45$
Température de surface : $+12^\circ$ (moyenne)
Distance au Soleil : 147,1 à 152,1 millions de km
Période de rotation orbitale : 1 an

1 satellite : **Lune :**

Masse : $7,35 \times 10^{22}$ kg – Diamètre : 3 476 km
Densité : $3,34 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : $1,62 \text{ m/s}^2$ (0,166 G)
Période de rotation sidérale : 27,322 j
Température de surface : -180° à $+120^\circ$
Distance à la Terre : 356 500 à 406 800 km

Mars :

Masse : $6,418 \times 10^{23}$ kg – Diamètre : 6 786 km
Densité : $3,95 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : $3,72 \text{ m/s}^2$ (0,380 G)
Période de rotation sidérale : 24,6229 h
Inclinaison de l'équateur / orbite : $25,19^\circ$
Température de surface : -143° à $+22^\circ$ (moyenne : -53°)
Distance au Soleil : 206,7 à 249,2 millions de km
Période de rotation orbitale : 1,88 an

2 satellites : **Phobos** ($13,4 \times 11,2 \times 9,2 \text{ km}$) et **Deimos** ($7,5 \times 6,1 \times 5,2 \text{ km}$)

Plus quelque 4 000 astéroïdes orbitant entièrement ou partiellement à l'intérieur de l'orbite martienne, certains susceptibles de passer à proximité de la Terre (**Apollon**, **Éros**, **Adonis**, **Hermès**, **Icare**, **Toutatis**... **Apophis** devrait passer le vendredi 13 avril 2029 à seulement 28 000 km de la surface terrestre).

Zone 2 : ceinture d'astéroïdes

Plus de 300 000 corps recensés orbitant autour du Soleil entre 270 et 520 millions de km. Environ 14 000 d'entre eux ont reçu un nom.

Noms et diamètre des principaux : **Cérès** (1 025 km), **Pallas** (572 km), **Vesta** (542 km), **Hygeia** (450 km), **Junon** (250 km)...

Zone 3 : planètes gazeuses

Jupiter :

Masse : $1,900 \times 10^{27}$ kg – Diamètre : 143 082 km

Densité : 1,33 g/cm³ – Pesanteur : 22,88 m/s² (2,339 G)

Période de rotation sidérale : 9,841 h

Inclinaison de l'équateur / orbite : 3,12°

Température de surface : -145°

Distance au Soleil : 741 à 816 millions de km

Période de rotation orbitale : 11,86 ans

3 anneaux identifiés

63 satellites connus : **Io** (3 643 km), **Europe** (3 122 km), **Ganymède** (5 262 km), **Callisto** (4 821 km), **Amalthée** (168 km), **Himalia** (184 km), **Elara** (78 km), **Pasiphaé** (58 km), **Sinopé** (38 km), **Lysithée** (38 km), **Carme** (46 km) ; **Ananké** (28 km) – découvert en 1951 ; **Léda** (18 km) – découvert en 1974 ; **Thébé** (98 km), **Adrastée** (16 km), **Métis** (44 km) – découverts en 1979 ; **Callirrhoe** – découvert en 1999 ; **Thémisto**, **Mégaclité**, **Taygète**, **Chaldéné**, **Harpalyké**, **Calyké**, **Jocaste**, **Érinomé**, **Isonoé**, **Praxidiké** – découverts en 2000 ; **Autonoé**, **Thyoné**, **Hermippé**, **Aitné**, **Eurydomé**, **Euanthé**, **Euporie**, **Orthosie**, **Spondé**, **Kalé**, **Pasithée** – découverts en 2001 ; **Hégémon**, **Mnémé**, **Acédé**, **Thelxinoé**, **Arché**, **Callichore**, **Héliké**, **Carpo**, **Eukélade**, **Cyllène**, **Coré** – découverts en 2003 avec 14 autres non encore baptisés.

Particularité : accompagné sur son orbite par environ 1 800 astéroïdes situés aux points de Lagrange à 60° de part et d'autre (les Troyens et les Grecs).

Saturne :

Masse : $5,688 \times 10^{26}$ kg – Diamètre : 120 536 km

Densité : 0,69 g/cm³ – Pesanteur : 9,05 m/s² (0,925 G)

Période de rotation sidérale : 10,233 h

Inclinaison de l'équateur / orbite : 26,73°

Température de surface : -160°

Distance au Soleil : 1 347 à 1 507 millions de km

Période de rotation orbitale : 29,46 ans

7 anneaux identifiés

63 satellites connus : **Mimas** (397 km), **Encelade** (499 km), **Téthys** (1 060 km), **Dioné** (1 118 km), **Rhée** (1 528 km), **Titan** (5 150 km), **Hypérion** (266 km), **Japet** (1 436 km), **Phoebé** (120 km) ; **Janus** (178 km) – découvert en 1966 ; **Épiméthée** (119 km) – découvert en 1978 ; **Hélène** (32 km), **Télesto** (24 km), **Calypso** (19 km), **Atlas** (32 km), **Prométhée** (100 km), **Pandora**

(84 km) – découverts en 1980 ; **Pan** (20 km) – découvert en 1981 ; **Ymir** (18 km), **Paaliaq** (22 km), **Tarvos** (15 km), **Ijiraq** (12 km), **Suttungr** (7 km), **Kiviuq** (16 km), **Mundilfari** (7 km), **Albiorix** (32 km), **Skathi** (8 km), **Erriapo** (10 km), **Siarnaq** (40 km), **Thrymr** – découverts en 2000 ; **Narvi** – découvert en 2003 ; **Méthone**, **Pallène**, **Pollux**, **Bebhionn**, **Hyrrokkin**, **Bergelmir**, **Ægir**, **Bestla**, **Farbauti**, **Hati**, **Fenrir**, **Fornjot** – découverts en 2004 avec 7 autres non encore baptisés ; **Daphnis** – découvert en 2005 **Skoll**, **Tarqeq**, **Greip**, **Jarnsaxa**, **Surtur**, **Kari**, **Loge** – découverts en 2006 avec 2 autres non encore baptisés ; 2 satellites découverts en 2007 non encore baptisés ; **Égéon** – découvert en 2008.

Uranus :

Masse : $8,684 \times 10^{25}$ kg – Diamètre : 51 118 km

Densité : $1,29 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : $7,77 \text{ m/s}^2$ (0,794 G)

Période de rotation sidérale : 17,9 h (rétrograde)

Inclinaison de l'équateur / orbite : $97,86^\circ$

Température de surface : -200°

Distance au Soleil (mini/maxi) : 2 739 à 3 003 millions de km

Période de rotation orbitale : 84 ans

11 anneaux identifiés

27 satellites connus : **Ariel** (1 158 km), **Umbriel** (1 169 km), **Titania** (1 578 km), **Obéron** (1 522 km) ; **Miranda** (471 km) – découvert en 1948 ; **Puck** (162 km) – découvert en 1985 ; **Cordélia** (40 km), **Ophélie** (42 km), **Bianca** (51 km), **Cressida** (80 km), **Desdémone** (64 km), **Juliette** (93 km), **Portia** (135 km), **Rosalinde** (72 km), **Bélinde** (80 km), **Perdita** (80 km) – découverts en 1986 ; **Caliban** (96 km), **Sycorax** (190 km) – découverts en 1997 ; **Prospéro** (30 km), **Sétebos** (30 km), **Stéphano** (20 km) – découverts en 1999 ; **Trinculo** (10 km), **Francisco** (12 km) – découverts en 2001 ; **Margaret** (12 km), **Ferdinand** (12 km), **Mab** (32 km), **Cupidon** (24 km) – découverts en 2003.

Neptune :

Masse : $1,024 \times 10^{26}$ kg – Diamètre : 49 528 km

Densité : $1,64 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : 11 m/s^2 (1,125 G)

Période de rotation sidérale : 19,2 h

Inclinaison de l'équateur / orbite : $29,6^\circ$

Température de surface : -220°

Distance au Soleil : 4 453 à 4 541 millions de km

Période de rotation orbitale : 164,8 ans

5 anneaux identifiés

13 satellites connus : **Triton** (2 706 km) ; **Néréide** (340 km) – découvert en 1949 ; **Naïade** (58 km), **Thalassa** (80 km), **Despina**

(148 km), **Galatée** (158 km), **Larissa** (192 km), **Protée** (416 km) – découverts en 1989 ; 4 satellites non baptisés découverts en 2002 ; **Psamathe** (38 km) – découvert en 2003.

Zone 4 : ceinture de Kuiper

Environ 1 100 corps recensés orbitant autour du Soleil au-delà de l'orbite de Neptune (mais zone soupçonnée d'abriter plus de 100 000 objets d'au moins 100 km de diamètre). Seul 9 d'entre eux (Pluton non compris) ont reçu un nom.

Ci-après, caractéristiques connues des principaux, par ordre d'éloignement moyen (les noms entre crochets ne sont pas officiels).

Orcus, découvert en 2004 :

Masse : 1×10^{20} kg – Diamètre estimé : 946 km

Distance au Soleil : 4,6 à 7,2 milliards de km

Période de rotation orbitale : 245 ans

Inclinaison sur l'écliptique : $20,6^\circ$

1 satellite connu : [**Vanth**] (220 km) – découvert en 2007.

Pluton :

Masse : $1,310 \times 10^{22}$ kg – Diamètre : 2 320 km

Densité : $2,13 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : $0,4 \text{ m/s}^2$ (0,041 G)

Période de rotation sidérale : 6,3872 j (rétrograde)

Inclinaison de l'équateur / orbite : $122,46^\circ$

Température de surface : -236°

Distance au Soleil : 4,45 à 7,38 milliards de km

Période de rotation orbitale : 247,7 ans

Inclinaison sur l'écliptique : $17,9^\circ$

3 satellites connus : **Charon** (1 270 km) – découvert en 1978 ;
Nyx et **Hydra** (45 à 160 km ?) – découverts en 2005.

Ixion, découvert en 2001 :

Masse : $2,3 \times 10^{20}$ kg – Diamètre estimé : 759 km

Distance au Soleil : 4,5 à 7,3 milliards de km

Période de rotation orbitale : 248,4 ans

Inclinaison sur l'écliptique : $19,6^\circ$

Satellites connus : aucun

Varuna, découvert en 2000 :

Masse : $5,9 \times 10^{20}$ kg – Diamètre estimé : 1 060 km
Distance au Soleil : 6,1 à 6,8 milliards de km
Période de rotation orbitale : 283 ans
Inclinaison sur l'écliptique : $17,2^\circ$
Satellites connus : aucun

[**2002 TX300**], découvert en 2002 :

Diamètre estimé : 900 km
Distance au Soleil : 5,7 à 7,3 milliards de km
Période de rotation orbitale : 284,7 ans
Inclinaison sur l'écliptique : $25,8^\circ$
Satellites connus : aucun

Haumea, découvert en 2003 :

Masse : $4,2 \times 10^{21}$ kg – Dimensions : $1\,960 \times 1\,518 \times 996$ km
Distance au Soleil : 5,3 à 7,6 milliards de km
Période de rotation orbitale : 284,8 ans
Inclinaison sur l'écliptique : 28°

2 satellites connus : **Hi'iaka** (310 km) et **Namaka** (170 km) –
découverts en 2005.

Quaoar, découvert en 2002 :

Masse : 1×10^{21} kg – Diamètre estimé : 1 280 km
Distance au Soleil : 6,3 à 6,7 milliards de km
Période de rotation orbitale : 285 ans
Inclinaison sur l'écliptique : 8°
1 satellite connu : [**Weywot**] (100 km) – découvert en 2007.

Makemake, découvert en 2005 :

Diamètre estimé : 1 800 km
Distance au Soleil : 5,8 à 7,9 milliards de km
Période de rotation orbitale : 307 ans
Inclinaison sur l'écliptique : 29°
Satellites connus : aucun

[**2002 TC302**], découvert en 2002 :

Diamètre estimé : 1 200 km
Distance au Soleil : 5,9 à 10,6 milliards de km
Période de rotation orbitale : 408 ans
Inclinaison sur l'écliptique : $35,1^\circ$
Satellites connus : aucun

[**2007 OR10**], découvert en 2007 :

Diamètre estimé : 1 100 km
Distance au Soleil : 5 à 15,1 milliards de km
Période de rotation orbitale : 552,5 ans
Inclinaison sur l'écliptique : 30,7°
Satellites connus : aucun

Éris, découvert en 2003 :

Masse : $1,660 \times 10^{22}$ kg – Diamètre estimé : 2 600 km
Distance au Soleil : 5,7 à 14,6 milliards de km
Période de rotation orbitale : 556,7 ans
Inclinaison sur l'écliptique : 44,2°
1 satellite connu : **Dysnomia** (300 km) – découvert en 2005.

Sedna, découvert en 2003 :

Masse : $1,6 \times 10^{21}$ kg – Diamètre estimé : 1 700 km
Distance au Soleil : 11,3 à 140 milliards de km
Période de rotation orbitale : 11 374 ans
Inclinaison sur l'écliptique : 11,9°
Satellites connus : aucun

ISBN 978-2-7544-0332-0

© EONS productions
Château Vallée
F-59190 CAËSTRE

www.eons.fr